numelyo
bibliothèque numérique de Lyon
http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Méthodes et formules pour bien entendre la messe par l'auteur du livre intitulé :"Pratique progressive de la confession et de la direction"

Auteur :Beaudenom, Léopold, 1840-1916

Date :1904

Cote : SJ A 326/308

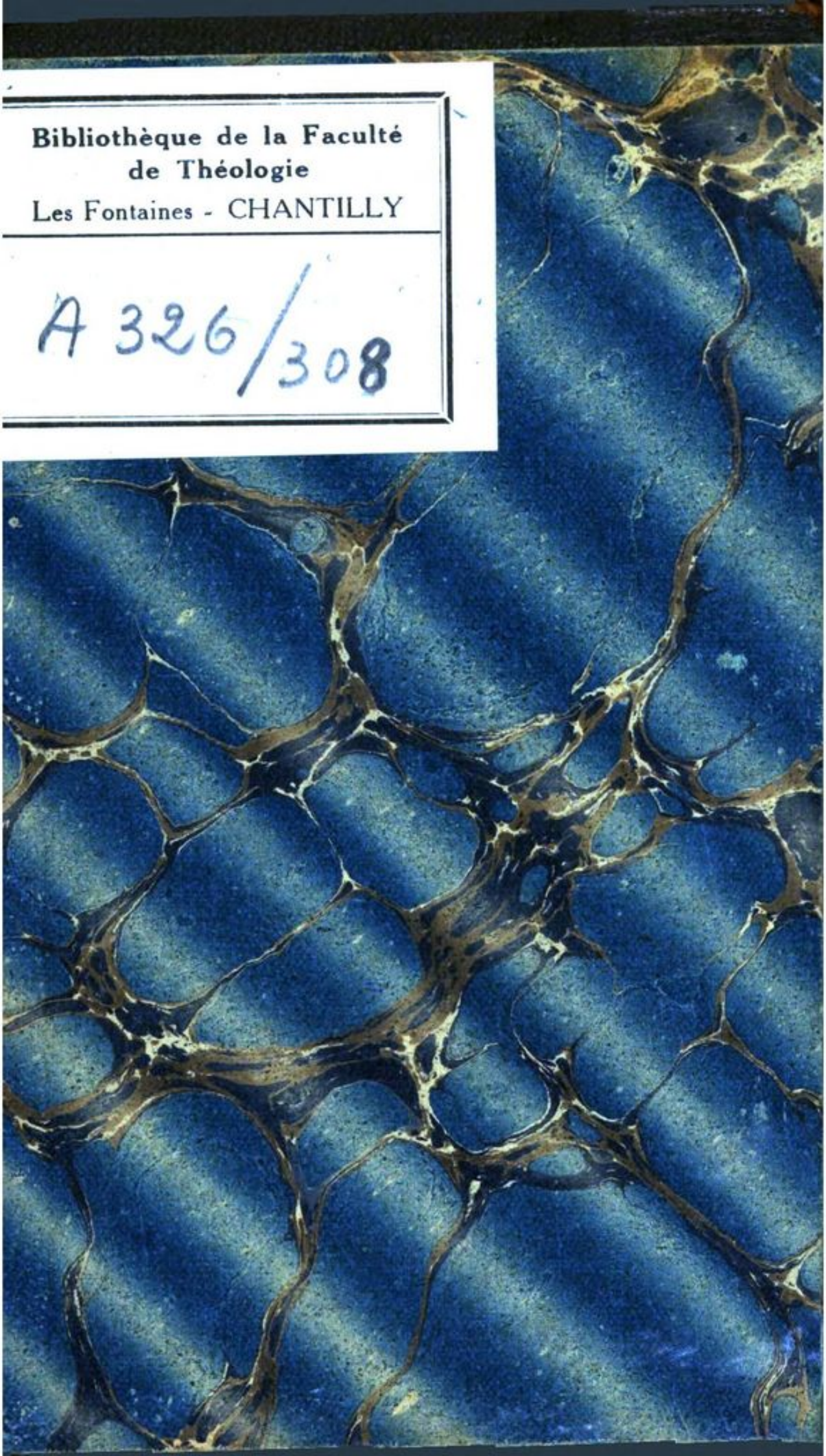
Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001104807776

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence



Bibliothèque de la Faculté
de Théologie
Les Fontaines - CHANTILLY

A 326/308





A 326/308

MÉTHODES ET FORMULES

POUR BIEN ENTENDRE

LA MESSE

IMPRIMATUR :

Permis d'imprimer.

Paris, le 18 février 1904.

H. ODELIN,
V. g.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

IMPRIMATUR :

Permis d'imprimer.

Paris, le 18 février 1904.

H. ODELIN,
V. g.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

A 107 a

METHODES ET FORMULES

POUR BIEN ENTENDRE

LA MESSE

PAR L'AUTEUR

du livre intitulé

PRATIQUE PROGRESSIVE DE LA CONFESSION

ET DE LA DIRECTION

TOME I

Beaudenom

SUJETS EUCHARISTIQUES

(Ce volume est indépendant du second)

PARIS VI^e^

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
22, Rue Cassette, 22.

LIBRAIRIE SAINT-PAUL
6, Rue Cassette, 6.

1904

POURQUOI CE LIVRE ?

I

Ce livre modeste ne vient pas remplacer les nombreux ouvrages qui traitent, quelques-uns excellemment, du Saint-Sacrifice de la Messe, tant au point de vue du dogme, que de celui des cérémonies et de la piété.

***

S'il ne vient pas les remplacer, il ne vient pas non plus s'y ajouter sans raison. N'ayant pas la prétention de mieux faire, il veut autrement. En effet, le but de ce livre est un but éminemment pratique : offrir des méthodes et surtout des formules, qui permettent de bien entendre la Messe, en employant à une simple lecture méditée la demi-heure qu'elle occupe.

***

Beaucoup de personnes, pour raviver leur attention, ont souvent recours à divers ouvrages de spiritualité ; mais elles sont par là même exposées à voir leur esprit entraîné loin de l'autel par des considérations qui peuvent être fort belles, mais qui ne s'y rattachent pas. Dans ce livre, au contraire, tout y retient on y

ramène. Il ne s'y trouve pas une ligne qui ne soit un rayon émanant de l'Eucharistie, ou un regard tourné vers elle.

***

Poursuivant une adaptation plus précise encore, la *méthode générale* applique aux diverses successions liturgiques de la messe les diverses parties du sujet offert à la méditation de chaque jour : l'union ne saurait donc être plus complète.

II

Mais quels sont les sujets choisis ? Les sujets eucharistiques, à bon droit, prennent le premier rang. Jésus s'y révèle à nous sous un jour de plus en plus lumineux et sous un aspect de plus en plus émouvant, à mesure que se développent, comme sous nos yeux, les conditions de son Etat et de sa Vie dans le Saint-Sacrement.

***

Il y a là de vraies merveilles. Nous ne les connaîtrons jamais toutes.

Ces pages soulèvent à peine le voile qui les couvre ; et cependant, mille fois peut-être, sous l'éclat de quelques nouveaux rayons échappés de ses ombres, nous serons tentés de nous dire : c'est trop beau, c'est de l'imagination, c'est du rêve !

***

Non, c'est l'apparition du réel ; et, s'il vous en arrive aujourd'hui une lueur plus vive, c'est

que vous avez mis, à le contempler, une attention plus profonde.

***

Ainsi, le soir, quand la nuit tombe, nous voyons dans le champ du ciel éclore quelques étoiles, puis d'autres et d'autres encore jusqu'à ne pouvoir plus les compter.

***

Les merveilles sacrées de la divine Eucharistie, imprévues et sans nombre, sont ses aspects divers, ses reflets projetés vers nous, ses harmonies et ses saveurs.

Les âmes intérieures qui les découvrent ne s'en étonnent pas. Les autres....., même les âmes chrétiennes, en restent parfois troublées.

***

Beaucoup les ignorent ou les négligent, et celles-ci nous font songer à ces peuples qui bâtissent leurs demeures et sèment leurs moissons sur un sol où dorment enfouies des mines d'or et de diamant.

***

Ou plutôt elles ressemblent hélas ! à ces personnes inconscientes, qui abandonnent un objet d'art au milieu d'insignifiants débris.

III

Le premier volume, qui paraît aujourd'hui, ne cherche pas ailleurs sa matière. Il n'en sera

pas ainsi du deuxième, qui demandera leur juste contribution aux sujets les plus chers à la piété.

***

Appliquant à la messe les divers états de l'âme, les principales lois de la vie spirituelle, ainsi que les dévotions les plus sanctifiantes, il donnera une formation en quelque sorte eucharistique : L'Eucharistie n'est-elle pas le foyer d'où rayonnent toutes les vérités chrétiennes, le centre vers lequel convergent tous les sentiments religieux !

***

Sous cette variété de points de vue, l'audition de la messe n'est plus une répétition fastidieuse des mêmes prières, ou un vague recueillement vide de pensées ; elle devient le mémorial des merveilles de Dieu, l'école de la perfection, et, pour plusieurs peut-être, le refuge ouvert à toutes leurs détresses.

IV

Prenez ce livre, âmes pieuses, qui chaque jour vous retrouverez au pied du Saint Autel ; vous surtout qui souffrez de voir s'épaissir ses ombres et s'éteindre vos impressions. Peut-être trouverez-vous dans ces simples formules, quelques clartés qui rendront plus transparentes ces chères merveilles, quelques accents émus qui réveilleront vos sentiments assoupis, quelques échos du moins de votre propre cœur.

***

Prenez-le vous aussi, personnes moins initiées aux secrets de nos Saints Mystères, et qui n'apportez qu'une attention fugitive à la messe de chaque dimanche ; il vous mettra en face « *d'un Dieu que vous ne connaissez pas* » ; et, s'il provoque l'étonnement de votre raison, dites-vous que de si grandes choses valent du moins la peine d'être considérées de très près.

***

Prenez-le, jeunes filles chrétiennes, qui sentez l'instinctif besoin d'un appui, l'éveil des pures tendresses, la soif sublime de tous les dévouements ; l'hôte du tabernacle se fera l'objet de ce noble idéal. Ce livre vous dira son amour, ses souffrances, le rôle sanctificateur qu'il remplit. Formées par de tels exemples vous irez dans le monde avec une âme haute et sereine, capable de tous les devoirs, sensible à toutes les bonnes affections.

***

Jeunes gens, ne repoussez pas cette lecture, comme si Jésus n'était pas digne d'être connu de vous dans son intimité. Mais ! son intimité c'est sa vie, c'est son âme ! Qui ne le connaît pas ainsi est à peine un chrétien. Qu'êtes-vous, en effet, si de l'enseignement contenu dans la foi vous retenez les seules vérités qu'enseigne déja la raison ; si vous ne connaissez Jésus que de surface ; si votre cœur reste muet pour lui ! Vous serez.... hélas ! vous êtes responsables de l'abaissement religieux parmi nous ; vous

êtes responsables surtout de ces fautes où vous tombez par défaillance, quand l'aliment est près de vous !... Ah ! si les vaillantes générosités de la jeunesse catholique, en grand nombre se vouaient à Jésus, la face des choses serait bientôt changée !

***

Laisserons-nous à l'écart les chers préférés du Sauveur, les enfants. Offrez ce livre aux premiers communiants. S'il vous paraît d'une doctrine trop élevée pour eux, rappelez-vous que la pureté du cœur offre un chemin ouvert à la lumière, que l'humble simplicité attire les confidences divines, et que la grâce, instinct sacré, devance la raison, la supplée au besoin et souvent la dépasse... Mais d'ailleurs, ce livre n'aura pas épuisé ce jour-là sa vertu. Précieusement enfermé, comme tant d'autres souvenirs, dans un respectueux oubli, il reparaîtra peut-être à un moment de deuil ou de danger, encore imprégné d'innocence ; alors le regard exercé par la vie, rendu plus pénétrant par la douleur, contemplera longuement ces vérités augustes, qui ne furent qu'un doux éclair pour l'enfant d'autrefois.

V

Quand le corps humain subit une crise, le sang reflue vers le cœur. L'Eglise est sous le coup d'une crise redoutable. Ames chrétiennes, parcelles vivantes de ce grand corps mystique, refluez vers le Tabernacle où palpite le cœur de Jésus.

PREMIÈRE PARTIE

JÉSUS SUR L'AUTEL

I. Son état.

II. Sa vie.



CONSIDÉRATIONS ET MÉTHODE

EN FACE DU MYSTÈRE

I

Nous entrons du premier pas dans les profondeurs du dogme. Avant d'en parcourir les chemins, ne convenait-il pas d'en sonder tout d'abord le mystère? L'enseignement de l'Eglise y projette des clartés inattendues; et de grandes ombres, en s'y mêlant, nous révèleront l'immensité de ses proportions. Les ombres sont la région de Dieu que l'homme ne peut atteindre ; région obscure pour nous, mais plus lumineuse **en soi,** puisqu'elle est la pleine vérité. Moïse, appelé près du buisson ardent, reçut l'ordre de se déchausser, comme pour ne garder rien de ce qui touche à la terre ; et c'est en tremblant, à pas mesurés et le regard absorbé, qu'il s'avança vers le Seigneur. Dieu ne se livre qu'à l'humble.

Ces méditations ne doivent être ni une simple lecture, ni une étude, ni surtout un objet de curiosité. Négligeant les points accessoires, elles vont au cœur de la ques-

tion. C'est au cœur que se concentre la vie ; c'est de là qu'elle se répand. Qui aura saisi fortement ces grandes vérités sera maître de la matière. Les creuser pour en atteindre le fond ; les présenter sous des formes sensibles pour les mettre en relief ; enfin les pénétrer de sentiments pour leur donner la vie : tel est le but des considérations qui vont suivre. De votre côté, ô âme chrétienne, apportez-y une attention libre et sérieuse. Les parcourir d'un regard léger ne laisserait rien distinguer et exposerait même au doute. Le demi-jour est funeste ; il ne satisfait pas et il trouble. Dieu, d'ailleurs, est jaloux du plus grand de ses dons ; il entend que chaque degré de lumière soit le prix d'une victoire.

II

Si, parfois, la hauteur vertigineuse d'un édifice nous donne des craintes sur sa solidité, l'harmonie de ses proportions nous rassure. — Un coup d'œil rapide trouble facilement parce qu'il ne laisse voir que la surface des choses. Allons au fond ; prêtons une attention prolongée. Certes, notre courte intelligence ne peut se porter très loin dans l'insondable ; c'est déjà beaucoup pour elle de constater la pré-

sence de l'abîme et d'en discerner les abords. Telle est notre situation en face du mystère Eucharistique: il contient Dieu tout entier ! Quoi d'étonnant s'il ne nous est connu qu' « **en partie et comme dans une énigme ?** » L'infini ne saurait imprimer en nous son image complète ; il ne peut davantage se servir de notre langage, ou du sien, pour se faire connaître : notre langue n'est faite que pour les choses de la terre et nous n'avons pas les sens voulus pour entendre la sienne. Nous ressemblons aux aveugles à qui l'on parle des couleurs ; ils s'en font une idée, ils ne s'en peuvent composer une image ; mais, chez eux comme chez nous, l'idée est une élévation : une élévation pour la personne qu'elle place plus haut dans l'ordre de l'intelligence ; une élévation pour son activité dont elle agrandit le champ d'action.

Il ne faudra point s'étonner de voir surgir l'infini à chaque détour de la route : l'infini remplit les saints mystères ; et si nos yeux s'ouvraient, nous ne verrions que lui. On le rencontre ici comme une conclusion nécessaire, ailleurs comme un reflet, partout comme un gage et une espérance, car il ne descend jusqu'à nous que pour nous porter jusqu'à lui. Aussi l'appel-

lerons-nous la bonté et l'amour, la beauté et la béatitude. Dans la pauvreté de nos pensées et de nos expressions nous en serons réduits à nous répéter bien souvent. Si c'est une imperfection pour une œuvre littéraire, c'est souvent un besoin du cœur et c'est aussi un excellent moyen de formation.

III

Cependant certaines paroles, à force d'être redites, finissent par perdre leur valeur et, si elles sont belles, on les prend instinctivement pour des images poétiques. Telles sont ces étonnantes affirmations sur l'Eucharistie : « A la messe, Jésus descend du Ciel. — Il est dans l'hostie avec le vrai corps humain qu'il avait sur la terre, avec son âme éblouissante de perfection ; et la Divinité est là aussi en Lui d'une manière tout autre que dans l'univers, personnellement. — Sur l'autel, Jésus s'immole véritablement, et la messe n'a rien à envier au sacrifice du Calvaire. — A la communion, ce Jésus, si beau et si grand, ce Jésus Homme-Dieu, présent et vivant, se donne à moi, Il entre réellement en moi, Il se fait ma nourriture. »

Et cela est vrai, et je le crois, et je le dis ;

mais l'impression de ces choses est absente. Aux heures où je les sens un peu plus vivement, je me prends à regretter de les savoir ; je voudrais ignorer ; je voudrais être le païen converti à qui on les enseigne et qui reste stupéfait. Oh ! fraîcheur de ces impressions premières dans la jeunesse de la foi ! Oh ! éblouissement d'une raison qui ne peut douter, mais qui se sent débordée, délicieusement ! Oh ! confusion de cet atome que je suis, en face d'une faveur qu'un Dieu ne pourrait offrir dignement qu'à un Dieu ! Oh ! amour sous le poids duquel succombe un cœur qui n'a jamais rêvé rien de si doux ! Que n'ai-je cette jeunesse qui sent, qui vibre, qui se jette au-devant de l'objet admiré !... Ces révélations tombées dans ma mémoire d'enfant, tant de fois entendues le long de ma vie entière, m'arrivent dépouillées de tout éclat, de tout relief, de toute vie...

O Seigneur, vous savez bien que c'est là ma nature, ma condition, ma misère ! L'homme se donne aux mille choses qui l'entourent. Elles sont de valeur très inégale, et cependant chacune s'empare de lui, la plus médiocre comme la plus éminente. Telle personne que j'aime, certes beaucoup, reste souvent loin de ma pensée et n'y soulève, quand elle s'y présente, aucun senti-

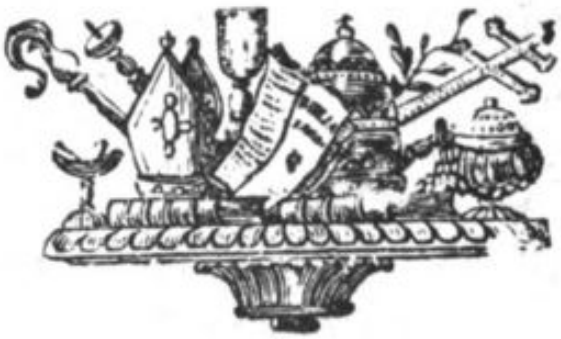
ment distinct ; mais qu'un grand danger la menace, tout en moi s'émeut ; des impressions violentes m'étreignent ; les liens qui nous unissent deviennent frémissants et la place qu'elle occupe me paraît grande comme un abîme... O mon Dieu, n'êtes-vous pas cela pour mon cœur qui, au fond, vous aime !... Il y a en nous tant d'affections à l'état latent qui vivent pourtant et qui sont sincères !... mais elles pourraient vivre davantage ! vivre assez puissamment pour éclore et s'épanouir !

L'obstacle est facile à définir : Je me laisse occuper, envahir, absorber par les choses de ce monde. Ma très petite force d'attention s'y épuise. Je ne sais pas, ô mon Dieu, vous réserver ce souvenir profond, qui s'attache à ce qui intéresse vivement et s'en va côtoyant notre esprit comme un compagnon muet mais fidèle. Je ne sais pas vous discerner, vous sentir dans l'Eucharistie, que pourtant je vénère et dont je vis !

MÉTHODE

Cette première partie appelle une méthode spéciale, qui consiste en une attention concentrée sur le mystère lui-même, pour en découvrir les éminentes réalités. Ici, ce n'est pas à soi que l'on pense ; ce n'est pas son perfectionnement que l'on poursuit ; on ne songe qu'à **s'abreuver de vérité.** De là une méthode plutôt contemplative. Le raisonnement n'y est pas discussion, mais lumière. Les horizons s'ouvrent et s'étendent. L'impression d'une chose très grande nous saisit peu à peu. Toutes sortes de sentiments sont mis en éveil et trouvent le beau langage de l'admiration, de la reconnaissance et de l'amour.

Nota. — Les huit messes qui vont suivre peuvent servir d'entretien pour la visite au Saint-Sacrement, surtout au jour où l'on peut donner à cet exercice un temps prolongé. Alors même qu'on les aurait méditées le matin à la messe, il ne sera pas inutile de reprendre ces lectures à la visite du soir.



I. — ÉTAT DE JÉSUS SUR L'AUTEL :

Les trois grandes réalités Eucharistiques

PREMIÈRE MESSE

JÉSUS SUR L'AUTEL

SON ÉTAT

1re Messe sur ce sujet :

RÉALITÉ DE SA PRÉSENCE

PRIÈRE

Aidez-moi, ô Jésus, à vous trouver aujourd'hui dans cette Messe où je vais vous chercher. Apparaissez à ma foi rendue plus vive ; animez-moi de cet amour incréé qui scrute les profondeurs de Dieu. Ouvrez-moi ces régions de merveilles qui sont pour l'âme très pieuse une terre nouvelle, un ciel nouveau.

« Vraiment ! Dieu était ici et je ne le savais pas ! »

PREMIÈRE MESSE

RÉALITÉ DE LA PRÉSENCE

Il s'agit de se pénétrer du sentiment de la présence réelle. Nous nous y élèverons par gradation, car Jésus a plusieurs sortes de présences.

1

SA PRÉSENCE PAR SA PERSONNE

PAR sa personne il est Dieu ; or, Dieu est partout : il m'enveloppe, il me touche, il me vivifie ; mais depuis l'Incarnation, Dieu est partout et toujours, le Dieu uni à l'Humanité sainte de Jésus, le Dieu plus rapproché, le Dieu **nôtre.** — Des sentiments qu'il ne pouvait éprouver comme Dieu, lui sont montés de l'humble condition humaine devenue sa condition adoptée ; des flots de tendresse sensible ont envahi son cœur et ont fixé sur nous ses yeux d'une façon tout autre. N'est-ce pas ainsi que

s'exerce sur notre raison l'influence des bons instincts de notre nature inférieure ? Nous lui devons cette touchante faiblesse qui produit l'émotion, le sourire et les larmes, la sensibilité. Par Jésus, Dieu nous l'emprunte et nous la doit. Les sentiments qui palpitent dans ce cœur d'homme, il les fait siens. Partout et toujours, il se sent Dieu incarné; partout et toujours,il est donc humble et doux de cœur, condescendant et tendre. Quand vous le cherchez à travers l'immensité des espaces, derrière ces myriades de mondes qui se perdent dans l'azur du ciel, c'est assurément le Dieu infini, le Dieu créateur que rencontre le regard de votre intelligence; mais dans ces hauteurs, il est également le Dieu qui s'est incarné. Si vous évoquez, par l'imagination, les splendeurs du palais qu'il habite, les richesses de ses vêtements, l'éclat éblouissant de sa beauté, le cortège d'anges innombrables qui l'entourent, vous retrouvez là encore le Dieu uni à l'humble nature humaine.

Jésus, en son humanité, n'est point partout, mais il reste le Dieu qui est partout; et dans tous ses rapports avec nous, dans tous ses regards sur nous, le Dieu infini se ressent de cette union. Quel merveilleux rapprochement! Quelle voie libre vers

l'idéal ! Quel essor imprimé à votre confiance ! .. Quelle ravissante promesse d'intimité !... La présence de Dieu n'est plus seulement un exercice d'adoration et un moyen de sauvegarde ; elle devient une série de rapports d'amitié.

O Jésus, vous avez comme transformé Dieu ; vous nous l'avez livré ; vous l'inspirez sans cesse et il nous voit **par vos yeux.**

II

SA PRÉSENCE HUMAINE DE LOIN PAR LE REGARD

Cette divinité qui, de son essence, est partout, se concentre en Jésus comme une lumière immense qui rassemblerait ses rayons dans un pur diamant. En lui, elle est plus abondante, plus brillante et, si l'on peut dire, plus attentive aussi et plus aimante.

Cet Homme-Dieu vécut sur la terre pendant 33 ans ; depuis dix-neuf siècles, il habite le Ciel. C'est bien loin ! S'il faut à une étoile des myriades d'années pour envoyer jusqu'à nous son tremblant rayon, quelle distance de Jésus à nous si son Ciel est encore au-delà ! Mes regards se perdent à sonder ce lointain. Je me sens séparé de lui par une immensité obscure. Que serons-nous donc l'un pour l'autre ?

Ce que deviennent les hommes quand ils se sentent éloignés : des étrangers, des inconnus ?... Non ! non ! car de cette distance **Lui du moins me regarde et je le sais**... Le martyr saint Etienne s'écriait : « *Je vois les Cieux ouverts et Jésus à la droite de son Père.* » Or, pour Jésus, les Cieux restent constamment ouverts... Que ne s'entr'ouvrent ils pour moi, ne fût-ce qu'à de courts instants dans le secret de la prière ? Oh ! si ma prière était plus pénétrante, ne lui arriverait-il pas de le pressentir quelquefois !

Aimons-nous du moins à chercher ce regard posé sur nous ; essayons-nous d'en saisir l'expression, hélas ! changeante comme nos situations, comme nos sentiments ? Ce qu'il exprime, c'est tantôt la joie, c'est tantôt la douleur, c'est toujours une affection profonde. Et ces mêmes yeux sont ceux qui ont souri, qui ont pleuré ; ces yeux expressifs qui attiraient les pécheurs et qui parlaient encore quand les lèvres se taisaient.

— Que la divinité ne cesse de nous voir, c'est la condition même de sa nature infinie, qui est sans repos comme sans limite. Pour l'humanité de Jésus, ce pouvoir est un don. Il ne le tient pas de sa nature humaine, il le doit à son rôle ; disons

mieux, il l'exerce comme le légitime privilège de son amour. Pouvait-on lui soustraire entièrement ceux qu'il aime ?... Ne devait-on pas lui laisser voir ceux qui sont confiés à ses soins ?... D'autre part, une telle extension n'appartenait pas à sa nature humaine trop semblable à la nôtre ; mais la toute-puissance est venue à son aide. N'a-t-elle pas donné au soleil des rayons assez nombreux et assez actifs pour éclairer et vivifier l'univers, depuis l'homme jusqu'au brin d'herbe ? Le regard de Jésus ira, lui aussi, dans tout son domaine. Il embrassera tous ses sujets, non pas d'une vue générale qui reste vague, mais d'une vue distincte qui s'attache à chaque unité... Je suis donc sous ses yeux comme se trouve sous les yeux de sa mère, l'enfant qu'elle contemple tout petit dans son berceau, ou qu'elle surveille plus grand dans ses courses.

— Ce don n'a pas cependant les proportions de l'infini, mais il a toute l'étendue nécessaire. Pas un de nous, pas un de nos mouvements n'échappe à ce regard pleinement conscient. Que lui importent les innombrables variétés des êtres possibles que connaît seul l'Être infini ! Ce qu'il lui faut, à Lui, c'est d'embrasser ainsi tous les siens comme le père qui serre

toute sa jeune famille dans ses bras émus.

Remarquez-le pourtant, l'humanité sainte de Jésus n'emprunte pas cette connaissance à la divinité, elle l'exerce par ses facultés propres. Ce sont bien ses yeux de chair qui du ciel nous voient et c'est bien son cœur de chair qui donne à ces yeux leur sourire ou leurs larmes et cette attention est à la fois si vive et si particulière qu'elle se fixe sur nous, comme si elle n'était affaiblie par aucune distance, ni disputée par aucun autre objet.

III

SA PRÉSENCE RÉELLE SUR L'AUTEL

1.— Lorsqu'on regarde de loin ceux qu'on aime, n'est-il pas vrai que le cœur s'élance vers eux. Cette séparation est un état violent et le lieu le plus beau devient une prison, du moment qu'il prive de sa liberté notre élan vers eux... Jésus a tous les sentiments de l'homme, tous ceux qui embellissent notre nature, tous ceux qui naissent de ses meilleurs instincts, tous ceux qui, fortement ressentis, resserrent les liens de l'affection. Ce qui est fait pour être uni, éprouve le besoin de se rapprocher... O Jésus, qui donc vous retient loin de

nous? Le Ciel sans doute, le Ciel de votre Père, de vos anges, de vos élus, et je ne voudrais pas, même pour jouir de votre présence, vous voir privé de ce bonheur. Mais n'êtes-vous pas le maître de la nature, ne commandez-vous pas à ses lois? Vous qui pouvez exercer cet acte incompréhensible de nous suivre tous du regard, ne pourrez-vous pas accomplir cet acte plus cher encore, de nous serrer tous dans vos bras?

Quand un jour, au Ciel, nous serons réunis et si nombreux, faudra-t-il donc que chacun attende des siècles pour venir vous baiser les mains, pour vous parler à son tour? Oh! non, vous serez sans cesse avec chacun de nous et tout à lui. Vous occuperez donc une multitude de lieux à la fois, car le Ciel est si vaste. Pourquoi ne pas commencer tout à l'heure? Si notre bonheur là-haut a besoin de votre intime présence, notre détresse ici-bas ne la réclame-t-elle pas plus impérieusement encore, pour son soutien, pour sa consolation?

Et d'ailleurs, n'avons-nous pas votre promesse? Que veulent dire ces paroles tombées comme une lueur sur la sombre nuit de la Cène, comme un baume sur la douleur des adieux : « *Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous.* »

N'appelle-t-on pas orphelin l'enfant qui n'a plus son père ici-bas? Vous nous quittez donc, mais pour nous revenir, et vous serez avec nous jusqu'à la consommation des siècles... S'il y faut des miracles, en seriez-vous avare ? Quand on a fait, dans cette voie, le premier pas, le grand pas de l'Incarnation, pourrait-on s'arrêter dans la route ouverte ? Ce corps, votre corps et votre sang, tout divins qu'ils sont, appartiennent à la terre ; rendez-les-lui ! Qu'ils soient sa nourriture et son breuvage. Ils lui ont donné la vie; qu'ils la lui continuent, comme les mères par leur lait le font pour leurs enfants...

Et je vous vois, la veille de votre mort, assis au milieu de vos chers apôtres, prenant dans vos mains divines le pain du repas et prononçant ces irrévocables paroles : « *Ceci est mon corps* », et ces autres sur le calice : « *Ceci est mon sang.* » Dès lors, l'Eglise vous possède et ne vous perdra plus. Tous les chrétiens futurs ont les mêmes droits que les premiers chrétiens ; les prêtres, les mêmes pouvoirs que les apôtres... Et voilà que sur cette terre, de toutes parts, s'élèvent des Eglises où vous êtes aussi réellement qu'au Ciel, aussi réellement qu'à la maison de Nazareth ou à la Cène !... Prenons **pleine conscience**

de ce grand fait qui donne à la piété catholique seule son caractère d'intimité divine.

II. — Un ami retiré dans une chambre voisine de la mienne ne m'est-il pas présent ? Et si nous n'étions séparés que par un voile, ne me semblerait-il pas à chaque instant que cette étoffe légère se remue et va s'écarter ? Ah ! si j'avais aussi vive l'impression de la présence réelle !... Dans ce petit espace de l'hostie et jusque dans chacune de ses parties, Jésus est tout entier, nullement rapetissé en lui-même, nullement défiguré, nullement inerte ; il est le Jésus du Ciel, rayonnant de beauté, vivant de sa grande vie ressuscitée.

Qu'il ne puisse être vu de mes yeux, touché de mes mains, atteint lui-même sous quelque mode sensible, c'est ce qu'impose l'état eucharistique, merveilleux état qui le met entièrement à notre portée, s'il le cache absolument à notre envie. En effet, cet état convenait à une présence qui ne doit s'imposer ni au **monde,** ni à notre **liberté.** Jésus se manifestant tel qu'il est, toutes les conditions de l'épreuve eussent été faussées. Il y a mieux encore : Jésus avait voulu venir sur terre tout petit, impuissant et muet, pour donner à sa mère

le mérite de la foi et l'occasion de tendresses particulières. Dans son abaissement eucharistique, dans son indigence parfois misérable, dans sa dépendance aux mains de l'homme, il veut avoir besoin de nous comme il eut besoin de sa mère ; il se laissera entourer, chérir, consoler de toutes les manières et dans toutes les mesures : par là il reconnaîtra qui l'aime et jusqu'où chacun l'aime. Il nous forcera en même temps à désirer le ciel où il se montrera enfin à découvert.

En attendant, il a voulu se rapprocher de nous et se **localiser** ; il a fait choix d'une matière usuelle : le pain et le vin ; et se substituant à leur substance, il a gardé autour de lui leur forme, leur couleur, toutes leurs apparences. Par là, il fixe notre pensée, notre regard même. La foi s'écrie : il est là ! — C'est bien réellement devant lui que notre front s'incline ; et il nous est donné, comme à Madeleine, de verser à ses pieds les parfums de notre adoration, de notre repentir et de notre amour.

Les espèces sacramentelles sont le voile derrière lequel il vit, voile si transparent qu'il n'existe pas pour les anges. S'il venait à s'entr'ouvrir un instant, quelle éblouissante vision !

Pour recevoir une impression profonde de cette présence réelle, creusez la parole si souvent entendue, si imparfaitement comprise : le Ciel est dans l'Eucharistie.

Le Ciel, c'est Dieu contemplé face à face ; c'est la lumière de gloire pénétrant un être créé, s'emparant de toutes ses facultés, le ravissant d'amour et le fixant dès son apparition, d'un seul coup, dans l'éternité du bonheur. — Le Ciel, c'est cet instant sans cesse renouvelé. — Au contact de ces splendeurs vivantes, l'âme béatifiée prend quelque aspect de Dieu, elle est investie de sa beauté et la reflète : tout amour est un rayonnement. Ouvrez donc cette hostie que vos mains ont peut-être pétrie, que des mains criminelles peut-être déchireront demain ; cette parcelle étroite, sans beauté, sans vie apparente, contient actuellement Jésus en son corps glorifié, en son âme béatifiée ! Là, sous les voiles eucharistiques, se **poursuit** l'éternelle action de la béatitude ; là, siège le Jésus du Ciel, ici et là identiquement le même. Oh ! le beau visage transfiguré, le noble front d'où partent des éclairs ! Oh ! ces yeux profonds à l'infini, cette bouche entr'ouverte dans l'extase ! Oh ! tous ces traits divinement alanguis sous l'impression d'un bonheur plus grand que toute

âme créée, plus grand que l'âme même de Jésus ! Ne fatiguez donc plus votre regard à chercher le Ciel dans les lointaines profondeurs du firmament ; le Ciel est bien là, près de vous, dans l'espace médiocre de cette hostie, sous ces espèces vulgaires du sacrement. Le Ciel, Jésus l'a porté jusqu'à vous ; Jésus en **jouit en votre présence !**

Il y a des âmes qui saisissent de ces réalités quelque goût secret, quelque parfum subtil, quelque fugitive vision ; sans prétendre à ces faveurs qui ne sont pas dues à la sainteté elle-même, amenons notre foi par une culture plus intense à en prendre le profond sentiment.

« O vérité, ô grandeur de l'Eucharistie, s'écrie le Père Faber, Notre-Seigneur y possède une entité substantielle aussi vraie, aussi solide, aussi intègre que dans le Ciel ; de telle sorte, qu'en vertu de la puissance divine, il pourrait être conservé dans le Saint-Sacrement lors même que, par une supposition impossible, il aurait cessé d'exister dans le Ciel !... »

L'Eucharistie l'a **autant** que le Ciel !...

DEUXIÈME MESSE

JÉSUS SUR L'AUTEL

SON ÉTAT

2e Messe sur ce sujet :

RÉALITÉ DU SACRIFICE

PRIÈRE

Aidez-moi, ô Jésus, à vous trouver aujourd'hui dans cette Messe, où je vais vous chercher. Apparaissez à ma foi rendue plus vive ; animez-moi de cet amour incréé qui scrute les profondeurs de Dieu. Ouvrez-moi ces régions de merveilles qui sont pour l'âme très pieuse une terre nouvelle, un ciel nouveau.

« Il m'a aimé et s'est livré pour moi. »

DEUXIÈME MESSE

LA RÉALITÉ DU SACRIFICE

Qu'à la Messe Jésus descende sur l'autel, chaque chrétien le sait et l'affirme ; mais qu'il y descende en victime, voilà ce que peu d'entre eux saisissent nettement. On lit et on répète, sans en pénétrer le sens, ces formules pourtant très claires : « La Messe est le sacrifice du Calvaire renouvelé — une immolation réelle, quoique non sanglante ». Essayons de dégager, par des vues successives, tout ce qu'elles contiennent de vrai et d'impressionnant.

I

LE MÉMORIAL

L'idée de **Souvenir** se présente la première : Souvenir de la Cène avec sa parole touchante : « *Faites ceci en mémoire de moi.* » Evocation anticipée, image sensible et réalité mystique de son sacrifice sanglant. — Voyez ! autour de l'auguste Victime, les Apôtres qui comprennent peu ces choses et qui vont bientôt l'abandonner lui-même ; les

saintes Femmes qui, elles, se dévoueront jusqu'à la fin ; sa Mère surtout, qui aura le sublime courage, par son consentement, de l'immoler pour nous !

Quelle grandeur dans ces souvenirs, et quelle puissance d'émotion !... Quoique le sacrifice de la Messe soit plus que cela, il est cela aussi, un mémorial. Ne célèbre-t-on pas dans les nations, comme dans les familles, des anniversaires dignes de mémoire ? Ne se les rend-on pas présents du mieux que l'on peut ? Ne jette-t-on pas autour des objets qui les rappellent, des fleurs et des couronnes, hommages impuissants de l'admiration et de la reconnaissance de l'homme ! — Pourquoi ne pas faire ainsi pour Jésus ? — O Jésus, je vous revois, assis au milieu de vos apôtres, prenant le pain et, après l'avoir consacré, le donnant à chacun : « *C'est mon corps, ce corps qui doit être immolé.* » — Puis, passant le calice : « *Voici le sang de la nouvelle alliance* » —... De là, je vous suis à Gethsémani, où, sous l'effort de votre douleur seule, vous commencez à verser votre sang ; — au Prétoire, où les fouets vous en arrachent encore avec des lambeaux de chair ; — au Calvaire, enfin, où vous lui ouvrez toutes les issues par vos mains et vos pieds percés, par votre cœur

qui en livre jusqu'à la dernière goutte... O noble passé, je vous vénère ! — O manifestation d'amour, je vous comprends ! — O victime d'alors, je vous plains aujourd'hui ! Mon grand regret est de sentir trop peu ces souvenirs qui sont pourtant l'honneur et la consolation de ma foi.

A l'appel de ces évocations pieuses, le passé semble se rapprocher ; il revit sous nos yeux ; l'impression du réel commence à nous saisir. Pour les faits humains, hélas ! il n'y a là de réel que cette impression même ; elle communique néanmoins, à un passé vénéré, cette seule part de survivance dont elle dispose : la vie du souvenir !... C'est grand et c'est beau, car la nature humaine s'honore et s'agrandit en revivant de pareils sentiments ; mais qu'est-ce donc en face du fait divin d'une présence **réelle,** venant remplir de sa personne même ces emblèmes du souvenir !

II

LA REPRÉSENTATION SENSIBLE

Après la consécration, Jésus est présent sur l'autel, nous l'avons précédemment médité. Il ne s'y montre que sous les espèces du pain et du vin ; mais ces espèces sont bien à lui, puisqu'il les rem-

plit et les soutient. Si, par l'Incarnation, le Dieu s'est caché sous la forme humaine, dans l'Eucharistie cette même forme humaine se cache dans l'hostie. L'hostie ne lui est pas incorporée ; elle fixe et limite sa présence.

Mais, dans quel état Jésus s'y trouve-t-il ? Quelle y est sa pensée, son attitude, sa fonction ? Ce qui se passe sur l'autel va nous le dire.

Voyez-vous ces espèces du pain et du vin qui contiennent, l'une aussi bien que l'autre, le même Jésus ? Entendez-vous ces deux consécrations successives qui substituent au pain son corps sacré, et au vin son sang rédempteur ? Pourquoi cet apparent dualisme ? Puisque Jésus est tout entier sous les espèces du pain, pourquoi vient-il de nouveau sous les espèces du vin dans le calice ?... Dieu ne fait rien d'inutile, et cette présence répétée cache assurément une pensée et réalise un plan. En effet, au Calvaire, on vit d'une part le corps exsangue de Jésus suspendu à la Croix, et d'autre part son précieux sang répandu à profusion sur une terre subitement rougie... La réelle immolation d'une victime produit de tels effets.

Ici, sur l'autel, le **spectacle** se renou-

velle : la séparation apparente du corps et du sang de Jésus frappe les yeux et parle à l'esprit. Quand je vois, ô Jésus, cette hostie blanche, blanche comme un être qui n'a plus de sang, étendue sur le suaire du corporal, immobile et muette; puis, tout à côté d'elle, le calice plein de cette matière fluide qui est devenue votre sang, je me crois vraiment en face du sacrifice d'autrefois : Vous venez le **représenter**. Ce n'est plus un simple mémorial, puisque vous êtes là vous-même, avec ce corps toujours orné de ses cinq plaies, avec ce front où les épines de la couronne ont déposé mille rubis. C'est plus que cela, c'est cette même chair qui fut immolée, c'est ce même sang qui fut versé; et cette chair et ce sang nous sont montrés séparés, comme les sépara la mort.

O Jésus, je vous entrevois sous les saintes espèces, et ce n'est pas un souvenir que j'adore, c'est vous présent et vivant. Vous apparaissez dans la pourpre sanglante de votre immocalion, comme un père mort pour ses enfants, qui, à chaque anniversaire, reprenant vie et se transportant auprès d'eux, accomplirait de nouveau l'acte inoubliable d'alors !... Quelle attente ! Quelle émotion dans la famille ! Avec quel oubli

de soi chacun se précipiterait à ses pieds, les couvrant de baisers et de larmes !

O Jésus, puisque vous reparaissez devant moi chaque jour ; puisque votre présence est réelle et immédiate ; puisque vous prenez l'attitude de la victime et son état d'immolation, je vous vénère et je vous adore ! Je vous remercie et je vous aime ! Je voudrais avoir, pour vous accueillir, les sentiments de ces âmes de choix qui savent mêler leurs larmes à votre sang !

III

L'IMMOLATION VÉRITABLE

La Messe n'est-elle qu'un mémorial, et les cérémonies qui s'y déroulent ne font-elles que représenter sensiblement les phases du grand sacrifice d'autrefois ? N'avons-nous sous les yeux qu'une image touchante du Calvaire ?... Certes, ce mémorial, cette représentation, cette image seraient le légitime objet d'un culte religieux et pourraient, à bon droit, contenir et transmettre les grâces méritées alors ;... mais il y a plus qu'un souvenir sensiblement évoqué, il y a plus que la présence réelle de Jésus venant en corps et en âme représenter la scène du passé ; il y a son

immolation véritable et, si elle n'est pas sanglante, ce n'est point de par la volonté de Jésus, mais par le fait de sa situation actuelle : il s'immole autant qu'il le peut !

O Jésus, vous semblez tenter une chose impossible. Un immortel ne peut plus mourir, et vous brûlez de mourir quand même ! Pour cela, vous mettez dans la parole du prêtre une puissance capable de vous donner la mort ! Cette parole : « *Ceci est mon corps* », n'appelle que le corps ; cette autre : « *Ceci est mon sang* », n'appelle à son tour que le sang. En vérité, ce pain ne devrait contenir qu'un corps sans vie, et le sang du calice ne devrait être qu'un sang glacé... Si les apôtres, au soir du Vendredi-Saint, avaient consacré les saintes espèces, le pain n'aurait contenu qu'un corps privé de vie, et le sang tout seul eût rempli le calice.

Aujourd'hui, ce corps et ce sang restent unis invinciblement, parce qu'ils appartiennent désormais à l'éternelle vie. Voilà pourquoi les mêmes paroles, fortes du même pouvoir, n'opèrent plus le même effet. Mais, remarquez-le bien, elles sont, de leur nature, aussi tranchantes et aussi exclusives. La première parole « *Ceci est mon corps* » atteint surtout le pain du sacrifice et ne lui substitue directement que

le corps ; la seconde « *Ceci est mon sang* » ne saisit que le vin du calice et ne commande qu'au précieux sang. — Le corps et le sang viennent ensemble, il est vrai, dans chacune des deux espèces, mais c'est uniquement en vertu de la relation qui, dans l'état de vie, rend inséparables ce corps et ce sang.

La Messe n'est donc pas une simple représentation du grand sacrifice, elle en est la **reproduction ;** elle abat le glaive sur la victime ; elle l'immole. Or, comme la valeur des choses morales se tire de l'intention, chaque Messe doit avoir pour nous la valeur entière de la première immolation. Ne l'a-t-elle pas pour Dieu lui-même !... O Jésus, vous y apportez, en effet, une adoration aussi profonde, une offrande aussi riche, une expiation aussi rédemptrice, une intercession aussi puissante, et ce qui doit nous toucher plus encore, vous y apportez le même amour !

IV

RENOUVELLEMENT ET IDENTITÉ

Le sacrifice sanglant de la Rédemption devait être unique ; seul le Calvaire devait boire réellement le sang d'un Dieu. Mais qu'importe, si de ces hauteurs sacrées

s'épandent en tous lieux et à travers tous les siècles les flots de ce précieux sang une fois versé, mais toujours vivant et toujours fécond.

N'emprisonnons pas Dieu dans nos idées nées de notre petitesse. Pour nous, des limites partout et dans l'espace et dans le temps. Pour Dieu, pas plus de limites dans l'étendue que dans les siècles. Il est présent tout entier dans chaque brin d'herbe, dans chaque grain de sable ; de même, il est présent non point par sa pensée seule, mais par lui-même, à chacun des jours écoulés, à chacun des jours à naître. Pour lui, il n'y a point de passé, il n'y a point d'avenir : toutes choses existent à tout moment devant lui. Or, quand au jour du Vendredi-Saint, le grand sacrifice s'accomplissait sous ses yeux, il le voyait **en même temps,** dans **chacune** des messes qui devaient être dites à jamais...

Mettez dans l'hostie le même Jésus ; en Jésus, la même âme ; dans le sacrifice de la messe, la même vertu, qu'aurez-vous à envier au Calvaire ?... La messe reste pour le Dieu immuable le sacrifice d'alors ; pour nous, êtres qui se succèdent, elle est son renouvellement.

Je me sens ému en méditant ces vérités profondes. Elles me paraissent délicieuses,

mais étranges !... Il faut connaître, ô mon Dieu, votre munificence pour n'être pas étonné d'un tel don, fait à des êtres qui, en masse, n'en comprennent pas le prix ; il faut se rappeler qu'au Thabor votre amour fut appelé un excès et qu'un Être grand fait naturellement de grandes choses ; il se le doit à lui-même. Et puis, si dans les heures fugitives de cette vie, le chrétien est rempli de merveilles qu'il ignore, il aura, pour les reconnaître et les parcourir, non pas les cinquante ou les cent ans de notre courte vie, mais une éternité ! Le don de Dieu prendra alors sa **proportion** et sa **revanche.**

Heureuse l'âme qui se hausse pour jeter un regard sur ces lointaines visions et qui s'essaye à murmurer ici-bas quelques accents confus de cette louange du ciel !

V

SACRIFICE RÉELLEMENT NOUVEAU

Si la messe tire toute sa valeur du sacrifice du Calvaire ; si surtout elle **est ce même sacrifice ;** en un mot, s'il y a identité, comment peut-il y avoir sacrifice **nouveau,** car l'identité exclut toute idée de différence ?... Qu'on lui donne la qualification de sacrifice **renouvelé,** c'est juste ;

mais que l'on ne se permette pas de le décorer du titre de sacrifice **distinct** et qui soit propre à la messe?

Ce que nous venons d'exposer peut à la rigueur suffire pour trancher ce doute : une présence qui s'accuse là où elle n'était pas ; une immolation qui s'accomplit virtuellement à chaque messe, constitue, en effet, une **manière d'être** nouvelle et différente. Mais il semble permis d'aller plus loin et de lui attribuer un caractère absolu de **nouveauté,** en affirmant, avec des théologiens éminents, que Jésus, par le changement qu'il subit en **passant de l'état de gloire à l'état eucharistique**, offre à Dieu, à chaque messe, un vrai **sacrifice d'anéantissement ;** oui, un vrai sacrifice, puisqu'il en réalise toutes les conditions.

En effet, l'essence du sacrifice, aussi bien dans la loi juive que dans la loi de nature, a toujours compris l'offrande et l'immolation de la victime : l'offrande reconnaît le maître et l'immolation lui rend quelque part de ses dons. — C'est l'acte à la fois de l'adoration et de l'expiation : la victime immolée semble rentrer dans le néant d'où elle est sortie ; elle est un néant à genoux devant l'infini ; elle l'adore. En même temps, la souffrance se joignant

à l'abaissement, proclame le sentiment de la faute et présente son expiation.

Toute victime est donc sacrifiée, immolée; mais chacune l'est **à sa manière**; l'agneau verse son sang et perd la vie; l'encens exhale ses parfums et **change** seulement **d'état.**

Le sacrifice du Calvaire fut de ce premier genre; celui de la messe se rapproche du second; mais, dans l'un comme dans l'autre, se retrouve l'anéantissement qui adore et expie. Ici, redoublons d'attention et demandons à l'Esprit Saint ce regard qui scrute les profondeurs.

L'**offrande** est faite d'abord avec la matière qui va céder sa substance à l'humanité de Jésus; elle devient **effective** à la consécration et **se manifeste** dans l'élévation de l'hostie au-dessus de nos têtes.

Quant à **l'immolation,** nous l'avons déjà montré, elle est produite par la parole impérieuse du prêtre qui arrache à la victime tout son extérieur de gloire et elle consiste dans le **changement d'état** qu'elle lui fait subir. Beauté, visibilité, liberté, étendue même pour ses membres, tout s'effondre dans le tombeau que lui ouvrent une miette de pain, une goutte de vin! — Jésus ne fait qu'un avec les saintes espèces.

Son existence eucharistique est liée à celle de ces deux portions de matière. Elles forment, pour ainsi dire, son corps actuel. Il en a chassé la substance pour se substituer à elle : il en revêt les apparences ; il en accepte les fragilités, les humiliations, les gênes. On les compare à une prison ! C'est plus encore : la prison ne prive que de la liberté du dehors ; l'état eucharistique prive Jésus de la liberté de sa vie. Il n'a plus l'usage **normal** de ses membres et de ses propres sens. — S'il nous voit, s'il nous entend, ce n'est qu'en vertu d'un miracle, miracle délicieux de son amour en faveur de notre consolation. — Quelle est sa condition **individuelle ?** un mot la définit, c'est l'anéantissement. — Quelle est sa condition **sociale ?** Deux mots sont nécessaires, deux mots cruels : délaissement, outrage ! — Livré à la volonté de l'homme, il peut devenir la proie d'un voleur tenté par le vase d'or qui le renferme ; ou la victime d'une bouche sacrilège que le respect humain entraîne à la profanation. — Livré aux accidents et aux impitoyables *processus* de la matière, il voit les saintes espèces qui le recouvrent, envahies par les moisissures d'un lieu humide et il accepte de se trouver, par elles, en contact avec les sucs grossiers de notre organisme !

Eh bien ! comparez le ciel splendide avec nos églises délabrées — les transports des anges avec notre froideur — la suprême glorification d'en haut avec les **déchéances** d'en bas... Contemplez Jésus enveloppé de lumières et de parfums dans l'éclat de sa divine beauté : il est grand ; il est libre ; il se multiplie auprès de ses saints;... et voilà que tout à coup une voix s'élève de la terre, si faible, qu'il faut Dieu pour l'entendre, si vile peut-être qu'il lui arrive de sortir de lèvres sacrilèges. Que dit-elle ? ces mots étranges qui semblent le désapproprier de lui-même : « *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.* » Et aussitôt l'auguste Séraphin de replier ses ailes, de jeter sur sa gloire un manteau de deuil et de se précipiter inconnu, anéanti, dans cette portion de vile matière que lui offre le Sacrement... En vérité, **c'est bien là une immolation** et elle est si profonde qu'elle nous laisse frappés de stupeur, quand notre attention parvient à s'en faire une image sensible.

Il est vrai, Jésus ne perd intrinsèquement ni sa gloire, ni sa forme humaine, ni sa vie ; mais si sa gloire s'ensevelit dans nos ténèbres ; si son être reste privé de toute manifestation ; si sa vie est une vie sans liberté, ne trouve-t-il pas dans

cet anéantissement la matière d'un nouveau sacrifice que reproduira chaque messe ? L'unissant alors à celui de la croix, il les offre ensemble à son Père avec les mêmes effusions de son cœur victime !

Voyez ! Dans cette attitude humiliée en face de la Majesté divine, quelle adoration ! Dans cet abandon de toute gloire, quel acte d'expiation ! Dans cette remise de sa personne entre nos mains, quelle source nouvelle de grâces ! Ce n'est plus là seulement le sacrifice du Calvaire représenté et reproduit ; c'est bien un sacrifice distinct, actuellement accompli. A chaque messe, il est toujours nouveau et il se multiplie par toute la terre, Dieu multipliant ainsi ses dons, sans autre mesure que celle de nos besoins !... O Jésus immolé, ce n'est plus ma foi seule qui vous adore, c'est mon étonnement et c'est surtout mon amour !

O votre amour ! comme il est actif ! L'amitié s'ingénie à s'exprimer, à se répandre ; chaque jour, pour moi, vous offrez un sacrifice **nouveau**... Si je n'existais pas ; si moi, prêtre, je ne célébrais pas la messe ; si moi, simple fidèle, je n'étais point là pour donner au prêtre l'occasion de la dire, vous abdiqueriez une fois de moins votre état de gloire !

O votre amour, qu'il est persévérant ! Chaque jour voit se renouveler ce grand sacrifice, souvent pour un seul être : l'amitié vraie ne se lasse point et ne compte pas !

O votre amour, qu'il est désintéressé ! Vous vous livrez, hélas ! à un indifférent, à un ingrat, qui vous refuse un renoncement, le partage d'une humiliation, peut-être même une heure, un quart d'heure d'entretien !

O Jésus, à votre exemple, je saurai trouver l'occasion de quelque utile sacrifice, de quelque effort du moins, pour me rapprocher de vous.

Vous anéantir de la sorte est un acte qui a les proportions de l'infini ; et cet acte infini, vous le mettez à ma disposition. Je peux dire au prêtre de vous immoler pour ma consolation, pour l'expiation de mes fautes et même pour les biens fragiles de ce monde !... C'est presque effrayant, si ce n'était plus encourageant encore. Quel amour cela suppose en votre cœur ! Mais, pour moi, quel sujet de réflexions sérieuses ! Ai-je bien compris jusqu'à ce jour la mesure de reconnaissance que m'impose la messe ; l'exemple de détachement qu'elle me donne et la nécessité de l'expiation qu'elle proclame ?

TROISIÈME MESSE

JÉSUS SUR L'AUTEL

SON ÉTAT

3e Messe sur ce sujet :

RÉALITÉ DE L'UNION

PRIÈRE

Aidez-moi, ô Jésus, à vous trouver aujourd'hui dans cette Messe où je vais vous chercher. Apparaissez à ma foi rendue plus vive ; animez-moi de cet amour incréé qui scrute les profondeurs de Dieu. Ouvrez-moi ces régions de merveilles qui sont pour l'âme très pieuse une terre nouvelle, un ciel nouveau.

« Qui me donnera de le trouver seul ! »

TROISIÈME MESSE

RÉALITÉ DE L'UNION

Pour nous élever à la connaissance de cette union et pour en bien discerner les caractères spéciaux, nous allons parcourir les divers ordres d'union que l'âme peut avoir avec Dieu : union d'amitié — union de vie — union eucharistique.

I

UNION D'AMITIÉ



OMMUNION, union avec Jésus! Ce mot évoque l'idée d'un rapprochement réel qu'aucun autre n'égale ; une fusion qui va jusqu'à nous **assimiler** Jésus. Cette union avec lui rassemble toutes les unions que connaît la terre ; et elle en fait pressentir de si profondes que le ciel seul nous les révèlera. La petite graine n'ignore-t-elle pas qu'elle porte en germe tout l'arbre avec sa tige et ses rameaux, ses fleurs et ses beaux fruits ?

O communion, merveille de l'amour d'un Dieu tout-puissant, que je voudrais te goûter, te comprendre !... Tu nous dérobes Jésus en le donnant le mieux ; tu ne permets pas à notre cœur, qui le reçoit, de sentir son contact adoré. Il descend comme une apparition ; il passe comme une lueur... Et pourtant, je le sais, je le crois, mon âme est remplie de tous ses parfums ; elle brille de ses grandes clartés ; il chante en elle ses cantiques sublimes que le ciel écoute ; et les hommages des anges et des saints viennent le chercher jusqu'en moi !

O communion, lien d'amitié, œuvre d'amour, agent vital de nos transformations divines, je t'envisage avec un effroi mêlé d'extase. C'est trop beau pour moi et c'est si doux ! Je me sens ébloui dès le premier regard que je jette sur toi... Que n'ai-je cette pureté sereine qui laisse passer toute la lumière tombée du ciel ! Que n'ai-je dans les choses de la piété cette éducation supérieure qui met en rapport avec le langage et les façons d'en haut !... Je t'apporte du moins le profond sentiment de mon indignité ; la conviction sincère de mon impuissance, et aussi cette inébranlable confiance que commande tant de bonté !

— L'union que forme l'amitié est une des plus grandes beautés de la nature humaine,

elle est aussi une de ses ressources les plus fécondes : sa mission est de nous arracher à l'égoïsme, à l'égoïsme, ce rapetissement de l'homme en lui-même, ce dissolvant de toute société. Sous sa chaude et douce influence, le cœur prend vie et se dilate ; tous les sentiments sociaux surgissent, s'animent, se développent ; et un désir intense d'être bon, très bon, même pour tous, se fait sentir, instinctivement.... Oter l'affection au cœur des hommes serait ôter le soleil à la nature, car l'une et l'autre éclairent, réjouissent et fécondent.

Entre le cœur de Dieu et le cœur du chrétien règne une amitié de ce genre : Dieu nous aime, nous l'aimons et cette affection mutuelle nous est connue. Le rapprochement est sa tendance la plus naturelle : on cherche des yeux la maison qu'habite un ami ; on la voit comme illuminée si l'on sait qu'il s'y trouve ; c'est un besoin d'aller à sa rencontre et de s'unir à lui par une cordiale étreinte. Il semble que sous la pression de nos mains réunies coule une vie commune. Ne faut-il pas quelque élément sensible à l'être qui, tout en étant esprit, est aussi matière !

O Jésus, ce rapprochement, vous l'avez voulu et vous l'avez créé. Oserai-je le dire, vous étiez trop favorisé dans l'ordre

de l'amitié, puisque vous nous avez sans cesse sous les yeux et que vous agissez dans nos âmes ; tandis que nous restons sans vous voir et sans vous sentir près de nous. Vous ne pouvez pas, il est vrai, sortir du mystère et vous montrer à découvert, puisque vous portez le ciel sur votre visage ; mais vous pouviez vous transporter près de nous, vous localiser quelque part sur notre terre ; vous pouviez vous donner et vous le faites. Désormais, nous ne sommes plus dans le vague sur le lieu où vous êtes : vous êtes dans l'hostie et pas ailleurs qu'au ciel et là. Les saintes espèces vous font un vêtement ; nous en sentons comme les plis et les contacts quand l'hostie se froisse dans notre bouche ; et lorsqu'elle descend dans nos entrailles, nous touchons, mieux qu'autrefois les hommes, ce vêtement d'où sort une vertu divine. Cet acte d'entrer en nous, n'est-il pas un rapprochement plus intime que la visite d'un ami !

II

UNION DE VIE

L'union que produit la communauté de vie est plus intime encore. L'amitié prend au dehors des êtres distants et les rapproche ; la vie tire des êtres de son sein, les

marque de son empreinte et les suit d'un attachement en quelque sorte personnel. On dirait qu'ils conservent ensemble des communications secrètes. C'est ainsi que la famille essaime sans se déprendre tout-à-fait. Et néanmoins ses liens peu à peu se détendent et un jour arrive où la séparation s'accomplit. Que ne nous est-il possible de rester soudés aux nôtres, comme les branches au tronc de l'arbre ! Une même sève les parcourt, la croissance ne fait que les unir plus fortement ensemble ; toute séparation pour eux serait la mort...

Ne nous attristons pas, une telle union nous est donnée dans un mode plus haut. La grâce, participation à la nature même de Dieu, fait de nous tous un grand corps où circule une même vie. La sève part de Dieu source première ; passe en Jésus où elle devient féconde ; et, par des ramifications sans nombre, s'infiltre en chacune des âmes justes, par tout l'univers, au ciel et même jusqu'au purgatoire. Dans ce circuit sublime et bienfaisant, elle va sans cesse, se saturant des influences d'en haut, assainissant les passions d'en bas et réunissant, dans un même amour, l'infini et le créé : « *Eux en moi et moi en eux, afin que l'union soit complète* » (St Jean).

III

UNION EUCHARISTIQUE

Nous voici arrivés à l'union qui fait l'objet de notre recherche, l'union qui achève l'union d'amitié et réalise l'union de vie, la transcendante union eucharistique.

1° Faut-il la voir dans le fait même de la communion ? Non, c'est un fait en quelque sorte physique, le passage en nous du corps et du sang de Jésus. Ce fait a tout l'aspect d'une union véritable ; il en est le signe, le moyen et l'agent ; mais l'union vraie réside dans l'accroissement de notre être de grâce, que produit cette manducation. — La chair réelle du Christ ne se mêle pas à notre chair, elle ne devient pas notre substance. Ce qui se mêle à nous, ce qui devient notre substance, c'est la **vie divine** apportée par cette chair, qui se comporte à la manière d'un aliment.

L'aliment se donne tout entier, il entre dans notre bouche et puis s'infiltre dans les replis de notre être, où il se transforme pour s'y unir. Se donner est son acte premier, s'y unir est son grand acte, son but.

Sans doute, les autres sacrements procurent, eux aussi, une augmentation de grâce sanctifiante, mais cette augmentation est un effet secondaireet non pas un **rôle** ; ainsi le

rôle du baptême est de purifier, le rôle de la confirmation de fortifier... **Seule** l'eucharistie a celui de nourrir. Or nourrir, c'est donner de la vie. Mais si vous recevez plus de vie, vous avez plus d'être et, à mesure que votre être de grâce s'accroît, Dieu s'étend en lui davantage, s'en empare plus fortement et s'y unit d'une façon toujours plus intime. Il s'y reconnaît, il s'y sent, il y vit. Quelle union incomparable!

Prenez donc comme une explication imagée toutes les assertions reçues : « la chair du Christ se mêle à notre chair et son sang à notre sang — son être se fond avec le nôtre comme deux morceaux de cire, etc... » Toutes ces paroles sont vraies, mais dans un sens plus haut : Le mélange, la fusion, répétons-le, s'opèrent dans l'accroissement de la vie divine, accroissement dont la communion est le moyen normal, le véhicule, l'instrument.— Nous **recevons** réellement le corps du Christ ; c'est quelque chose de sa vie que nous nous **assimilons**. — Disons mieux, c'est cette vie divine qui s'empare de nous comme l'Océan s'empare d'une goutte d'eau tombée en son immensité, se l'incorpore et l'absorbe

2° Cette union, au ciel, ne changera pas de nature, mais d'état ; la grâce élabore

ici-bas dans l'ombre, le silence et la misère, cette gloire qui l'achèvera. L'infini nous sera ouvert; les perfections divines nous seront communiquées ; tout notre être prendra visiblement les traits de famille et Jésus sera le centre et le moteur, visible alors, de cette vie transformée ; et chaque âme le possèdera comme s'il n'était qu'à elle seule ; et, ravie, elle sentira enfin, elle verra qu'**IL vit en elle**.

— La Sainte Communion présage et prépare cette union. Si Jésus ici-bas peut se donner réellement à chacun de nous dans son humanité même ; si notre être grossier se trouve capable de le posséder de la sorte, comment s'étonner de cette espérance : au ciel, Jésus sera tout à moi !

Quand on assiste, dans une église, à une communion générale et que d'un coup d'œil on embrasse la foule des fidèles, on voit tous ces fronts inclinés sur ce même être adorable, tous ces bras pressés sur des poitrines qui le contiennent tout entier. Prenez un de ces hommes, conduisez-le au loin, il emporte Jésus ; et, quand tous se dispersent, Jésus s'en va par toutes les rues, dans toutes les demeures, tant que subsistent les saintes espéces...

Quelle vision anticipée de cette totale donation qui nous attend au ciel ! Quelle

image sensible et quelle promesse ! Quoi, nous aurions **tout Jésus** dans cette région d'exil, au milieu de ses misères morales ; et, au ciel, nous devrions nous contenter de l'adorer à genoux !... Mais ce serait à regretter la terre !... Nous l'aurons donc mieux encore et dans une donation que rien ne peut nous faire comprendre, parce que la langue humaine n'a pu forger des mots assez puissants et assez doux.

3° Tenez-vous longuement sous l'impression de ces merveilles ; gémissez de votre impuissance à les comprendre ; résignez-vous à les croire et à les entrevoir, simplement. Ne vous étonnez pas de ce qu'elles dépassent nos idées. Nos idées ont la mesure de notre être, ces choses ont la mesure de l'infini. Qu'elles nous débordent, c'est la condition de leur nature ; qu'elles nous soient données, c'est le fait d'une bonté condescendante ; qu'elles se révèlent à quelques âmes d'une façon plus profonde, c'est leur gloire.

Le mystère semble avoir quelque chose du rêve. Le rêve, disaient les anciens, est un rayon tombé du ciel pour consoler la terre, rayon pâle et comme fatigué d'un si long trajet ; craintif comme sont les exilés. Veut-on le saisir, il s'échappe, il n'est plus !... Le mystère, lui aussi,

descend du ciel. Qu'il soit idée ou substance, lui aussi s'enveloppe d'ombres et se dérobe aux indiscrets. Mais il est le vrai, le réel. S'il s'emprisonne dans des formules ou sous des apparences, c'est qu'il n'a pas d'autre moyen d'arriver jusqu'à nous. Remarquez-le bien, il s'incarne dans sa prison, il y est tout entier. Se prêtant aux exigences de notre nature; se rapetissant en quelque sorte pour être contenu en nous, il **donne** ainsi mille fois plus qu'il ne peut **laisser voir**.

Merci, ô mon Dieu, de ce que vous appuyez ces révélations sur des preuves certaines qui contentent la raison. Merci de ce que vous prêtez à vos confidences intimes le pouvoir de former nos âmes. En vous entendant, mon intelligence s'ouvre, mes idées s'élèvent, des formes divines s'impriment en moi; tandis que, de mon cœur ému, des affections qu'il ignore s'élancent vers vous. Vous faites avec nous ce que font les mères auprès de leurs petits enfants. Elles jettent dans leurs oreilles à peine ouvertes, des syllabes, des mots qui éveillent leurs âmes, les remplissent de vagues lueurs et les font palpiter de je ne sais quelles émotions inconnues.—Comme ces murmures des lèvres maternelles, vos confidences, ô mon Dieu, préparent l'**être à venir**.

Peu à peu la formation s'opère, les pensées deviennent plus distinctes, les sentiments plus conscients, l'idéal apparaît et, sur ses ailes, nous élève avec lui. O beauté d'une âme chrétienne, consciente de soi et de Dieu en elle !

Comment se fait-il, ô Seigneur, que la généralité des hommes reste étrangère à vos secrets, ne cherchant pas à les comprendre? Pourquoi permettez-vous que beaucoup de chrétiens eux-mêmes les écartent comme un vain mysticisme ? Puisque ces intimes détails ne sont point nécessaires à la foi, pourquoi les avoir livrés aux dédains de la terre ? Le dédain ne fait point votre gloire !

Et j'entends le divin Maître s'écrier de nouveau :

« *Soyez béni, ô Père, de ce que vous avez révélé ces choses aux plus petits. Oui, tel fut de tout temps votre bon plaisir...* » La perfection est rare... L'intimité ne s'étend pas au grand nombre... L'élite marche en avant.

Perfection, intimité, élite, voilà ce qui attire invinciblement vos secrets et justifie vos largesses. Dans chacune de ces âmes, vous trouvez des immensités. Votre cœur s'y dilate ; votre délaissement s'y console, votre idéal s'y réalise. — Pauvre prêtre qui gémissez, aux pieds du taber-

nacle, dans votre église déserte ; pauvre cœur inconsolable, qui apportez au divin sacrifice le sacrifice d'une vie brisée ; vous toutes, pauvres âmes méconnues, qui ne savez que Jésus, mais qui le savez à fond, soyez heureuses ! Soyez fières ! Vous êtes la raison d'être des confidences faites par Dieu à la terre et sans doute de ses dons les plus beaux.

Les temps où nous vivons ressemblent à un déclin : le mal est devenu oppresseur, l'indifférence religieuse s'étend comme un océan, les vertus elles-mêmes se montrent moins robustes ; et cependant nulle époque ne vit un plus grand nombre de belles âmes ; jamais Jésus ne fut connu dans une intimité aussi profonde et servi avec des attentions plus douces. Les civilisations décadentes affinent les natures et communiquent aux sentiments des délicatesses nouvelles. Ainsi l'automne met au front des grands bois ses admirables teintes, qui nous ravissent, en nous laissant au cœur l'impression d'une vie jetant son dernier éclat. La vie de Dieu ne quittera pas la terre, mais elle peut changer de patrie. Retenons-la dans la nôtre ; et si les gémissements, les prières, les vertus même, n'y suffisent pas, rappelons-nous que la Rédemption ne fut achevée qu'au Calvaire.

QUATRIÈME MESSE

JÉSUS SUR L'AUTEL

SON ÉTAT

4e Messe sur ce sujet :

SES TROIS RÉALITÉS ENSEMBLE

PRIÈRE

Aidez-moi, ô Jésus, à vous trouver aujourd'hui dans cette Messe où je vais vous chercher. Apparaissez à ma foi rendue plus vive; animez-moi de cet amour incréé qui scrute les profondeurs de Dieu. Ouvrez-moi ces régions de merveilles qui sont pour l'âme très pieuse une terre nouvelle, un ciel nouveau.

« Il en a fait le mémorial de toutes ses merveilles. »

MÊTHODE



LLE consiste à grouper en une seule messe les trois grandes réalités Eucharistiques ; l'on saisira ainsi d'un coup d'œil d'ensemble tout ce beau mystère.

Nul besoin de repasser toutes les considérations précédemment déduites ; ne retenez que celles qui vous ont frappé ; arrivez à une sorte de vue claire et simple, à ce regard large avec lequel on domine les objets connus ; faites place à l'admiration, à la confusion, aux grands désirs, aux nobles effusions.

Vous diviserez cette messe en trois parties : du commencement jusqu'à l'offertoire — de l'offertoire au *Pater* — du *Pater* à la fin. — Les trois idées de présence, de sacrifice et d'union, viendront successivement les remplir.



QUATRIÈME MESSE

LES TROIS RÉALITÉS ENSEMBLE

I

DU COMMENCEMENT JUSQU'A L'OFFERTOIRE

1. — Demandez-vous quelle impression produit sur vous la présence d'une personne quelconque : elle **fixe votre attention ;** la présence d'un ami : elle **réveille tous vos sentiments.**

Dites-vous alors que ce Jésus, qui pensait distinctement à vous au Calvaire, qui du haut du ciel vous suit du regard, va venir **lui-même**, en corps et en âme, sur cet autel et pour vous.

Songez à ce qu'on éprouve quand on **attend** la visite d'un ami : émotions — désirs — mille choses qu'on s'apprête à lui dire.... à moins qu'on ne soit absorbé par une impression très forte, mais imprécise, qui est le fait de ceux qui aiment beaucoup.

Au besoin, comparez attentivement la

supériorité de cette présence **réelle** sur les autres modes de la présence de Dieu et de celle de Jésus par son action en nous ; cherchez à en être saisi.

II. — Arrivez à vous sentir pour cet hôte divin dans une **disposition d'amitié** : joie d'abord, c'est si naturel — amour timide en face de sa haute dignité — désir de lui plaire, d'être aimé de lui, — envie sainte de se dévouer pour lui, de le faire connaître et aimer — envie particulière de le rendre heureux, même **à tous nos dépens**. — Aspirations à le voir au ciel à découvert.

... Il va se trouver si près de moi qu'il m'entendra marcher ; si bien à moi qu'on pourrait croire qu'il ne vient que pour moi!

III. — Durant toute cette partie de la messe, ne faites que vous redire : Il va venir, c'est bien vrai ! — Le ciel me le donnera mieux, mais ne me le donnera pas davantage — le ciel ! mais il va l'apporter sur la terre ; ne prolonge t-il point dans l'hostie les actes de la béatitude ? — Ah ! que ne puis-je surprendre son extase ! ah ! s'il m'était donné de l'étreindre dans mes bras, en cet état rendu visible !

II

DE L'OFFERTOIRE AU PATER

1. — A l'idée de présence succède l'idée de **sacrifice.** Elle doit impressionner votre pensée, votre cœur, votre imagination même, s'il se peut. Pour cela, transportez-vous dans le lointain passé, représentez-vous la scène du Calvaire ; ressuscitez la sainte Victime et ses tortures et son amour ; recherchez les détails connus et familiers ; il faut les bien revoir pour les revivre. — Il y avait là une multitude d'étrangers, de curieux ; il y avait aussi des bourreaux et **quelques amis.** Allez avec ces derniers ; sentez le mépris qui accompagne votre démarche ; soyez-en fier, c'est le mépris qu'on jette à Jésus, qui vous atteint, vous, son ami !

Lorsque l'élévation fera planer ce divin Sauveur au-dessus de l'assemblée des fidèles, voyez-le en croix, les bras étendus sur vous, les yeux fixés sur vous, le sang de ses veines coulant goutte à goutte, lamentablement près de vous.

Eh ! oui ! Jésus est encore là, le même ; il verse encore le même sang ! Le croyez-vous ? — Ses yeux cherchent, comme là-bas, des cœurs qui le consolent, des vo-

lontés prêtes à toutes les réparations ! Le sentez-vous ?

II. — Que trouve-t-il autour de ce nouveau Calvaire ? Sa mère n'y est plus ! Les saintes femmes n'y sont plus ! — Des bourreaux ? il s'en rencontre encore. Des indifférents ? hélas ! il ne voit que cela ! — Quelle déception pour lui, de se sentir jeté ainsi, teint de son sang, au milieu de chrétiens distraits qui ne le reconnaissent pas ! — Quelle saisissante solitude pour son cœur épris d'amour ! — Quelle angoisse pour son regard qui cherche un autre regard, un seul du moins, le mien peut-être, et ne le rencontre pas toujours ! Chez presque tous la distraction est involontaire, c'est vrai ; mais n'est-elle pas amenée par une vie toute préoccupée des choses de ce monde et infidèle à la prière ?

Si je devenais une âme qui le console en le comprenant ? Une âme qui répare l'ingratitude des autres, en me vouant à la souffrance, en l'acceptant du moins et de bon cœur ?

III. — Je ne ferai d'ailleurs que suivre son exemple et que répondre à son appel. N'immole-t-il pas ici son état de gloire, sa liberté, son honneur ? Ne me donne-t-il

pas le persistant exemple d'une douceur d'âme que rien n'irrite, d'une constance que rien ne lasse, d'une amitié dédaignée et qui trouve en elle-même la force de s'offrir toujours. Du haut de cet autel il semble me dire, à moi, cette parole toujours nouvelle : « *Renonce-toi, porte ta croix et marche à ma suite* ». — Quels sont les renoncements qu'il réclame ? Ceux qui me rendront libre. — Quelles croix met-il sur mes épaules ? Celles que m'imposent le devoir et les circonstances. — Comment le suivre ? En unissant ma croix à la sienne et en les portant ensemble, toutes deux. Si un tel partage pouvait se faire **visiblement**, qui le refuserait ?

IV.—Si tu hésites, ô mon âme, rappelle-toi ce que disent les saints de son désir que Dieu n'accepta pas, mais qui reste sa disposition permanente : De lui-même il serait encore sur la croix; à cette heure, continuant sa Passion sous les yeux des hommes ! Ah ! qui ne se rendrait alors à Jérusalem pour voir un tel spectacle; pour recueillir quelques gouttes de ce sang; pour contempler un amour qui étonne le Ciel même; pour puiser auprès de l'adorable victime la volonté de souffrir, de réparer, d'aimer enfin, comme il sut nous aimer !

III

DU PATER A LA FIN DE LA MESSE

I

Avant de parcourir les divers sens de ces mots divins : Communion — Union — Union à Jésus —, commencez par les répéter lentement, affectueusement. Il s'en dégage des parfums suaves qui forment autour de nous une atmosphère heureuse, des harmonies encore confuses qui semblent nous appeler : on se sent à l'entrée d'un sanctuaire très intime..... ô Jésus, je brûle d'y pénétrer, d'y avoir ma place, d'y épanouir mon cœur, de me fondre en vous, de vous donner tout ce que j'ai, afin que vous disposiez de moi comme vous disposez de vous-même; et, si dans votre élan vous m'entraînez au Calvaire, je vous en bénirai; rien ne cimente l'union comme le sang versé ensemble.

N'éloignez pas cette impression, tant qu'elle reste vive; ensuite vous la ranimerez en comparant la communion avec les rapports d'amitié qui unissent les hommes.

II

1. — La communion est une *visite*. C'est dans sa maison que l'on va voir un ami. —

O Jésus, c'est **en moi** que vous entrez ! Quelle visite intime !

II. — La communion est un **contact.** C'est plus que le contact des vêtements du divin Maître qui guérissait les malades — plus que le serrement des mains, plus que l'étreinte même de l'amitié..... — ô Jésus, si je sentais ces choses !

III. — La communion est un **don.** Ce don est un Dieu, le don de soi fait par un Dieu !... L'amitié a besoin de donner ; et, quand elle est profonde, elle souffre de ne jamais donner assez..... ô Jésus, vous ne sauriez avoir un tel regret !... Hélas ! il est le mien ! je suis pour vous si regardant, si avare ! Je reprends même ce que je vous ai consacré ! Comme je suis confus ! Comme je voudrais trouver une occasion signalée de vous prouver mon amour !

IV. — Eh bien ! cette occasion, la voici. Jésus, par la communion, vient en vous pour y chercher un **refuge**. Chassé de tant de lieux, de tant de cœurs et sous toutes les formes, dans ses membres proscrits et dans son Eucharistie outragée, il tourne les yeux vers vous ; il compte sur votre hospitalité ; il vient se **cacher en vous**, y vivre, s'y refaire... Remerciez-le de

cette confiance particulière ; ouvrez-lui largement votre cœur ; plaignez-le bien ; et, s'il a froid, réchauffez-le ; s'il a faim, nourrissez-le, car il n'a pas **recueilli** sur sa route assez de tendresse, assez de dévouement...

III

1. — Songez maintenant aux moyens qui pourraient rendre votre union encore plus **haute** et plus **étroite**. Ce qui la fait plus haute, c'est le désintéressement qu'on y apporte et le perfectionnement qu'on y cherche. Ce qui la fait plus étroite, c'est la conformité des idées et des goûts. Un ami devient alors un autre nous-même. Quelle pressante invitation à la vie parfaite !...

II. — Si vous vous sentez troublé en vous voyant si loin de ce bel idéal ; si vos communions vous paraissent sans beauté, sans chaleur ; rassurez-vous en pensant que les êtres très bons s'attachent autant par le bien qu'ils font que par celui qu'ils reçoivent, peut-être plus encore ! Laissez donc Jésus vous **prodiguer** sa miséricorde ; un jour viendra où vous en aurez reçu un tel poids que vous ne pourrez plus le porter... sans tomber à genoux..... **à ses genoux**, pour les baiser.



VIE DE JÉSUS SUR L'AUTEL

Les grands actes Eucharistiques

COUP-D'ŒIL PRÉPARATOIRE

Jésus nous apparaît donc à la messe sous trois aspects : il est réellement présent, il s'immole, il nous communique sa vie. Emus et charmés déjà, n'aimerions-nous pas à savoir ce qu'il pense, ce qu'il dit, ce qu'il fait durant cette heure où le ciel le livre à la terre ?

On peut dire que toute sa vie eucharistique se déploie en quatre grands actes : l'adoration, l'action de grâces, l'expiation et l'intercession ; qu'il les **sent**, les **exprime** et les **opère** sur l'autel ! Venant d'un Dieu, ils ont une dignité infinie et qu'ils sont beaux ! Sentis, exprimés, offerts pour nous, ils mettent entre nos mains des mérites en quelque sorte infinis, eux aussi.

Quoi ! chaque jour, à chaque messe, ces grands actes s'étendent sur l'humanité et couvrent la terre. Que sommes-nous pour être l'objet d'un tel don ? Que penser de Dieu et que penser de nous ? Serions-nous donc plus grands qu'il ne nous semble ; ou bien Dieu aurait-il le dessein de nous faire grands comme lui ? Mais alors nous serions réellement des dieux en germe et

s'ignorant eux-mêmes ; des germes qu'il faut nourrir d'un aliment divin ! Ah ! que ne sommes-nous, du moins, des êtres sortis de l'état d'embryon, qui commencent à vivre, à comprendre, à balbutier !

Cette éclosion et ce développement dépendent de notre effort. La grâce attentive le provoque sans se lasser. Prêtons-lui, à chaque messe, un recueillement qui écoute et une ardeur qui s'élance. Il faut apprendre ; il faut aimer ! Il faut avec un aliment divin se faire une âme divine !

CINQUIÈME MESSE

JÉSUS SUR L'AUTEL

SA VIE

1re Messe sur ce sujet :

SA VIE D'ADORATION

PRIÈRE

O Jésus, je voudrais comprendre ce que vous pensez, ce que vous dites, ce que vous faites là, sur l'autel, au fond de cette hostie... De grâce, montrez-vous à ma foi, laissez-vous entendre à mon cœur, afin que je vous admire et vous aime !

« Mon Père est plus grand que moi ! »

JÉSUS SUR L'AUTEL

SA VIE D'ADORATION

Dès le **commencement** de la messe, en vous agenouillant, entrez dans un vif sentiment d'adoration, vous en renouvellerez l'impression à chaque génuflexion que fera le prêtre.

Au **Sanctus**, vous concevrez une très haute idée de la majesté divine ; et, à l'**élévation**, vous vous inclinerez plus bas que de coutume, pour adorer celui qui vient du ciel en cet instant.

Tâchez de rendre votre adoration toute filiale au **Pater**, toute humble au **Domine non sum dignus**, et souverainement intime à la **Communion**.

Emportez de la messe l'impression profonde des grandeurs divines.

Réflexions à suivre pendant la Messe

I

LE DEVOIR D'ADORER

I. Adoration, sentiment inné. — II. Grandeur de son rôle. — III. Le sacrifice est son expression la plus complète. — IV. La messe demeure le seul vrai sacrifice d'adoration.

I

L'HOMME fut, de tout temps, adorateur ; il porte au fond de son être cette inclination, tant qu'il ne l'a pas pervertie par le sophisme, ou perdue par le non-usage. De nos jours, ce devoir est peu compris. Les idées égalitaires, qui dominent notre génération, étendant leur influence jusqu'au domaine religieux, nous envisageons la majesté de Dieu sans crainte révérentielle, nous prêtons nos vues à sa Providence et nos règles à sa justice, sans remarquer le danger de cette erreur et le ridicule de cette prétention.

II. — L'adoration est l'acte le plus juste et le plus grand de la créature raisonnable ; il

établit les distances ; il amène les rapprochements. Le néant s'incline devant l'infini. Dieu est en haut, bien haut, à perte de vue ; l'homme est en bas, petit comme un atôme. Un respect souverain descend sur nous de ces sommets et nous incline à une soumission universelle. Celui qui adore reste capable de pécher, mais il ne saurait pécher sans frayeur. L'adoration est la garantie de l'ordre moral, aussi bien dans la société que dans la conscience individuelle ; malheur à qui manque de cet appui !

III. — L'adoration s'est toujours traduite excellemment par le sacrifice, et le sacrifice a toujours consisté dans l'immolation. En effet, détruire, c'est rappeler et confesser le néant d'où nous sortons ; c'est reconnaître le souverain domaine du Créateur sur tous nos biens, dont la vie est le plus grand.

IV. — Aujourd'hui, plus de sacrifices partiels, médiocres, insuffisants ; le sacrifice du Calvaire les a tous abolis et remplacés. Chaque jour, la messe le renouvelle parmi nous. Sur l'autel, nous offrons l'Homme-Dieu et la parole du prêtre l'immole.

Jésus s'abaissant, s'anéantissant devant

son Père pour l'adorer, quelle leçon et quelle ressource ! Voilà ce que je vais méditer durant cette messe où je suis venu peut-être indifférent. Mon devoir est pourtant d'y paraître en adorateur. Simple fidèle, je suis prêtre à ma manière ; j'ai le droit d'offrir la victime et, si je ne l'immole pas, je la mange immolée.

II

JÉSUS ADORATEUR

I. Adoration désormais éternelle et sans interruption. — II. Impressions qui l'inspirent. — III. Son rejaillissement sur ses vertus.

I. — Se fût-il incarné pour l'homme innocent, l'Homme-Dieu eût rencontré, dès son entrée dans le monde, le devoir de l'adoration. L'adoration demeure le grand acte de sa vie au ciel. Elle résulte de la condition du créé ; elle constitue sa fin : voilà pourquoi elle est ici-bas le devoir, et là-haut le bonheur.

Jésus remplissait d'adoration ses profonds silences de la crèche, ses obscurs travaux de Nazareth, ses longues nuits de prières sur la montagne. Au Calvaire, pour l'exprimer mieux encore, il emprunta la voix des larmes et du sang, le cri suprême de la mort. Ce jour-là, Dieu obtint

la gloire essentielle qu'il attendait de la création tout entière : nous en vivons.

Ainsi, en quelque lieu que je suive Jésus, en quelque état que je le considère, je le trouve partout et toujours en adoration. Ce sentiment est sa vie ; il le respire sans cesse, comme notre poitrine respire sans cesse l'air du bon Dieu : il est l'harmonie supérieure qui accompagne tous les autres accents de son cœur, toute la mélodie des actes de sa belle vie.

II. — C'est un spectacle impressionnant et peu familier aux chrétiens que celui de ce Fils en adoration devant son Père ; il le devient bien davantage si nous nous disons que cette scène, réellement, se passe sur l'autel, devant nous, à cette heure, au milieu de toutes les vulgarités d'ornements misérables, de chants sans âme, d'attitudes indifférentes... Le Jésus du ciel a déposé son apparat de gloire ; mais toujours aussi grand, il adore plus grand que lui (1). Plus grand que lui ! Comment ? n'est-il pas, lui aussi, le Dieu très haut ?... Oui, mais il est en même temps **le Fils de l'homme** ; or, le Fils de l'homme a le devoir de fléchir les genoux et de courber

(1) « Pater major me est. »

le front devant une majesté, à laquelle il est uni, mais dont il reste la créature.

O Jésus, vous le savez bien, en quelque état que je vous trouve, je vous adore vous aussi, et j'adore tout ce qui est quelque chose de vous, ne fût-ce qu'une goutte de sang ! Je vous adore, parce que je ne vois en vous qu'une seule personnalité, la personnalité divine; mais si elle revêt votre âme et votre corps lui-même de toute sa dignité, elle ne peut lui communiquer sa substance. Cette infériorité, d'ailleurs, vous la bénissez ; parce qu'elle vous permet d'adorer un Père bien aimé et de donner aux hommes, par cet abaissement, la mesure de son infini.

En effet, l'infini que Jésus, comme Dieu, embrasse tout entier, ne peut se livrer que partiellement à son âme ; il garde des lointains inaccessibles à tout être créé. Au ciel, nous ne pourrons en atteindre que les premiers horizons ; l'âme de Jésus poussera son vol d'aigle plus loin, toujours plus loin, à des distances incommensurables ; et cependant il arrivera un moment où elle devra s'arrêter impuissante et ravie, devant des beautés et des immensités grandissantes. La brume qui les cache, les laisse pressentir, jetant l'âme de Jésus elle-même sous l'impression de l'infini

et dans l'attitude d'une adoration éternelle.

Durant une nuit sereine, les étoiles du firmament se montrent à tous comme des points lumineux : elles ne révèlent qu'à la science l'énormité de leur masse, la vitesse vertigineuse de leurs mouvements, les lois de leur harmonie et quelques vagues secrets de leur nature. — En face des perfeections divines, de la majesté de leurs proportions, des merveilles de leur vie et des secrets de leur essence, nous sommes comme le vulgaire qui ne connaît les étoiles que par ses yeux. Jésus, en son intelligence humaine, est le savant qui les scrute dans leur profondeur. Le savant n'arrivera jamais à tout savoir sur les étoiles : l'intelligence de Jésus n'arrivera jamais à tout savoir sur Dieu l'Etre incréé.

III. — L'adoration proclame tous les autres devoirs de l'homme, les ennoblit et leur prête sa force. Ce sentiment fait passer en Jésus lui-même l'impression de la crainte filiale, source de toutes les délicatesses ; il communique à sa soumission quelque chose d'absolu ; il l'établit dans une confiance toute fondée sur Dieu et toute suave ; il stimule son zèle et;ouvre à son amour une carrière sans limites :

l'adoration tient son âme en face de l'infini et en arrive à le lui rendre sensible.

Et nous, êtres si petits, si bas, si ignorants, nous ne savons donner à Dieu ni notre soumission, ni notre confiance, parce que nous ne savons pas adorer... ! Pendant que Jésus soumet sa grande intelligence et adore ce qu'elle n'atteint pas; pendant que sa noble volonté subit tout ce qui écrase la nature ; nous faisons les raisonneurs, les exigeants, les révoltés peut-être. Nous ne comprenons pas ce qu'il y a de grand dans cette abdication : se laisser éclairer par la raison divine ; se laisser diriger par la volonté divine; se laisser animer par le mouvement divin. Mais c'est se rapprocher de Dieu, s'unir à lui! C'est donc vivre au-dessus de soi-même, divinement! Et l'homme veut vivre en homme simplement !... Cet homme n'est pas le chrétien ; cet homme, je ne veux pas l'être : je serai un adorateur.

III

JÉSUS ADORATEUR POUR NOUS

I. — Notre adoration a besoin d'être unie à la sienne. — II. Ce qu'elles peuvent exprimer ensemble.

1. — Tandis que je m'approche de la majesté divine pour l'adorer, je me sens

arrêté par cette parole du prophète : « *De quel droit viens-tu proclamer la gloire de Dieu ?...* » Ma nullité m'apparaît plus palpable que jamais ; mon passé m'intimide : qui suis-je, ô mon Dieu, pour que vous trouviez quelque gloire dans mon adoration ?

Cette timidité, préparation divine, on la trouve, hélas ! rarement. Les âmes de ce temps sont téméraires. Est-ce oubli ? Est-ce erreur ?... On ne réfléchit pas. Chacun se croit en état d'honorer Dieu par soi-même, sans songer que rien ne monte à Dieu que par Jésus. Lui seul peut attirer sur nous l'attention de son Père ; lui seul peut donner à nos adorations ce reflet supérieur qui les fait agréer. L'adoration du plus grand génie de la terre est un vrai rien, si elle se fait sans Jésus ; sans lui, pas une action n'est assez belle pour paraître au ciel... Que de vies ressemblent à ces arbres dépouillés par l'automne et dont toutes les feuilles jonchent la terre.

— Le rôle de Jésus n'est pas assez connu ; il ne se borne pas à la Rédemption, il s'étend à tout ce qui résulte de la Rédemption. La vie qu'il a infusée en nos âmes, il l'accompagne... Chacun de nos actes, il le fait avec nous... Quand j'adore, son front se courbe avec le mien.... ma voix est remplie de la sienne !...

Cette dépendance est ma gloire. Plus elle est complète, plus elle me fait grand et puissant. Dépendre, c'est se rattacher à quelqu'un ; c'est recevoir son impulsion ; c'est être uni à sa vie et à ses mérites ; or si une telle union est nécessaire, et elle l'est, Dieu me la doit et me la donne ; et, s'il me la donne, il me fait noble et riche : noble, je peux l'honorer ; riche, je peux lui donner... alors les rôles paraissent changés, c'est le Ciel qui reçoit de la terre !...

En ce moment, je peux me mettre à genoux près de Jésus sur les marches de cet autel ; mêler ma voix à sa voix ; exprimer avec lui l'adoration que Dieu mérite; lui dire mon respect et ma soumission ;bégager un amour que je comprends à peine, mais dont il sait, lui, tout le langage. Que dis-je ? je l'ai lui-même à moi, tout à moi, dans son état de victime sur l'autel ; je peux le prendre et l offrir comme un holocauste de la plus parfaite adoration... et cette adoration sera la mienne !...

Est-ce vrai ? est-ce possible ? n'est-ce pas une ingénieuse formule de piété, empruntant à l'imagination sa belle apparence ? Non ! non ! rien n'est plus vrai : c'est l'enseignement de la foi. Mais alors,

que dire de nous ? Sommes-nous des esprits fermés et qui ne comprennent pas ? Ou bien des inconscients qui n'apprécient pas ? Quoi ! nous croirions que Jésus est remis entre nos mains, quand nous assistons à la messe ; qu'il descend réellement en nous, quand nous communions ; et nous resterions insensibles à cette pensée, à ce contact ?... Nous croirions qu'il est à notre disposition, et nous n'aurions pas l'idée d'en faire l'offrande à son Père ?... Nous passerions notre temps à répéter quelques prières vocales, peu comprises, ou à parcourir l'ordinaire de la messe, relu pour la centième fois ; heureux encore si nous ne laissons pas errer au hasard notre pensée, notre regard peut-être... Oh ! comprenons enfin! Réveillons-nous, sortons de cette routine qui matérialise toute pensée ! Comme un homme qui reprend ses sens, regardons, distinguons, agissons : tout cela, c'est vivre ; et Jésus est venu pour nous faire vivre, et c'est de lui que nous vivons. O merveille !... il ne s'est point lassé..., il ne s'est point retiré ;... Les messes ont succédé aux messes ; la même indifférence m'y a suivi toujours et j'en suis toujours sorti sans comprendre !... et voilà qu'aujourd'hui encore je le retrouve prêt à se révéler, à se donner et à unir

son adoration à la mienne !... O grand adorateur, emparez-vous de mon âme ; rendez-lui la vie, votre vie ; parlez par ma bouche vos paroles ; et qu'avec vous mes pensées, mes vouloirs, mes actes restent empreints de ce grand sentiment !

II. — O Dieu, avec Jésus, j'adore votre infini s'épanchant en lui-même, se suffisant et suffisant à tout... je vous adore comme Jésus, le grand contemplateur, vous adore !

O Dieu Père, j'adore votre fécondité produisant votre Fils, infini comme vous ; j'adore votre mutuel amour, d'où procède votre Esprit-Saint, grand comme vous !... Je vous adore comme Jésus, votre Fils, vous adore !

O Dieu créateur, je vous adore comme la cause absolue de tout être, et, en tout être, de toute activité. Je vous adore comme la fin à laquelle je dois tout rapporter ; comme le bonheur suprême auquel j'ai le droit de prétendre !... Je vous adore avec l'âme de Jésus, le chef-d'œuvre de votre création !

O Dieu Providence, j'adore tous vos ordres et tous vos actes. Parlez, et j'obéirai ; défendez, et je m'arrêterai ; disposez de mes biens, et je me soumettrai ; frappez,

et je me résignerai ; demandez-moi une vertu plus haute, et je me hausserai pour l'atteindre...

O Dieu, qui êtes amour, je vous adore dans l'effusion sans limites qui s'épanche en votre Trinité et qui de là s'écoule jusqu'à nous en des proportions diverses, mais toujours merveilleuses. J'adore l'amour qui vous unit à moi ; et, si je m'en étonne, je veux l'adorer plus encore...

Aimé de vous, oserai-je ne pas aimer ceux qui vivent de vous ? verrai-je leurs défauts plus que votre présence ?... Je veux vous adorer en toute âme, et toute âme me deviendra sacrée.

O Dieu, qui êtes miséricorde, je vous adore livrant pour moi votre propre Fils à la mort, et me livrant tous les jours sur l'autel son honneur et ses mérites. En vérité, c'est trop ! Je ne vous comprends pas, et mon esprit ne se rassure qu'en songeant que votre miséricorde, comme vous, est infinie !... Par exemple, je ne me comprends pas moi-même ; ou de ne pas croire ces choses puisqu'elles me sont révélées par vous, ou les croyant, de n'en point tenir compte !... Peut-être même, ai-je spéculé sur cette miséricorde pour vous offenser plus librement !... Je rougis de mes fautes et de mes résistances. La

moindre ne laisse pas d'être un manque de respect, un manque de justice, un manque d'amour. Ah ! que j'adore votre indulgence qui m'a supporté, votre patience qui m'a attendu, votre bonté qui a vaincu mon cœur !...

A tous vos attributs divins, à tout votre amour, à toutes vos grâces, j'offre Jésus s'immolant sur cet autel, en cette messe, pour vous rendre hommage... O Seigneur, regardez la face de votre Christ, cette face divine qui resplendit d'adoration et illumine à vos yeux toute la terre. Que ne puis-je surprendre quelque rayon de sa beauté !... Et pourtant, ce que mes regards ne peuvent saisir, ma foi peut se l'approprier... Et ce qu'elle s'approprie n'est pas un simple rayon ; c'est le foyer lui-même ; c'est Jésus tout entier, Jésus adorateur !... En vérité, elle est bien surnaturelle, cette vie de grâce qui me rend capable d'actes plus grands que moi ; d'actes si grands que je ne saurais les comprendre, quand j'ai le pouvoir de les offrir à votre gloire !

SIXIÈME MESSE

JÉSUS SUR L'AUTEL

SA VIE

2e Messe sur ce sujet :

SA VIE D'ACTION DE GRACES

PRIÈRE

O Jésus, je voudrais comprendre ce que vous pensez, ce que vous dites, ce que vous faites, là, sur l'autel, au fond de cette hostie... De grâce, montrez-vous à ma foi, laissez-vous entendre à mon cœur, afin que je vous admire et vous aime !

« ... et rendant grâces à son Père, il bénit le pain... »

JÉSUS SUR L'AUTEL

SA VIE D'ACTION DE GRACES

Quand on va visiter un bienfaiteur insigne, on se demande quels présents on pourrait apporter, quels sentiments du moins on pourrait exprimer.

Au commencement de cette messe, concevez une impression sensible de votre **pauvreté** : vos mains sont vides et votre bouche n'a point les paroles touchantes qu'inspire un grand amour.

A l'**offertoire**, mettez aux pieds de l'autel tout ce que vous avez de plus cher. Le Divin Maître en disposera à son gré.

Lorsque le tintement de la clochette annonce l'**arrivée** de Jésus, songez que par la main du Prêtre vous **élevez** vers Dieu ce don vivant pour le lui offrir en actions de grâces.

A la **communion**, emparez-vous de Jésus puisqu'il se donne ; **remerciez** son Père de ce qu'il le partage avec vous.

Quand la messe s'achève, exercez-vous à transformer votre action de grâces en confiance et en dévouements : Que craindrais-je ? Que refuserais-je ?

I

I. Dieu lui-même est dans tous ses dons. — II. Il mérite par conséquent une action de grâces infinie que Jésus seul peut lui offrir.

I



Des dix lépreux guéris, un seul revint pour remercier Jésus.— Et les neuf autres, où sont-ils ? que font-ils ? Ils sont loin ; ils ne songent qu'à jouir de leur vie retrouvée... Ainsi s'engloutit dans l'égoïsme humain le sentiment du bienfait reçu ; le bienfait a tristement caché le bienfaiteur.

Tout vient de Dieu : la nature, la vie, le mouvement des choses ; et tout cela est un pur don. Il n'y a pas jusqu'à la petite goutte d'eau, jusqu'au moindre rayon de lumière qui ne soit un bienfait et qui ne mérite notre reconnaissance. Détail sublime : Dieu accompagne tous ses dons ; que dis-je ? il est en eux ; la petite goutte d'eau le contient autant que l'Océan, et c'est lui qui brille dans le petit rayon de lumière. Le réel vrai nous échappe sous le réel apparent. Dieu est plus en chaque être

que chaque être n'est en soi. On connaît le vers du poète : « Tout l'univers est plein de sa magnificence », c'est trop peu dire, tout l'univers est plein de Dieu, et, vérité ravissante, par les créatures c'est Dieu lui-même qui nous sert (1).

Quoique peu clairvoyant et peu actif chez l'homme, le sentiment de la reconnaissance a néanmoins suscité parmi les peuples des sacrifices d'actions de grâces ; les bienfaits spéciaux en étaient d'ordinaire les mobiles. Dieu en institua dans l'Ancien Testament : ils étaient une partie du culte et une ombre du grand sacrifice futur.

II. — Ce grand sacrifice prévu est celui de Jésus, holocauste d'action de grâces. De tous les points du monde s'élève vers le ciel l'encens de la reconnaissance qui sort du cœur d'un Dieu, holocauste d'une dignité et d'un prix infini, puisqu'il a la valeur de la personne qui l'offre. Quoi ! dans cette église vulgaire, sur cet autel pauvrement orné, sous la tremblante lueur de deux cierges, une telle action de grâces se produit !

Quoi ! une victime infinie pour remercier Dieu de ses dons ! En vain je ras-

(1) *Exercices de St-Ignace :* meditatio ad amorem.

semble sous mon regard l'espace, la lumière, les beautés de la nature, la vie, les hommes, la famille, nos fragiles bonheurs, tout ce qui brille et qui chante, tout ce qu'on admire et tout ce qu'on aime ; tout cela est bien pauvre et bien petit ! Entre l'action de grâces de Jésus et les biens de ce monde la disproportion est si grande que l'impression d'une inconvenance, d'une impossibilité même, s'élève malgré moi dans mon esprit et y grandit à tel point qu'elle l'oppresse ; c'est trop, vraiment, c'est trop ! Cueillons nos fleurs les plus belles ; arrachons aux arbres de l'Arabie leurs aromates les plus parfumés ; faisons monter vers le ciel l'accord de nos lyres et de nos chants ; voilà qui convient et voilà qui suffit.

II

I. Les dons de la grâce, participation à la vie divine, constituent son objet essentiel. — II. Les autres biens, en tant qu'ils s'y rapportent, forment son objet secondaire.

I. — Non ! cela ne saurait suffire, la foi l'enseigne, et quiconque n'arrive pas à le comprendre ne comprend pas Dieu et s'ignore soi-même.

Élevez votre regard, sortez de votre horizon restreint ; non, ce n'est pas pour

des dons créés, si grands soient-ils, qu'un Dieu s'offre en action de grâces ; il se ravalerait. Sachez-le d'un seul mot : il s'offre pour l'incomparable bienfait de la participation à la vie divine, de cette vie que la grâce ici-bas nous donne en germe et que la gloire fera épanouir là-haut. L'action de grâces de Jésus ne peut être que d'ordre surnaturel ; et nous n'avons pas le droit ni le pouvoir de l'en faire descendre. La divinisation de notre être nous transporte au-dessus du créé dans la sphère même où Dieu vit et se contemple : elle nous transforme en imprimant sur notre âme des traits de son auguste ressemblance, en nous donnant des sens divins capables de le voir comme il se voit lui-même. Oh ! pour ce don, oui, pour un tel don, l'action de grâces de Jésus non-seulement se comprend, mais elle apparaît nécessaire.

Hélas ! hélas ! ces vérités nous étonnent, tant elles nous sont peu familières ; et si nous les connaissons depuis longtemps, si même nous les faisons connaître aux autres, il nous arrive peut-être de leur demeurer étranger. L'impression du réel nous échappe ; nous ne les voyons que dans un vague mystère, voisin du doute, et notre ignorance les reçoit avec indif-

férence comme l'ignorance des sauvages recueille avec insouciance des cailloux qui sont des diamants.

Puisque, en se faisant notre action de grâces, Jésus nous révèle et nous prouve notre grandeur, ouvrons les yeux, sortons d'une ignorance qui, seule peut-être, nous rend ingrats ; prenons conscience de la hauteur où nous élève cette étonnante nouvelle : nous participons à la nature même de Dieu.

Une telle divinisation de notre être dépasse la création ; et cependant la création exige le déploiement d'une puissance infinie. Non, la toute puissance elle-même n'est pas capable de créer un être à qui la vie divine soit naturelle ; il ne peut que l'y amener par voie de modification dans cet être. Ce n'est pas un changement d'essence, mais un changement de condition. Je suis appelé à partager la destinée de Dieu, ses relations intimes, les délices qu'il puise en lui-même ; pour en être rendu capable, je reçois des transformations qui laissant à ma nature tout ce qui la constitue, élèvent son activité à l'ordre des opérations divines. Par la grâce sanctifiante, la vie de Dieu me pénètre comme le feu pénètre le fer dans la fournaise ; par la grâce actuelle, l'action de Dieu me met

en mouvement comme la main de l'artiste fait vibrer les cordes de la lyre... Quand viendra le jour des révélations finales, Dieu éclatera de toutes part dans mon être transformé et y apparaîtra sous toutes les beautés et toutes les puissances qu'il me communique par grâce, ne pouvant me les donner par création.

La grâce est donc une sorte d'élévation infinie dans ma condition, et cette élévation est telle que l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, tous les prodiges de la générosité divine qui nous étonnent, s'expliquent ; et que l'action de grâces de Jésus, qui seule peut nous en acquitter entièrement, semble s'y épuiser.

II. — A l'exposé de ces merveilles, une inquiétude nouvelle me saisit. O Jésus, êtes-vous si grand, que vous ne puissiez me servir d'action de grâces pour les bienfaits de cette vie humaine trop inférieure à la vie divine ? Parents aimés, joies de la famille, dangers écartés, guérisons de personnes chères, rayons de soleil ou d'amitié, toutes ces attentions de la Providence qui nous charment, ne peuvent-elles donc pas emprunter votre voix pour exprimer notre reconnaissance ?

Rassurez-vous ! l'action de grâces ne se

borne pas à son objet direct : la vie divine, elle s'étend à tout ce qui s'y rapporte, c'est-à-dire à toutes choses, car toutes choses *sont ordonnées*, vers cette fin : mon être et ses facultés, ma vie et ses événements heureux ou malheureux ; l'activité ou le repos : tout cela forme un vaste ensemble qui participe au même mouvement. S'il n'y a pas un atome dans l'univers qui ne soit entraîné par la gravitation universelle, il n'y a pas non plus dans nos vies un seul acte qui ne puisse entrer dans cette gravitation morale qui, librement, ramène tout à Dieu.

Si nous nous orientons pleinement dans le sens de ses intentions ; si nous ne cherchons nos biens, nos intérêts, nos joies, que dans la subordination à sa gloire, tout se classe dans l'ordre surnaturel et s'y transforme. Il n'y a rien de si bas dans nos vies qui ne puisse s'élever à cette région ; il n'y a rien de si petit qui ne prenne à ce contact des proportions inouies ! C'est ainsi que tout ce qui se fait sous l'influenee de la vie divine devient digne des actions de grâces de Jésus. Vivons donc nos pensées, nos joies, nos affections de ce monde, les yeux en haut !

Envisager un bien simplement en lui-même et s'y complaire uniquement pour

en jouir, serait le soustraire à cette élévation ; or, cette élévation est un devoir. Que nous le voulions ou non, nous sommes tous constitués dans l'ordre surnaturel, et il ne nous est pas loisible de nous borner à une fin humaine. Nous n'avons pas le droit de descendre ; nous n'avons que le triste pouvoir de tomber.

III

I. Jésus est l'expression de notre action de grâces. — II. Il en est l'offrande elle-même. — III. Ainsi par lui notre action de grâces peut devenir universelle.

I. — Le don de la grâce est si haut qu'il dépasse notre portée aussi bien que notre nature ; il y a en nous plus grand que nous. A mesure que nous essayons de comprendre, nous voyons se reculer toujours l'horizon de notre ignorance. A mesure que le don se révèle plus insondable, le devoir de la reconnaissance apparaît à la fois et plus impérieux et plus impossible : comment exprimer ce qu'on ne peut même comprendre ?

O Jésus, c'est vous qui le ferez pour nous ! Vous embrassez d'un regard toutes ces étendues qui nous échappent ; vous avez seul pleine connaissance de cette vie divine dont nous palpitons. Vous vous êtes

incarné pour être la grande voix de la terre. Oh ! parlez au ciel, parlez à votre Père ; votre voix est si puissante qu'elle couvrira le murmure de nos égoïsmes et jusqu'aux clameurs de nos outrages.

Mais ce n'est pas assez qu'elle se soit faite entendre sur les rives du Jourdain, sur les montagnes de Galilée, au Temple et au Cénacle ; il faut qu'elle parle encore et qu'elle remplisse le monde ; il faut qu'elle s'élève de chaque lieu où descend un bienfait ; il faut qu'elle s'unisse à chaque âme qui ressent le besoin de dire à Dieu : merci!..... Et voilà qu'au sein des villes bruyantes, dans l'isolement des campagnes, au fond de déserts sans nom, l'action de grâces, à la messe, s'élève comme un encens divin. Vous parlez près de nous notre reconnaissance... et pour chacun de nous, soyez béni !

II. — Mais que vois-je ! vous n'êtes plus une voix, vous êtes une victime, et victime vous vous étendez sur l'autel, vous vous mettez entre nos mains ; et c'est dans votre immolation que nous devons chercher notre action de grâces ! O Père, recevez ce don de notre gratitude, il égale ce que vous méritez ; il dépasse, j'ose le dire, ce que nous vous devons ! — O Père,

ce que vous dit Jésus, je vous le dis sans le comprendre ; je jette à vos pieds tous ces trésors, comme l'aveugle dont les mains seraient pleines de pierreries qu'il ne voit pas.

Soyez béni et remercié de ce don par excellence qui est votre Fils devenu mon frère ! Il est ma consolation et mon espérance ; ma force et mon pardon ; il est le sang de mes veines, l'âme de ma pensée ; il est tout ce que je désire et tout ce que je rêve ; merci de lui avoir fait un cœur, assez grand pour abriter toute ma misère, assez condescendant pour se laisser aimer !

Soyez béni et remercié de m'avoir donné pour mère la Mère de votre Fils ; d'avoir incliné ses tendresses vers mes besoins, et d'avoir mis dans son intercession tous les secours. Soyez béni et remercié de l'avoir faite si belle que rien ne manque à sa beauté si grande que rien ne manque à sa gloire ; mon cœur de fils s'en réjouit et mon indigence s'en console.

Soyez béni et remercié de tous les biens dont vous avez comblé les êtres qui me sont chers, mon ange gardien, mon saint patron, les âmes qui m'ont précédé dans la Patrie, celles qui restent les compagnes de mon exil — merci des grâces et des

douleurs de ma vie dont vous avez voulu faire des mérites.

O Père Saint, je vous offre Jésus pour vous remercier du don de la foi et d'une éducation chrétienne. Tant d'autres ne vous connaissent pas ! — Merci de m'avoir appelé à une vie plus pieuse, à une intimité plus familière ! — Merci de votre longue patience et de tous vos pardons. Merci de vos leçons, mêmes les plus dures ! — Je vous dirai merci encore pour les biens de ce monde que vous avez déposés le long de mon chemin, et au-dessus desquels se placent les saines affections qui sont la lumière de la vie et sa chaleur : tous ces biens, ô mon Dieu, je les regarde comme des échelons qui me conduisent à vous, comme de doux abris ménagés par vous tout le long de la route, comme un reflet béni de votre adorable bonté.

III. — Mais pourquoi mettre des bornes a mon action de grâces ? je la crois infinie, je me sens une âme universelle et, dans mon élan, j'embrasse toutes choses, grandes et petites, célestes et terrestres, qui sont vos dons : l'air, la lumière, les horizons, les océans, l'harmonie des concerts dans les branches ou le long des grèves, toutes les majestés et tous les sourires de

la nature ; et dans l'humanité la bonté, la pitié, le génie, tout ce que l'art embellit, tout ce que la civilisation perfectionne ; toute la terre et le ciel lui-même ! De tous ces dons soyez remercié, ô mon Dieu !

IV

I. La bonté qui donne, objet forcément restreint ; c'est celui de la reconnaissance. — II. La bonté intrinsèque, objet infini ; c'est celui de l' amour.

1. — O mon Dieu, tandis que je contemple vos dons et que j'en admire la magnificence, je vois s'élever autour d'eux comme une atmosphère de flamme. Elle les dore de ses reflets et semble leur communiquer sa vie ardente. On dirait qu'ils se perdent en elle, tant ils en sont enveloppés et pénétrés ! Ils s'harmonisent si bien ensemble qu'on les sent de même nature. Vos dons, ô mon Dieu, procèdent de votre amour comme le rayon de son foyer et le ruisseau de sa source ; ils y sont même contenus déjà, car vouloir du bien et le réaliser, sont un seul acte en vous qui êtes l'agissant éternel.

C'est donc par amour que vous avez orné la terre avec profusion ; c'est par amour que vous m'avez appelé à la vie, à la grâce ; c'est par amour que vous m'avez si souvent pardonné, relevé, soutenu.

C'est par amour que vous m'avez ouvert les secrets de vos enseignements et l'intimité de vos relations ; c'est par amour que vous m'appelez votre enfant et que vous mettez en mon cœur une filiale tendresse ; c'est par amour surtout que vous m'avez fait le don par excellence, le don de votre Fils, et s'il dépasse tout ce que je puis comprendre, il ne dépasse pas l'action de grâces que je puis vous offrir en vous l'offrant lui-même.

J'irai plus avant et j'oserai demander à votre amour pourquoi il s'est ainsi prodigué envers moi. Je n'étais point quand il m'a distingué : qui donc peut aimer ce qui n'existe pas, ce qui n'a aucun droit, ce qui ne donnera peut-être que des amertumes ? Qui donc, si ce n'est la bonté, la bonté qui n'a d'autre cause qu'elle-même ; la bonté qui emprunte à tous vos divins attributs de quoi s'étendre ; la bonté qui se traduit par le doux nom de Père et qui s'est incarnée en Jésus. — O bonté, vous êtes donc l'objet de mon action de grâces, comme la **majesté** fut celui de mon adoration !

Votre bonté m'attendrit, me réchauffe, me rend meilleur ; votre bonté sera mon exemple : tout prochain, je veux l'aimer pour vous !

11. — Mais ce que je veux aimer par-dessus tout, c'est vous, ô Dieu bon, ô Dieu Père ; et mon amour, s'il ne peut égaler le vôtre, veut essayer de rivaliser avec lui. Le désintéressement qui vous inspire, je peux l'avoir : vous m'aimez sans rien trouver en moi qui le mérite, je peux vous aimer sans rien considérer en vous qui m'enrichisse ; je ne veux voir en vos dons que la bonté dont ils émanent.

Hélas ! votre bonté, à mon égard, est nécessairement restreinte : elle ne peut pas plus s'enfermer en mon cœur que le grand océan dans les coquillages de ses grèves. Mais une telle bonté existe et si elle déborde de nos rivages, si elle défie notre regard, ce qu'elle nous communique de ses dons me la fait soupçonner immense et délicieuse. Qui m'empêche alors de sortir de moi-même, de n'être plus qu'une pensée, qu'un sentiment, et de monter jusqu'à cette bonté souveraine qui remplit votre Être. Celle-là, je la sais, je l'affirme vraiment infinie et je la vois se perdre dans le lointain de vos amabilités divines qui font votre éternel bonheur.

O Dieu, puisque je suis fait participant de votre nature, j'ai le droit de participer à vos sentiments : tout ce qui vous touche me touche et je sens le besoin de

remercier tout bien qui vous apporte le bonheur. O mon Dieu, je vous rends grâces de ce que vous êtes bon à l'infini, aussi bon que vous êtes grand, majestueux et puissant ; dans votre vie, toujours en acte, je rends grâces au Fils éternel en qui vous vous admirez infiniment, à l'Esprit-Saint en qui vous vous aimez infiniment. Je les bénis et je les remercie de ce qu'ils sont votre béatitude sans bornes.

O Dieu, soyez remercié de ce que vous êtes Dieu ! ô Jésus, Dieu incarné, c'est vous que j'offre pour une telle action de grâces toute divine.

NOTA. — L'action de grâces personnelle trouvera ailleurs (X^e^ messe), son expression plus entière. Nous n'avons pu résister au besoin d'en laisser éclater ici quelques accents.

SEPTIÈME MESSE

JÉSUS SUR L'AUTEL

SON ÉTAT

3e Messe sur ce sujet :

SA VIE D'EXPIATION

PRIÈRE

O Jésus, je voudrais comprendre ce que vous pensez, ce que vous dites, ce que vous faites, là, sur l'autel, au fond de cette hostie... De grâce, montrez-vous à ma foi, laissez-vous entendre à mon cœur, afin que je vous admire et vous aime !

« De plein gré il s'est offert pour nous ; et de ses plaies il nous a fait un remède. »

SEPTIÈME MESSE

SA VIE D'EXPIATION

I

L'IDÉE D'EXPIATION

I. Elle est celle qui se confond le plus avec l'idée de sacrifice. — II. Mobiles païens et mobiles chrétiens. — III. Coup-d'œil sur l'expiation de Jésus.

1

L'idée d'expiation semble se confondre avec l'idée de sacrifice. Le sang répandu parle à la fois de faute et de châtiment. L'humanité, sans comprendre nos grands mystères, a pourtant subi leur attirance : les peuples, qui n'ont connu ni le sacrifice d'adoration, ni celui de l'action de grâces, ont toujours pratiqué le sacrifice d'expiation. Le souvenir confus d'une faute originelle, le sentiment plus vif de fautes personnelles, en

furent les inspirateurs. La faute appelle le châtiment. Le coupable sent sur sa tête une main vengeresse prête à le frapper. Cette invisible main, comment la désarmer ? par le sacrifice et par le plus émouvant de tous, celui du sang.

II. — Satisfaire à la justice de Dieu, réparer son honneur, furent des sentiments inconnus aux païens ; ils remplissent au contraire la Révélation Juive, qui fait retentir jusqu'à nous le sanglot de ses sublimes repentirs. « *C'est vous seul que j'ai offensé ; c'est devant vos yeux que j'ai commis le mal*, s'écrie le Psalmiste. *Oh ! pour l'honneur de votre nom, pardonnez, purifiez, oubliez !* » Alors ses yeux purifiés par de nobles larmes, découvrent dans le lointain le visage du Christ ; ils contemplent *les plaies de ses pieds et de ses mains* ; ils sont éblouis par l'éclat de son sang répandu ; la rédemption apparaît complète, débordante, et du milieu des nuages amoncelés par les péchés des hommes, la gloire de Dieu sort enfin radieuse et *illumine toute la terre*.

III. — Salut à toi, expiation divine, qui m'apportes le pardon et l'exemple ; je veux te méditer pour te comprendre et je veux te

comprendre pour mesurer ce que je dois à Jésus, ce que je me dois à moi-même. Hélas ! tu te dérobes, toi aussi, dans les grandes ombres de ton infini. En Jésus Homme-Dieu tout prend des proportions qui déconcertent. Le moindre de ses actes est plus grand que le monde et tous ses sentiments s'élèvent si haut que notre regard ne peut les suivre. Sans être infinis en eux-mêmes, ils nous en donnent l'impression, comme le lointain de l'Océan quand on le contemple du rivage. O mystère d'expiation, je vous aborde avec le respect que l'on ressent en face de la grandeur et avec la tendresse que l'on éprouve devant un incomparable amour. De grâce, dégagez mon esprit des préjugés humains qui l'emprisonnent dans leur étroitesse ; et ne permettez pas que chez moi l'étonnement déconcerte la foi !

L'expiation de la Croix fut nécessaire pour payer **notre rançon** et pour **nous relever.** Ces deux vérités, familières aux âmes pieuses, ne demandent ici qu'un exposé succinct, capable néanmoins d'en faire entrevoir la sublimité. C'est une vue qui s'ouvre, d'une part, sur l'infini du péché et, de l'autre, sur l'infini de l'amour.

II

LA RANÇON

I. L'infini du péché. — II. Son expiation impossible à Dieu et à l'homme. — III. L'Homme-Dieu en apporte les deux éléments.

I. — En péchant, l'homme commet un acte plus grand que lui-même dans sa portée, puisqu'il atteint la majesté divine. L'écart des situations respectives donne la mesure de l'outrage. Chétive créature sans valeur, quand j'offense l'Être parfait, c'est la main calleuse qui se pose sur un visage noble. Puis-je du moins tenter une réparation égale ? Non, hélas ! il y a des choses humainement irréparables ! la vie que j'ôte à un insecte, je ne ne puis la lui redonner : l'honneur que je ravis à Dieu, je suis incapable de le lui rendre. — A son tour, le prix d'un honneur se tire de la dignité de celui qui l'offre ; l'humanité l'a toujours entendu de la sorte. Tel particulier, qui passe indifférent au milieu des saluts empressés de ses concitoyens, tressaille tout à coup s'il est abordé par un très grand personnage. Notre esprit égalitaire a beau protester, il subit cette loi même au-dedans ; elle est juste d'ailleurs

dans son principe et bienfaisante dans ses résultats.

II. — Que peut donc l'homme pour réparer un outrage infini : courber le front et se frapper la poitrine, multiplier ses excuses et y joindre ses sacrifices ? c'est peu, car tout cela vient d'un être de peu ; c'est pourtant tout ce qu'il est capable de faire.

Dieu a certainement le droit de remettre la faute ; mais une faute remise n'est point une faute réparée ; la dette d'honneur n'est point acquittée ; la gloire de Dieu compromise attend encore... O homme, ne cherche point parmi tes agneaux et tes génisses ; leur sang ne lavera pas ce que ne pourraient laver les larmes de tous les hommes. Il faut plus grand que l'homme; il faut un Dieu.

III. — Jésus se présente ; il est homme, lui aussi, mais il est uni personnellement à Dieu. Il n'est point l'infini, mais sa **dignité** est infinie ; or, la dignité est ici **l'élément cherché,** qui **élèvera** l'expiation à la hauteur de l'outrage ; l'honneur de Dieu recevra une satisfaction complète ; et, en la lui offrant, l'humanité ne lui devra plus rien. Par contre, que ne devra-t-elle pas à Jésus ?

III

LE RELÈVEMENT

I. Différence entre rançon et relèvement. — II. Nécessité du relèvement. — III. Sa condition chez un être libre : il doit se relever par ses propres ressorts et ces ressorts ont besoin de mobiles puissants.

I. — Jésus est si noble et si beau ! Le moindre de ses actes est divin ; une parole de regret, un simple regard qui implore : voilà qui suffisait pour acquitter toutes nos dettes. Un jour de radieux printemps l'aurait vu naître ; tout ce que la terre conserve de grâce et de beauté se fût donné rendez-vous auprès de son berceau. Fils de Marie Immaculée, un instant il eût ouvert les yeux pour les reposer sur elle avec un sourire ; puis, tendant ses petits bras et regardant le ciel, il eût dit à son Père ce simple mot : *grâce pour tous* ! Après quoi, prenant son vol, le voilà qui regagne le ciel, laissant sur la terre, comme un parfum léger, le souvenir de son rapide passage... La rançon de l'humanité est payée ; l'honneur de son Père est réparé ; et le mérite de ce simple mot restera jusqu'à la fin des temps, la source inépuisable des pardons, que viendront

réclamer, comme un droit, les repentirs futurs de tous les hommes.

Mais alors pourquoi ces 33 ans de privations et d'efforts, d'angoisses et de prières ? Pourquoi l'horrible Passion, le sang versé jusqu'à la dernière goutte ? Si cette divine prodigalité me touche, elle m'étonne aussi : un être sage ne doit rien faire d'inutile. Si un seul acte suffisait, pourquoi ces acte innombrables qui remplissent ses jours, ses nuits, la continuité de son existence sur terre ? Pourquoi tant et de si grandes souffrances, que pas une souffrance humaine ne lui fut épargnée et qu'il ne connut de divines insoupçonnées de nous ?

II. — Oui, un seul acte suffisait pour payer la rançon de l'homme **coupable**, mais il fallait autre chose pour opérer le **relèvement** de l'homme **déchu** ; il y fallait l'exemple et l'amour.

Le Rédempteur devait être un chef ; le chef qui marche le premier, qui prend l'offensive, qui soutient les vaillances par sa vaillance et qui rend insensible aux blessures, en montrant les siennes. L'humanité n'était pas seulement dans la fange, elle y était couchée. La purifier était nécessaire, la relever ne l'était pas moins.

III.—La relever, mais de quelle manière ? en la ramassant inerte et la dressant sur ses pieds, puis la faisant marcher comme un automate ? Non, ce n'est pas ainsi qu'on relève un être libre ; il recèle en son fonds des forces qu'on doit mettre en jeu. Il faut parler à sa raison, à son cœur, à ses sens eux-mêmes. Il faut lui faire comprendre qu'on ne se relève pas sans lutter, sans souffrir, et qu'on n'assainit pas sa nature, sans livrer à la mort quelque chose de soi, cette portion viciée qui se prête à la fermentation du mal.

Il faut **faire vouloir** à un être éminemment faible cet effort qui se prolongera autant que la vie. — Se surveiller, se priver, se vaincre, c'est souffrir. — Etre doux et patient, c'est encore souffrir. — Remplir tous ses devoirs, se résigner aux peines de la vie, c'est souffrir, c'est toujours souffrir. Depuis que Jésus a paru dans le monde, étranger à toutes ses joies, chargé de toutes ses douleurs, le mystère de la souffrance s'est entr'ouvert, et quand plus tard il a jeté à tous les horizons ces éternelles paroles : « *Que celui qui veut venir après moi se renonce, porte sa croix et me suive* », on a vu les belles générations chrétiennes, conscientes de leur devoir, se lever, prendre la croix pour

drapeau et suivre jusqu'au Calvaire la trace des pas de Jésus.

IV

LA MESSE, RANÇON PERMANENTE

I. La messe nous apporte toutes les grâces du Calvaire. — II. Leur utilisation dépend de nous. — III. Distribution admirable de cette richesse.

I. — Et maintenant, ce Calvaire est si loin ; il se cache si avant dans la brume des siècles passés ; le sang divin n'a plus la vertu vivifiante du sang **nouvellement versé**.

Détrompez-vous : chaque matin, à chaque messe, le Calvaire est là, près de vous ; et le sang du Sauveur redevient sur l'autel **chaud** et **vivant**. Ce n'est point un simple souvenir qu'il nous est donné d'évoquer, c'est un vrai sacrifice d'expiation, qui s'accomplit une fois encore, aussi réel, aussi efficace, aussi actuel qu'alors. L'océan de grâces épandu au Calvaire, promène son immensité jusqu'à nos rivages.

Quoi ! cet infini d'expiation serait ainsi ouvert chaque jour devant moi et je pourrais y puiser à ma soif ? Je pourrais y laver de plus en plus les fautes du passé, qui laissent à mon âme des laideurs et

mon amour de trop justes timidités ? Je pourrais y purifier chaque jour les taches que chaque jour apporte ? Négligences et froideurs pour Dieu, manque de bonté pour les autres, recherche d'amour-propre et de sensualité, toutes ces défaillances d'une âme fragile, toutes ces indélicatesses d'un cœur qui se laisse surprendre, toutes ces fautes désavouées mais qui renaîtront demain, toutes ces infidélités innombrables que je ne distingue pas bien ou que j'oublie trop vite ; tout cela, sans cesse, je peux l'anéantir ! Il ne restera rien en moi qui crie vengeance, rien qui resserre ma confiance ! D'un cœur meurtri, malade, usé, votre sang divin, ô Jésus, saura faire un cœur nouveau, un cœur pur et généreux, en faisant un cœur qui aime !

Venez, venez avec une confiance rayonnante, âmes délicates qui voyez dans cette purification la joie que Dieu goûte, la gloire qui l'embellit. — Venez, venez avec une ambition triomphante, âmes pleines de zèle, qui cherchez dans ce trésor d'expiation le rachat des pécheurs, et dans cet océan, des profondeurs de miséricorde où peuvent se noyer les infinies misères des hommes ! — Par vos prières, par vos gémissements, par votre amour, jetez-y les

âmes chères plus proches de vous, toutes celles que poursuit votre zèle et l'ensemble de ces pécheurs inconnus dont le ciel seul vous dira les noms, mais pour qui Jésus vous implore.

II. — Jésus, en effet, dans sa **sagesse élevée**, a dû s'imposer pour règle de laisser à l'homme la gloire **d'appliquer** l'expiation dont il lui offre les richesses. A l'élément divin, seul efficace, doit s'ajouter un élément humain, fait de nos prières. Jésus promène donc sur nous des regards attristés et suppliants : à nous de lui délier les mains ; à nous d'achever sa rédemption ; à nous de jeter dans la piscine sacrée de ses mérites les âmes malheureuses qu'il attend... Etre l'aide de la toute-puissance, le libérateur de l'amour divin, quel rôle ! et c'est le mien à chaque messe, si je le veux !

III. — Ces milliers de messes célébrées chaque jour dans l'Eglise, ressemblent à ces milliers d'artères qui continuellement portent au fond de nos organes le sang réparateur. Dans leur circulation vitale, elles rencontrent celles-ci dans le corps, celles-là dans l'âme, des poisons à éliminer, des altérations à guérir, des forces à

rendre. Chez l'un comme chez l'autre, ce nécessaire et incessant travail s'accomplit d'une façon secrète et se traduit par le renouvellement de la vie. Mais la vie ne s'impose pas d'elle-même. Chacun doit se l'assimiler. Hélas ! comme certains organismes rebelles, il y a des âmes qui, dans des flots de vie, meurent d'inanition.

V

LA MESSE, PRINCIPE DE RÉLÈVEMENT

I. Ce principe de force se trouve dans l'impression du Calvaire. — II. Le sentiment des dispositions de Jésus sur l'autèl est de nature à nous l'inspirer. — III. Puissance de ce mobile.

I

Se relever, c'est prendre des idées plus hautes, tenir une conduite plus digne, réformer sa nature et tendre plus nettement vers Dieu. La messe a-t-elle coutume de produire un tel mouvement ? Hélas ! non ; et n'en soyons pas surpris, car le relèvement exige l'effort, non pas l'effort du mendiant qui n'a qu'à tendre la main, ou celui du coupable qui n'a qu'à demander grâce sincèrement, mais l'effort vaillant et soutenu d'un être en lutte avec lui-même, aux prises avec ses goûts et ses habitudes, et se retrouvant chaque jour

en face des mêmes répugnances. Un tel effort ne va pas tout seul, il lui faut un mobile qui le suscite et le soutienne, un **mobile** de sa taille et, s'il se peut, de son ordre. Où le trouverons-nous ? dans des raisons convainquantes? sans doute, mais surtout dans de **fortes impressions.**

Si la messe rapproche de nous le Calvaire et met à la portée de notre prière le trésor de ses expiations, elle ne nous rend pas ce qui émeut et détermine, ce spectacle des douleurs d'un Dieu, spectacle dont l'horreur crie l'amour. Si donc vous voulez trouver dans les plaies du Sauveur le courage du relèvement, évoquez ces plaies, contemplez-les saignantes. Pour vous ranimer, ce sang a besoin d'être chaud, Il vous infusera la force vitale, s'il pénètre en vous. Secouez donc cette somnolence habituelle qui tient vos yeux fermés et votre cœur inactif. Jésus est là, vous le savez bien, Jésus en état de victime. Perdez l'idée que vous êtes dans cette église ; devenez une âme libre devant qui s'ouvre le lointain du passé ; volez à cet ancien Golgotha qui vit le sanglant sacrifice. Contemplez-le, et il vous livrera l'horrible spectacle qui le fit tressaillir.

Ah ! cette croix rugueuse qui se dresse dans le ciel, dans le ciel obscurci tout-à-

coup ! oh ! ce corps torturé, ce visage dévasté, ces sons rauques qui sortent en paroles courtes d'une poitrine haletante; ces gémissements qui fendent le cœur; et enfin cette tête livide qui tombe inerte; ces yeux qui ne voient plus; toute pensée absente; tout ce qu'on aime et qu'on adore, englouti dans ce grand vide d'une âme arrachée à ce corps !...

Marie était là, debout, subissant elle-même ce supplice; les saintes femmes étaient là, pleines d'angoisse; Jean et Madeleine, l'innocence et le repentir, pleuraient les mêmes larmes; ensemble ils souffrai nt dans tout leur être cette Passion, qui entrait dans leurs yeux, poignante de réalité.

Ah ! l'avoir vu; s'être trouvé sous son regard, quand ce regard cherchait quelque repos; avoir subi dans son cœur ses propres tortures et s'être senti mourir quand il cessa de vivre; quel souvenir à jamais ineffaçable, quel lien à jamais indestructible ! Le martyre de Jésus fut tellement le leur, qu'ils n'en eurent point d'autre; tout autre les eût fait déchoir !...

Ames pieuses, qui tressaillez devant cette scène évoquée, vous tressaillez de compassion sans doute, mais aussi d'envie : si j'avais été là, j'aurais emporté ces

impressions dominatrices et je ne serais pas cette âme froide, qui sait et ne sent pas ; je retrouverais sans cesse mes angoisses, mes larmes, mes tendresses d'alors ; en entendant la Messe, je m'unirais tellement au sacrifice renouvelé du Calvaire, que je ne verrais là encore que le premier !

C'est vrai, tout ce qui cause des impressions sensibles nous manque ici ; mais non pas tout ce qui attendrit, tout ce qui soulève. — Vous n'avez plus là, sous vos yeux, le sang et la mort ; mais vous avez réellement présent et vivant l'Etre adoré qui versa ce sang et subit cette mort. Ses douleurs sont finies, c'est vrai ; mais il reste une plus grande chose qui les contient et les dépasse, il reste l'amour, le même amour qui les appela ; l'amour, âme toujours vivante de cette mort.

Oui, cette même âme palpite dans cette même Passion renouvelée sur cet autel ; elle crie sans cesse le martyre de ses désirs et de ses déceptions ; elle repose toujours sa fatigue sur les rares amis qui la comprennent. Venez donc, apportez toutes les tendresses, toutes les compassions, toutes les larmes que vous souffrez de n'avoir pu répandre au pied de la vraie croix : Jésus laissera tomber sur elles le

même regard. Il peut aimer et se laisser aimer autant ; il a toujours ce cœur *qui a tant aimé les hommes !*

II. — Faut-il, d'ailleurs, à votre indifférence, une secousse décisive ? Ecoutez : le Vendredi-Saint, quand Jésus, sur la croix, prolongeait ce supplice dont toutes les minutes semblaient des siècles ; sa voix, un souffle, murmurait cette offrande : O Père, trois heures d'agonie, c'est trop peu ; trop petit est le nombre des hommes qui m'auront vu mourir, quand je meurs pour tous également ; ô Père, laissez-moi ainsi sur cette croix jusqu'à la fin du monde. Ceux qui me pleurent feront couler sur mes plaies visibles, des larmes plus généreuses ; et les indifférents eux-mêmes se troubleront à la vue de mon sang (1).

Son Père n'accepta point cette continuité de souffrances, mais de ce grand désir inassouvi Jésus garda le mouvement ; et, du Calvaire, il prit son vol vers l'autel.

Qu'importe qu'il y soit dans son état de gloire ! A travers le rayonnement de beauté qui se dégage de tout son être, distinguez ces mêmes désirs, ces **dispositions** persistantes. Là, du moins, rien

(1) Saint Bonaventure et divers autres saints.

n'est changé. Une nouvelle mort ne saurait rien ajouter à notre rédemption, elle ne saurait rien ajouter non plus à la vérité, à la force de ce même amour, qui encore à l'heure actuelle le tiendrait cloué à la croix.

Quelle révélation ! quel prodige ! Puis-je le croire ? et, si je le crois, comment l'envisager tranquillement, comme une chose toute simple ?... Mais vouloir être crucifié, c'est l'être de cœur ! Un plein désir, déterminé, sincère, vaut autant que le fait ; il le contient en puissance. Un homme est là devant moi, prêt à donner sa vie pour la mienne. Son attitude marque sa résolution ; son regard exprime la plus vive tendresse ; un contentement douloureux se lit sur tous ses traits... je ne veux pas qu'il me parle, comme si j'en avais besoin pour le comprendre ; n'est-il pas mille fois plus doux de le sentir ! — O Jésus, muet dans votre tabernacle, je vous entends !...

Un tel amour monte vraiment trop haut. Nos pauvres idées humaines ont beau s'élancer hors d'elles-mêmes pour le saisir, il les laisse en chemin, tremblantes d'étonnement. Moins je peux m'expliquer cet amour, plus je l'adore et je l'aime. N'est-il pas naturel d'ailleurs qu'un Dieu porte ses sentiments au-delà de nos supposi-

tions ?... Mais alors, il doit être aimé, Lui, bien au delà de tout ce qu'on aime sur la terre !

— Quoi ! chaque jour, à chaque Messe, nouvelle arrivée de Jésus victime, nouvelle effusion des mêmes désir, nouvelle attitude d'un être prêt au martyre !... Des perspectives de générosité, d'effusion suave, de délicatesse souveraine s'ouvrent sans limite devant ma méditation attentive ; des sentiments divins se laissent pressentir insaisissables et admirables, plus beaux que tous nos héroïsmes, plus maternels que les affections réunies de toutes les mères, prêtes à mourir pour leur unique enfant.

III. — Je saurais cela ; je me le redirais ; je n'aurais aucun doute sur la réalité d'un tel amour, et j'admettrais, inconsciemment sans doute, que la direction de ma vie ne s'en doit pas ressentir ! Quoi ! nos deux vies, ô Jésus ! se poursuivraient unies et si dissemblables ! Vous, chaque matin, renouvelant votre désir de souffrir pour moi ; et moi, chaque matin, ne songeant qu'à vivre tranquillement, sans me préoccuper de vous ! « Non, non, *l'amour* » *de Jésus-Christ nous presse.* Rien ne » presse le cœur de l'homme comme l'a-

» mour. Si un homme sait d'être aimé de » qui que ce soit, il est pressé d'aimer réci- » proquement... Jésus est mort pour nous ; » il nous a donné la vie par sa mort ; nous » ne vivons que parce qu'il est mort ; il est » mort pour nous, à nous et en nous. Notre » vie n'est donc plus nôtre, mais à celui qui » l'a acquise par sa mort. Nous ne devons » plus vivre à nous, mais à lui ; non en » nous, mais en lui ; non pour nous, mais » pour lui... Un même feu d'amour consu- » mera ce divin Créateur et sa chétive créa- » ture. » « *Mon Jésus est tout mien et je* » *suis toute sienne*, je vivrai et mourrai sur » sa poitrine ; ni la mort, ni la vie ne me sé- » parera de lui. — Ainsi se fait la sainte » extase du vrai amour, quand nous ne vi- » vons pas selon les raisons et inclinations » humaines, mais au-dessus d'elles, mais » selon les inspirations et instincts du divin » Sauveur de nos âmes. » (Saint François de Sales).

V

SAGESSE DU PLAN DE DIEU DANS L'EXPIATION

1. Les satisfactions humaines et leur rôle utile. — II. L'expiation introduite par le devoir et pour l'épreuve. — III. L'amour de la souffrance est son épanouissement.

I.—Quand on parle de croix, de mort à soi-même, de vie pleine de renoncements,

n'allez pas vous dire que le Calvaire est là tous les jours, et que toutes les joies de ce monde sont absentes de la vie pieuse. Jésus n'eut-il pas les paisibles années de Nazareth avec son travail matériel et sa préparation apostolique ? Ne trouva-t-il pas de véritables jouissances dans l'amour incomparable de sa mère, dans le dévouement absolu de saint Joseph, et plus tard dans l'affection sincère de ses apôtres et de ses amis? Fut-il insensible aux charmes de son lac de Tibériade et de ses montagnes de Galilée, à la poésie des grands espaces et des cieux étoilés. Et aujourd'hui encore, à travers sa béatitude infinie, n'accueille-t-il pas avec bonheur l'offrande de nos dévouements, l'effusion de nos tendresses, les larmes de nos réparations ? Ne puise-t-il pas des joies pures dans le calice entr'ouvert des premiers communiants, et des émotions délicieuses dans l'amour épanoui des grandes âmes !

Or, ce qu'il a voulu pour lui-même, il l'a voulu pour nous et il a préparé, sur le chemin de ses amis, des joies parmi les peines. Les satisfactions de ce monde, les affections humaines ont leur place dans nos vies et aussi leur rôle. Elles sont l'exercice, le repos, le perfectionnement de l'être humain tel que Dieu l'a fait. Les facultés

vivantes dont il l'a doté, éprouvent le besoin d'agir et d'agir sur des objets de leur ordre. Le surnaturel lui-même, qui les réclame comme les agents de son activité, se contente de les élever et de les embellir. — La vertu harmonieuse, elle ne détruit pas.

II. — Le devoir consiste à se maintenir et dans l'obéissance à la loi divine et dans la résignation aux décrets de la Providence. C'est là qu'apparaît d'abord la souffrance expiatrice. La loi impose de justes contraintes. Pourrait-elle tolérer ce qui éloigne de Jésus, ce qui expose à le perdre, ce qui nous avilit? En même temps, la bonne et sage Providence nous prive de tel bien apparent, qui serait un danger, et permet telle peine, qui viendra secouer notre tiédeur ou tremper notre vertu. Or, les contraintes imposées par la loi et les peines apportées par la vie sont élevées par Dieu au mérite de l'expiation. Unies à celle du Calvaire, elles lui empruntent sa beauté, sa valeur et souvent cette paix suprême qui plane au-dessus des douleurs. Aimez donc, ô âmes pieuses, ces devoirs d'état, qui vous arrachent à vos goûts; ces exercices de piété, qui parfois vous sont à charge; ce support journalier de caractères difficiles; ces contre-temps et

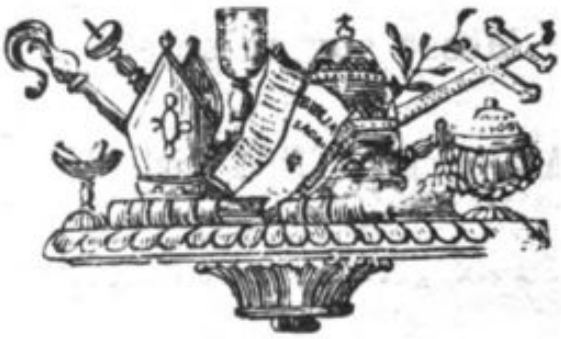
ces oppositions, qui viennent briser vos projets les plus chers ; cette absence de goût pour le bien et ces épreuves intérieures, que Dieu permet pour purifier et élever votre vertu.

III. — Allez, allez toujours plus avant ; montez jusqu'au désir de la souffrance. Ce désir fut l'âme de l'expiation de Jésus ; qu'il soit l'âme de la vôtre. C'est plus grand, c'est plus beau, c'est plus divin de désirer que de subir. Au jour de la Passion, il y avait dans Jérusalem des amis du Sauveur, qui gémissaient au fond de leur demeure ; ils n'osaient pas sortir craignant leur faiblesse. Par contre, il se trouva des femmes qui, ne consultant que leur amour, le suivirent jusqu'à la mort. Furent-elles téméraires ce jour-là ! On ne l'est point à vouloir suivre Jésus le plus près possible. Quand il s'est écrié : « *Que celui qui veut venir après moi se renonce, porte sa croix et me suive* », il n'a exclu personne, pas même les faibles ; n'est-il pas là pour les rendre forts ? Et il les rendra forts, noblement, par l'amour !

O Jésus, vous marchez devant moi tout sanglant. Cette croix qui vous accable, vous la serrez dans vos bras comme si vous l'aimiez ; c'est moi que vous aimez en elle. Vous

la laisserai-je porter seul ? oh non, je veux décharger vos épaules meurtries ; je veux être un repos pour vos regards désolés. — Mon désir serait-il téméraire ? Vous suivre, vous suivre de très près, c'est mettre sous mes yeux le spectacle d'un être souffrant et vaillant, méconnu et bon, qui va où je dois aller moi-même ; c'est entrer dans le sillage de votre mouvement qui m'ouvre la voie ; c'est me sentir entraîné par l'émulation de votre amour, qui provoque le mien. Partager votre sort devient un honneur ; adoucir votre peine devient un besoin ; et, si je regarde encore avec envie les privilégiés du Calvaire, je vous entends me dire : que regrettes-tu ? A l'autel, chaque jour, ne retrouves-tu pas la même victime ? Ne peux-tu pas reconstituer par une méditation ardente, le spectacle sanglant qui fit leur martyre, et arracher à ton cœur attendri, tous les sentiments qui saignèrent du leur ? L'amour fut le seul glaive de leur martyre. Ce glaive n'a rien perdu de son tranchant.

O Jésus, l'amour, et l'amour seul, explique le **Calvaire** et l'**Autel** ; l'amour, et l'amour seul, explique également chez l'homme la passion sainte du sacrifice.



HUITIÈME MESSE

JÉSUS SUR L'AUTEL

SA VIE

4e **Messe sur ce sujet :**

SA VIE D'INTERCESSION

PRIÈRE

O Jésus, je voudrais comprendre ce que vous pensez, ce que vous dites, ce que vous faites là, sur l'autel, au fond de cette hostie... De grâce, montrez-vous à ma foi, laissez-vous entendre à mon cœur, afin que je vous admire et vous aime !

« Sa vie au Ciel (ainsi que sur l'autel) est une intercession continuelle en notre faveur. »

HUITIÈME MESSE

SA VIE D'INTERCESSION

I

L'INDIGENCE HUMAINE

1. Sa profondeur et son impuissance. — II. Devant la Toute-Puissance de Dieu. — III. Jésus médiateur.

1



Que l'homme se voit petit dans ce vaste univers ! Qu'il se sent faible en face de toutes les forces de la nature plus ou moins hostiles ! Sa santé, sa vie sont fragiles. Mille accidents le guettent et les infirmités l'attendent. L'obscurité troublante qui enveloppe son avenir, même celui de demain, semble cacher dans ses profondeurs je ne sais quels événements redoutables, qui se précipiteront tout-à-coup sur son bonheur, impuissant à leur résister. Que faire? où aller? quel parti prendre?

Questions anxieuses qui ne trouvent pas de réponse certaine dans les échos d'ici-bas... L'homme se reconnaît indigent et faible à l'infini! Qui le défendra contre tel danger qui le menace? Qui lui rendra le bien-être, l'honneur qu'il a perdus? Cet être, plus cher que sa propre vie; cet être que la mort lui dispute, comment le retenir? Que peuvent ses protestations, ses larmes, ses bras désespérément serrés autour de la victime? Et après la séparation cruelle, d'où lui viendra la résignation, l'apaisement, la possibilité de vivre encore?

L'activité peut-être le sauvera de lui-même? Vain espoir! Ses efforts, presque toujours contrariés, souvent stériles, ne lui apportent que fatigue. Les sacrifices qu'il aura faits de ses répugnances, de sa dignité peut-être, n'empêcheront pas la ruine, où l'entraînent des circonstances plus fortes que lui.

Si tous ces maux ne nous atteignent pas, tous nous menacent Tous nos jours ne sont pas des jours de larmes; mais nos jours de vraie joie sont bien rares! Que de douleurs secrètes cachées au fond des demeures luxueuses, sous des fronts sans nuages! Aux oppositions de vues, de goûts, d'habitudes, s'ajoutent les susceptibilités,

les malentendus, les discussions amères. L'orgueil, l'égoïsme, la cupidité se livrent de cruelles batailles et ne font que des vaincus. La répulsion, le mépris, la haine, sont les seuls survivants de ces drames, hélas! trop fréquents.

— S'il regarde au fond de lui-même, l'homme y trouvera-t-il du moins quelque repos, car enfin si les événements le dominent, si les personnes qui l'entourent échappent à son pouvoir, il est du moins son maître et il va faire régner dans ce domaine l'ordre, la sincérité, la constance, l'élévation morale, tout ce qui rassure et réconforte dans la juste estime de soi ?... L'estime de soi ! « *Qui se connaît bien se méprise !* » Cet homme n'est beau que de façade et il se l'avoue. Il a son idéal, ses aspirations, ses tendances élevées. Ce sont des ailes ; mais il les sent incapables de le porter et très haut et longtemps : « *Je vois le mieux et je fais le pire* ». Rien n'est plus déconcertant, pour une âme de race, que de mesurer par ce contraste son intime déchéance.

— Elle aussi, son âme chrétienne, subit cette triste condition. Dieu la soutient, mais sagement la laisse misérable. Elle veut être toute à lui et elle se retrouve tout occupée d'elle-même, de ses intérêts

mesquins, de ses joies puériles, de son amour-propre satisfait ou souffrant. Son esprit lui échappe dans la prière, son courage dans les occasions. Aujourd'hui feu et flamme, demain dégoûtée et abattue. Ses résolutions les mieux prises succombent le plus souvent, sans secousses, sous le simple effort du temps écoulé. Inconstance, sécheresse, défaillances, fautes : tout cela mêlé à des désirs vrais et impuissants, à des regrets sincères qui n'amendent pas! Amour de Dieu, perfection : bel idéal vers lequel on tend les bras, mais qu'on est incapable d'atteindre.

II.—Dieu seul **tient en ses mains** les forces de la nature, les événements et le cœur des hommes. Il dispose souverainement de nos biens, de notre bonheur, de nos vies. Lui seul a le pouvoir de nous rendre bons et vertueux ; lui seul peut nous préserver de la chute ou nous en relever.

Mais cet Être tout-puissant est mon juge comme mon maître. De quel droit lui demanderai-je des faveurs, moi qui lui refuse sans cesse ma fidélité ? La vertu, les services rendus assurent le crédit. Que sont mes vertus ? Où sont mes services ?... La prière même, cette ressource de l'indigent, s'arrête vite sur mes lèvres ; son

cri, du reste, s'il est éloquent, n'est presque toujours qu'un cri d'égoïsme, et je ne puis montrer à Dieu des alarmes dont il serait l'unique objet. — La plupart de nos peines d'ailleurs ne sont-elles pas notre ouvrage ? L'imprévoyance, l'ambition, la raideur, de dures exigences sont les vraies causes de tel insuccès, de tel délaissement, de telle inguérissable blessure. « *C'est contre Dieu même que j'ai agi* » en tout cela. Et alors de quel front lui demanderai-je de guérir le mal que je me suis fait malgré lui et contre lui ?. . Sans vertu, sans mérites et coupable, comment me présenter et que dire ?

III. — Qui nous donnera la prière pure et digne de Dieu ? La prière consciente est-elle assez puissante pour soulever le poids de nos misères ? Quelle est l'intervention assez tendre, assez maternelle pour réveiller dans notre cœur abattu cette confiance qui donne la force de parler, elle aussi, et le droit de se faire entendre ?

Pauvre âme déconcertée de toi-même, relève le front : il y a au ciel un Être plus grand que toi, mais qui te ressemble ; un Être si bon que, par amour pour toi, il s'est fait ton frère d'abord, puis ta victime ; un Être si beau que Dieu même l'admire, et si

puissant que le Tout-Puissant s'incline à toutes ses demandes. Et quelle est son occupation? De quoi remplit-il là-haut ses jours et ses nuits, de quoi vit-il enfin? Il vit sans doute de la vie divine, mais **parallèlement** il vit encore de notre vie, de la vie de chacun de nous, même du plus misérable. Auprès des uns, il ne peut vivre que de désirs, mais le désir ne le quitte jamais; pour d'autres, il vit d'affection véritable, faisant siens tous leurs intérêts; chez quelques-uns enfin, il s'étend de telle sorte qu'il vit en eux, comme principe dirigeant, comme âme de leur âme.

Sur la terre, autrefois, il priait pour lui-même; aujourd'hui il n'a plus à prier que pour nous. C'est là sa mission, c'est son rôle. Dieu et Homme tout ensemble, il est le médiateur parfait, celui qui comprend nos besoins et inspire nos demandes, celui qui a le pouvoir de nous faire exaucer.

Pour que son intercession soit efficace, elle doit être toute-puissante à la fois sur le cœur de Dieu et sur le nôtre. — Méditons avec amour ces deux conditions fondamentales de nos espérances.

II

INTERCESSION TOUTE-PUISSANTE AUPRÈS DE DIEU

1. Crédit de sa personne : dignité, mérite. — II. Crédit de sa prière : humble, confiante et persévérante, à l'autel plus que partout ailleurs.

I. — Deux éléments constituent le crédit : la dignité de la personne et la valeur des droits : toutes les portes s'ouvrent devant l'homme illustre et l'on ne sait rien refuser à de grands services rendus.

La dignité de Jésus ! Elle n'est pas seulement très haute ; elle est, nous l'avons dit, positivement infinie. — Ses droits, ce sont ses travaux, ses vertus, ses douleurs, sa mort, tous ses mérites accumulés pendant 33 ans. — Ce qui les élève, ce qui les rend irrésistibles, c'est que le mobile supérieur de tous ces actes était sa passion pour la gloire de Dieu. Avant l'amour des hommes était né en Jésus l'amour de son Père céleste. Avant de compatir à nos misères, son cœur avait été navré de l'outrage commis par le péché. Quand le Sauveur répandait sur les malheureux et les pécheurs les flots de sa miséricorde, il voyait en eux avant tout des enfants de Dieu. Sur tous ses dévouements comme sur toutes ses amitiés, planait, dominateur, le sentiment des répara-

tions et des contentements qu'attendait le cœur de son Père. De ces hauteurs descendait, sur les hommes, un amour aussi attentif, aussi tendre et plus divin ; un amour en même temps aussi plus efficace, car chacune de ses actions ainsi ennoblies devenait souverainement méritoire.

II. — La dignité des mérites acquis réside spécialement dans la personne qui intercède ; voyons maintenant ce qui fait grande la prière elle-même.

On connaît les trois caractères qui lui sont assignés : elle doit être humble, confiante et persévérante. Ce sont plus que des caractères qui la distinguent, ce sont les conditions qui la constituent, et ces conditions résultent de la nature même des choses.

1° Ce n'est pas un droit, mais une **faveur** que la prière réclame ; il faut laisser là toute arrogance ; il s'agit de montrer qu'on est pauvre et impuissant : ce sont les vrais titres, les seuls. Si vous êtes riche, bien portant, heureux et fort, que venez-vous faire ici ? Jouissez, agissez, laissez la place à la misère humaine qui est si étendue. Mais si vous avez besoin de pitié ou de secours, présentez vos haillons ; demandez avec humilité : — voyez les mendiants à nos portes !

2° Les grâces que Dieu nous donne sont des œuvres de bonté ; elles ont leur source dans son cœur paternel : la prière emprunte les relations de père à enfant. Or, ce qui touche un père, ce qui lui enlève toute possibilité de refus, c'est la **confiance** qui ne doute pas, celle de ces tout petits qui croient aveuglément en lui et qui en attendraient l'impossible. C'est par une sorte d'instinct que ces doux inconscients trouvent cette muette éloquence : ils vont vers la bonté comme l'aiguille aimantée va vers le pôle, sans se tromper. La Providence leur a fait ce cœur qui devine, pour qu'il provoque un cœur avide de donner. La confiance est une filiale violence faite à la bonté de Dieu.

3° Pourquoi la prière doit-elle être **persévérante** ? Il faut en chercher la raison foncière dans cette notion que la prière est destinée, non pas à remplacer les autres forces remises entre nos mains, mais simplement à les susciter et à les soutenir. C'est par cette combinaison sacrée d'efforts et de secours que se forme en nous la vertu. Si Dieu nous secourait trop tôt, nous serions exposés à négliger l'effort ; comme ces mauvais pauvres qui se servent de leur main valide, non point pour travailler, mais pour recueillir des aumô-

nes. Si Dieu nous secourait trop tôt, trop tôt nous cesserions nos prières ; car, hélas ! l'action de grâces s'arrête si vite sur ces mêmes lèvres qui, pendant de longs jours peut-être, ne se lassèrent pas d'implorer assistance. Le besoin seul tient à genoux la plupart des hommes.

Jésus daigne réaliser dans le Saint Sacrifice de la messe les trois conditions de la prière ; et avec quelle grandeur, quelle perfection, quels fruits, c'est ce que nous allons méditer.

1° Humble ! humble ! humble ! Jésus l'est à l'infini : nous l'avons constaté mille fois. Sous les saintes espèces et réduit à rien devant les hommes, il s'offre à son Père dans un état d'anéantissement suprême. Il était plus que cela quand il se fit tout petit dans la crèche ; plus que cela quand il mourut sur la croix ; parce que là encore il avait forme humaine ; pour passer à l'état eucharistique, il est obligé de dépouiller non-seulement l'état de gloire, mais l'état même d'être vivant ; de subir la compression de l'espace le plus étroit et de revêtir les apparences d'un peu de matière, exposée d'ailleurs à toutes nos incuries et à tous les dédains.

Ah ! du fond de cette humilité, que cette prière est puissante !... Comme il doit pousser loin sa flèche, cet arc tendu si bas !... Quand de l'autel vous formulez vos demandes, ô Jésus, votre Père n'en attend pas la fin : on ne laisse pas achever sa prière à une pauvreté si touchante !

2° Puisque la confiance est, chez l'enfant, l'instinctive impulsion vers la bonté, et chez nous tous, la connaissance plus distincte de cette disposition chez un homme ; que dire, ô Jésus, de votre confiance, à vous pour qui la bonté de votre Père n'a pas de secret ? Elle vous apparaît plus vaste que nos besoins, que nos désirs même. Vous contemplez, comme Dieu, l'infini de cette perfection que vous adorez comme homme, sans la pouvoir saisir tout entière. Vos bras se tendent vers cette protection assurée. Quelque chose de radieux s'épanouit sur votre visage. Tout en vous semble dire à votre Père : « Que pouvez-vous me refuser ? N'ai-je pas trouvé la source de tous vos bienfaits ? ne l'ai-je pas ouverte par mes souffrances ? Vous laisserez couler sur les hommes ces flots bénis : l'âme la moins méritante obtiendra ce qu'elle demande, si elle vous demande en mon nom. Dieu juste, vous me l'avez promis ;

et en avais-je besoin, ô Dieu Père ? Eh bien ! ce sang une fois versé, qui a suffi à la rédemption de tous les hommes, je vous l'apporte aujourd'hui de nouveau, tout entier, pour ce petit nombre de fidèles qui assistent à cette messe, et plus spécialement encore pour cette âme pieuse, au nom de laquelle je suis immolé sur l'autel !... »

3° Il y a des pauvres qui vous harcèlent et dont vous ne pouvez vous débarrasser qu'en leur cédant. On les retrouve partout, et partout ils vous implorent de leurs mains, de leurs regards, de leur voix suppliante. O Jésus, oserai-je le dire, vous êtes ce pauvre auprès de votre Père ! Dans tous les pays du monde, dans nos villes et dans nos villages, en tout lieu où se dresse un autel, vous vous faites mendiant pour nous. Vos mains, vos regards, votre voix s'élèvent vers votre Père en faveur de tous nos besoins. La suite ininterrompue de nos messes est, en effet, la prière la plus persévérante qui se puisse concevoir. Jamais, jamais le sang du Calvaire ne cesse de couler et de s'offrir. La sainte Victime garde constamment la même attitude suppliante et les siècles si lents voient passer devant eux cette

merveille toujours aussi vivante. L'aurore, en se levant sur chaque pays, la contemple toujours nouvelle. Tant que le soleil continuera à parcourir sa route, faisant mûrir la grappe et l'épi ; la grappe vermeille et l'épi doré nous donneront Celui qui est la prière sans arrêt, sans repos. L'intercession ne cessera qu'à l'arrivée au ciel du dernier des pauvres indigents, pour qui elle s'élève de la terre.

O prière de Jésus, en te connaissant humble, confiante et persévérante, je ne te connais encore que de surface ; j'ai beau porter très-loin toutes ces qualités, je ne te connais pas **en toi-même** ; je ne te connaîtrai jamais à fond. Tes accents sont inénarrables ; ils ont des profondeurs, des tendresses, des extases et, au besoin, des notes déchirantes ; ils sont l'expression d'un cœur que Dieu a fait assez vaste pour aimer à la fois la multitude des anges et des hommes ; assez grand pour lui offrir à lui, Être infini, non pas une capacité qui le contienne, mais une demeure digne de sa majesté ; or, l'amour et le cœur sont de même mesure et la prière n'est autre chose que leur voix.

III

INTERCESSION TOUTE-PUISSANTE DE JÉSUS AUPRES DE NOUS.

I. Confiance qu'elle nous inspire. — II. Jésus a vécu notre vie. — III. Il voit et entend chacun de nous. — IV. A la messe Il se transporte auprès des hommes, comme il faisait durant sa vie publique.

I.—La prière de Jésus a beau être toute puissante par elle-même ; elle a cependant besoin que la nôtre l'accompagne. Or la nôtre se sent si craintive ; elle est si lasse de tout son passé, si découragée de ses tentatives trop souvent vaines, si seule au milieu de tant de choses muettes et froides ! Qui donc fera lever sur son front un peu d'espoir et surgir de ses entrailles un cri de confiance ? l'intercession de cet être parfait et bon que nous venons de décrire ; le sentiment convaincu, profond, sensible même, de cette affection qui se penche sur nos maux comme une mère sur son enfant malade ; qui sent tout ce que nous sentons et se particularise à chaque personne ; qui, enfin, ne faisant qu'un avec chacun de nous, prend nos besoins, nos maux, nos défaillances et, avec elles, notre voix même pour prier.

II.—Qui peut compatir s'il n'a déjà souffert ? Compatir, c'est entrer dans la douleur d'un autre, la comprendre et la ressentir. C'est y porter quelque chose de soi, le meilleur de son âme, cette tendresse qui s'épanche en paroles très douces, en vraies larmes, en attentions, en soins, en services délicats que rien ne lasse : c'est la communion de deux âmes, image de la communion de l'autel.

Saint Paul nous représente Jésus comme l'homme des douleurs, de toutes les douleurs et il ajoute ceci : « *Pour bien remplir son rôle auprès de nous, il fallait qu'il connût par expérience toutes nos peines, toutes nos infirmités, sauf celle du péché* » ; il fallait qu'il en fût environné, envahi, qu'il en sentît le poids, qu'il en savourât l'amertume. Les connaissant en lui, il les comprend en nous à merveille ; et, ce qui importe ici, nous **sentons** qu'il les comprend.

Toutes nos peines, en effet, Jésus les a ressenties. L'impression de la crainte est allée chez lui jusqu'à l'angoisse, jusqu'à la stupeur, jusqu'à cette sueur de sang qui révèle une perturbation inouïe. L'horreur native de la souffrance physique lui a fait jeter les mains en avant comme pour repousser la brutalité des soldats,

la colonne sanglante, la mort atroce de la croix.... Et, du haut de cette croix, que voit-il ? Le vide presque complet de ses amis, de tous ces malades guéris, de tous ces malheureux aimés et secourus ; et à leur place, l'insolence de ses ennemis qui proclament arrogamment sa défaite !.... Amère déception ! avoir semé partout la vérité, l'amour, le miracle et récolter l'ingratitude qui ne se souvient plus, la jalousie qui dénature tout, la force brutale qui opprime ; contempler de ses yeux mourants la ruine lamentable de l'œuvre tant rêvée et si belle et si douce, de ce royaume des Cieux qu'il avait essayé d'acclimater sur sa terre natale.

Et ce ne sont là que ses épreuves les plus apparentes ; mais elles suffisent à notre but : tout ce que nous pouvons souffrir nous-même de plus cruel, s'y trouve. Jésus connaît donc nos douleurs par les siennes ; il les connaît avec cette précision, cette acuité des choses vécues ; il peut comprendre même nos défaillances, dont il a voulu sentir l'approche ; il saura retrouver pour nous ces cris de prière qui montent au ciel ; et pour éloigner de nos vies telle épreuve, il n'aura qu'à montrer à son Père l'épreuve semblable qu'il a voulu jadis subir à notre place...

IR.—En Jésus, le côté divin est si éblouissant que le côté humain s'efface ou s'amoindrit ; c'est cependant par celui-ci qu'il se rapproche sensiblement de nous, qu'il est **plus nôtre**. Il sent nos peines avec son cœur humain, il prie ses prières avec sa voix humaine !... Oh ! la belle révélation ! et qu'elle devient plus ravissante encore, quand nous songeons que cette prière, qui intercède pour l'ensemble des hommes, se particularise pour chacun de nous et s'enferme tout entière dans l'humble prière du dernier des fidèles... Nous restons étonnés devant cette extension d'un même être en tant d'autres êtres. Quoi ! il entend chacun d'eux ; il vit chacune de ces vies ; il parle par chacune de ces bouches !....

Est-ce donc plus difficile que de se donner réellement mille fois à la sainte table dans des milliers d'hosties ? Quelques phénomènes, journellement observés, nous en fournissent d'ailleurs des exemples approchants. Une même parole ne frappe-t-elle pas à la fois plusieurs milliers d'auditeurs, et chacun d'eux ne la recueille-t-il pas tout entière ? Nous trouvons cela tout naturel et nous concevons même que, plus forte, cette parole pourrait atteindre tous les hommes, car

ce n'est là qu'une question de degré. — Remarque plus frappante encore, un chef d'orchestre très exercé, saisit en même temps la note émise par chacun de ses exécutants et il en distingue la valeur...

Que Jésus lise en chacun de nous et qu'il exprime simultanément à son Père chacune de nos demandes individuelles, c'est sans doute une extension plus merveilleuse, mais qui ne dépasse pas les limites du possible dans l'ordre naturel. Or, une âme unie personnellement à la divinité, devait recevoir le maximum de puissance communicable ; et cette puissance devait avoir la **mesure** même **du rôle** à accomplir. Il convenait donc que Jésus, tête auguste de l'humanité, pût exercer sur elle son action de vigilance et d'intercession, non seulement sur l'ensemble des hommes, mais sur chacun de nous.

Quand vous passez devant certains tableaux, il vous semble que le portrait fixe sur vous ses yeux. Vous avez beau changer de place, il vous suit encore ; et, chose singulière, chacune des personnes présentes subit cette même impression. O Jésus, ce qui n'est pour cette peinture qu'un jeu de la lumière, un simple effet de l'art, est chez vous l'effet réel de votre puissance, la condition normale de votre

rôle, la satisfaction de votre grand amour. Si vos yeux nous suivent à chaque pas sur le chemin de cet exil, votre prière à chaque danger s'élève vers le ciel comme un cri maternel, pour m'obtenir protection, secours, délivrance !...

IV. — Jésus connaît mes besoins, mes peines, il s'intéresse à moi comme s'il n'avait que moi seul à aimer ; je le sais, je le crois, j'en suis reconnaissant, confus... et cependant je reste encore inquiet, les yeux ouverts sur je ne sais quel vide : le protecteur, l'ami réside au ciel ! Il me semble que le ciel est bien loin et que ma prière ne sera point entendue ; l'impression humaine de distance jette son vague sur nos espérances... L'amitié veut le rapprochement et le malheur le réclame. Les souvenirs, les promesses, les secours envoyés ne valent pas la visite attendue. De près, on se comprend, on se sent, on se dit tout, même sans parole.

O bonté ! ô prodige ! le médiateur, l'ami est au milieu de nous, réellement présent et vivant et aimant sur l'autel. Son bon cœur d'autrefois si prompt à s'émouvoir, si tendre à consoler, si puissant à secourir, ce même cœur de chair palpite dans la même poitrine humaine. Les anges, pré-

sents autour de l'autel, voient cette poitrine se soulever et ce cœur battre.... Ils entendent sa voix pénétrante exposer nos prières, chaque prière faite par chacun de nous...

— Venez, pauvres aveugles pour qui les choses divines se sont voilées, criez à votre tour : « *Fils de David ayez pitié de moi ! oh ! faites que je voie !* Que je revoie ces belles choses apprises, espérées et goûtées en des jours meilleurs... » Et si vos dispositions le permettent, si Dieu juge que le moment favorable est venu, pauvre aveugle, vous ouvrirez les yeux, les yeux de la foi qui découvrent tant de belles choses !

— Venez, pauvre paralytique, pauvre âme inerte qui n'avez de vie que pour souffrir de votre dépression morale ; pauvre âme sans élan, sans désirs, chez qui tout sentiment pieux semble éteint ; venez, montrez-vous. Parler est inutile ; votre misère, votre désir ne parlent-ils pas plus haut ! Jésus ici vous voit, et vous voit de ses yeux, aussi bien qu'il voyait là-bas le malade sur son grabat ; il priera et vous vous lèverez vaillant !

— N'avez-vous pas auprès de vous quelque être qui souffre, quelque malades dont vous êtes inquiet ? approchez de l'autel et

redites au même Jésus les mêmes paroles, que lui disaient le centurion dans son esprit de foi, la chananéenne dans son humilité ; invitez-le à vous suivre dans la demeure où languit celui que vous voulez sauver. O prodige ! Jésus vous y suivra d'une façon exquise, si vous l'emportez avec vous par la sainte communion. Il s'y rendra lui-même, porté par la main de son prêtre, s'il y est appelé...

— Marthe et Marie près du tombeau de Lazare eurent séparément la même parole pour accueillir Jésus : « *Si vous aviez été ici, notre frère ne fût point mort.* » Avoir Jésus près de soi, c'est l'universelle sauvegarde, c'est l'absolu repos. Celui qui aurait le sentiment de sa présence ne connaîtrait pas la mort du péché... O Jésus, si je vous avais senti près de moi, je ne me serais pas laissé aller à ces compromis de conscience, à ces rêveries malsaines, à ces odieuses recherches du plaisir, qui ont conduit mon âme à deux pas du tombeau. Si je vous avais senti près de moi, j'aurais été sans cesse détaché, pur, fervent, digne de votre amitié. Aucune mort, ce me semble, n'aurait pu frapper ses coups autour de moi, ni la mort qui arrache ceux que l'on aime, ni la mort plus cruelle qui tue les âmes.

Et cependant, de loin, Jésus n'a pas perdu un seul instant de vue Lazare malade et ses sœurs éplorées. Marthe et Marie le savent bien ; mais chez elles, comme chez nous, l'impression de distance amène une impression de délaissement : on se croit seul avec ses seules ressources... Jésus paraît et les impressions changent ; la confiance renaît comme au lever du jour ; il semble plus à nous puisqu'il est près de nous, lui pour qui cependant l'espace n'est pas une barrière. Se mouvoir dans l'air qui l'entoure, dans le rayonnement de son regard, dans cette atmosphère de bonté, de puissance, d'amour, qui émane de toute sa personne, c'est renaître, c'est vivre, c'est devenir capable d'oser toutes les demandes ; d'obtenir des résurrections, s'il le faut !

— Ame pieuse, sur qui s'étendent les obscurités des peines intérieures, et qui ne reconnaissez pas Jésus, si près de vous pourtant ; vous qui le croyez à jamais éloigné de vos misères, usez de votre foi, regardez bien l'autel : le divin Maître est retrouvé ; c'est bien lui, et il est là pour vous... Du milieu de la nuit sa même voix s'élève comme sur le lac d'autrefois : « *Ne craignez pas, c'est moi !* » — N'êtes-vous pas vraiment à lui, comme les apô-

tres alors si imparfaits, et qu'il aimait quand même ? N'est-ce pas toujours l'indigence qui l'attire comme elle attire tous les bons cœurs ? N'est-il pas toujours heureux de relever les pauvres âmes, de les rendre plus belles et plus grandes... S'il vous dit au fond du cœur : viens à moi, viens à la sainte table ; viens à la communion de mes vertus ; viens aussi à celle de mes douleurs, à travers les incertitudes mouvantes des tentations, des épreuves intérieures, des persécutions possibles; ne faites pas comme Saint Pierre, ne craignez pas ! ou si, malgré vous, le trouble vous étreint ; comme lui, tendez la main : Jésus ne peut-il pas vous soutenir au-dessus de l'abîme ?

— Si le malheur vous poursuit ; si mille craintes vous assaillent ; si vous vous sentez seul, et comme abandonné, au milieu d'un monde incapable de vous secourir et même de vous comprendre, songez que vous pouvez chaque jour retrouver à la messe cet être protecteur, qui veille nuit et jour sur votre destinée. C'est le Jésus des malades, des affligés, des faibles ; le Jésus des apôtres et des saintes femmes ; c'est le Jésus compatissant et secourable ; mais c'est plus encore, c'est le Jésus **victime** qui vient prier pour vous.

Il rouvre ici les plaies de ses mains et de ses pieds ; il fait saigner la large blessure de son cœur. Que peut-il faire de plus pour toucher son Père et pour donner confiance à votre prière ? L'amour de Jésus pour nous ne fut jamais plus grand qu'au Calvaire. N'aime-t-on pas davantage les êtres pour qui l'on a beaucoup souffert ! C'est pour nous apporter ce témoignage, c'est pour nous l'imposer qu'il vient **en cet état**. Et si, le long du jour, nous trouvons l'ami dans nos tabernacles ; à la messe, nous retrouvons la victime qui s'immole pour nous sur ce nouveau Calvaire.

O Jésus, pour saisir ces choses et pour les voir ; pour retrouver sur cet autel vos plaies, votre sang, votre front couvert d'épines, votre visage aimant, faudrait-il donc un miracle ? alors qui vous verra jamais ? oh ! non, il suffit d'un grand esprit de foi. La foi vive est un regard profond qui perce les apparences ; l'amour est un instinct divin qui sait vous découvrir partout où vous êtes... Ce regard, cet instinct sacré, qui nous les donnera ? la grâce seule, la grâce, action de Dieu, provoquée par le sang d'un Dieu. O Jésus victime, priez, priez, et des flots de grâce,

dans des flots de lumière, apporteront à mes yeux ravis la merveilleuse vision de cet éternel et nouveau sacrifice, qui autorise toutes mes prières.

IV

JÉSUS PRIANT EN NOUS

I. Ce fait rendu sensible par l'union Eucharistique. — II Réserve et dignité qu'il impose. — III. Admiration et confiance qu'il doit provoquer.

Jésus ne prie pas seulement au ciel pour nous et sur l'autel près de nous ; il prie **en nous ;** il y prie par notre cœur et par nos lèvres ; et nos deux voix n'en font qu'une... — Ici encore, il sera bien permis à notre étonnement de s'écrier : Est-ce donc vrai ? C'est trop grand et trop beau ! L'homme qui n'a pas l'esprit assez haut pour atteindre cette vérité, aurait-il donc le cœur assez puissant pour vivre cette réalité ! L'humanité, d'ailleurs, n'est-elle pas dans son ensemble indigne d'un pareil sort ?

C'est l'éternelle question du surnaturel. La grâce, participation véritable à la nature de Dieu, ressemble à la petite graine qui ne montre rien du grand arbre qu'elle recèle pourtant. Où sont les hautes tiges, les branches étendues, les frondaisons

abondantes ? Elles se cachent là dans cette particule de matière, frémissantes de vie et d'espérance. Le développement seul leur manque. Ainsi de nous. Celui de la graine, Dieu le confie aux éléments de son ordre, au soleil, à la pluie féconde; celui de sa grâce, de sa vie en nous, il l'anime lui-même, car lui seul le peut. Nous avons exposé ailleurs (1) cette doctrine, contentons-nous d'indiquer ici les applications qui conviennent à Jésus priant en nos âmes de plus près par la Communion.

Il s'y étend comme la sève du cep prolonge sa vie dans le sarment. Notre dépendance est absolue. « *Sans lui nous ne pouvons rien* », rien, pas même formuler une prière; mais que cette prière devient belle quand il y mêle sa voix ! Cette voix pure et chaude, douce et vibrante, s'élève vers le Ciel, avec la mienne toute respectueuse et confuse, tout heureuse aussi et pleine de saintes hardiesses.

Ce mélange de nos voix est un fait constant et nécessaire ; il se produit pour toutes nos prières en quelque lieu qu'elles sortent de nos lèvres ; toutefois, l'union se présente sous des formes plus ou moins

(1) *Pratique progressive de la confession*, tome II. Vie de Jésus en nous.

sensibles, selon le degré de notre rapprochement mutuel. La prière que vous dites dans votre demeure : Jésus, du haut du ciel, la redit avec vous. — Êtes-vous à l'église devant le tabernacle : de plus près Il unit sa voix à la vôtre ; et si c'est à la sainte messe, cette voix vous prête des accents plus forts, plus pénétrants, car c'est alors une voix de victime. Que sera-ce si cette victime elle-même, dans son état d'immolation, vient achever en vous son sacrifice ? Ce n'est plus rapprochement, c'est union. Notre poitrine est un temple, mais un temple vivant qui s'est assimilé Jésus ! Rien de plus intime ne peut-être rêvé ; rien de plus puissant ne peut être offert à notre prière. Quand je prononce ces paroles divines : Notre Père qui êtes aux cieux, le Père céleste pourrait se dire : est-ce mon Fils ? est-ce cette âme ? Et je me demande à moi-même si c'est bien ma prière ou celle de Jésus? Elle est la mienne, puisqu'elle part de moi ; elle est la sienne, puisque sa voix domine et seule se fait écouter.

11. — Vous comprenez enfin le surnaturel de la prière, la raison de sa toute puissance. Oh ! comprenez aussi les **réserves** qu'elle impose. Ne laissez jamais se for-

muler en votre âme un désir auquel Jésus ne saurait s'associer. Ne laissez jamais sortir de vos lèvres une demande qu'il ne pourrait point répéter...

Ne lui prêtez pas cependant, pour vos intérêts de ce monde, ce dédain étroit qu'inspire la sécheresse du cœur. Son cœur est très humain ; rien de ce qui nous touche ne lui est étranger. Jésus sur terre guérissait les malades et rendait les morts à ceux qui les pleuraient; il promettait le Ciel à la générosité qui distribue aux pauvres le vêtement, la nourriture, un simple verre d'eau ; il nous enseignait à demander notre pain de chaque jour, symbole de nos besoins sans nombre.

Sans doute, nous portons en nous des aspirations de plus haute valeur ; il nous les désigne les premières : « *Cherchez d'abord le royaume de Dieu* », mais n'ajoute-t-il pas aussitôt : « *Le reste vous sera donné par surcroît.* » Ce royaume de Dieu tant désirable, c'est le but qui oriente ; nous devons le regarder le premier et lui subordonner toutes choses ; mais subordonner ne veut pas toujours dire sacrifier. On sacrifie sans doute ce qui fait obstacle, mais on sait employer ce qui est utile. Un peu de repos donne des forces ; un peu de bonheur dispose à

la bonté. L'affection rend meilleur et la santé permet d'agir... Demandez donc ceux de ces biens dont vous avez besoin ; Jésus les demandera avec vous. Dieu les accordera souvent ; mais s'il les refuse, restez en paix ; il voit plus loin que nous. Telle chose nous serait-elle bonne ? Lui seul le sait. La souffrance d'ailleurs a sa place dans nos vies et aussi son rôle : elle rapproche de Dieu ; elle trempe l'âme ; elle expie les fautes. Et puis, sachez-le bien, il ne nous livrerait pas à la douleur, ce bon Père du Ciel, s'il n'avait les yeux toujours fixés sur l'éternelle récompense.

Et Jésus adopte toutes ses volontés, toutes ses espérances ; il lui demande tous nos vrais biens.

Quel spectacle que celui de cet Etre si élevé, qui condescend à s'occuper ainsi de nos chétives affaires et de chacune d'elles !.... Ainsi tel savant, tel grand personnage trouve son bonheur à porter dans ses bras son tout petit enfant, à le vêtir, à lui sourire, à le soigner s'il est malade... Nul n'est plus père que Jésus !

Mais de grâce, faites-lui crédit, ne lui demandez pas d'avoir nos impatiences, nos fièvres ; permettez-lui d'agir en Dieu comme en Père. Ne doit-il pas se servir des causes secondes qu'il a créées et dis-

posées en vue de son but final ? Ne doit-il pas laisser au temps cette sage lenteur qui fait bien toutes choses ? Les déceptions du présent, les menaces de l'avenir, ont, en outre, cela d'heureux qu'elles nous offrent l'occasion de lui prouver notre confiance.

Puisque chacune de nos prières passe nécessairement par Jésus, que craignons-nous ?

III. — Oui, toute prière, pour être exaucée, doit suivre ce merveilleux chemin, la prière de l'âme médiocre aussi bien que la prière d'un saint : telle est la loi dans l'ordre surnaturel. Heureusement, la connaissance distincte de cette action n'est pas indispensable, puisqu'elle s'opère sans nous : ainsi le sang de nos artères porte silencieusement aux innombrables cellules de notre corps la vie qui les renouvelle sans cesse....

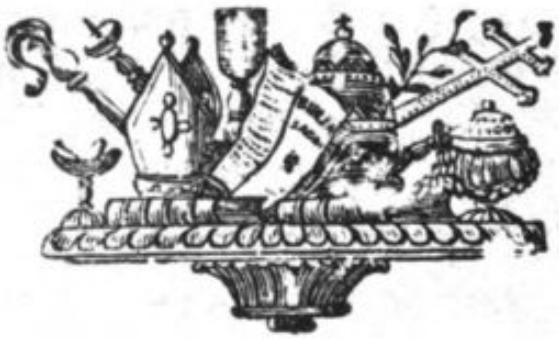
Il y a pourtant des âmes qui pénètrent dans ces secrets. Une vie intérieure intense affine la sensibilité et développe l'intelligence. Peu à peu l'obscurité du mystère devient transparente et Jésus se laisse entrevoir priant en elles. Le sentiment de cette union ravissante leur donne une confiance, une délicatesse, une puissance qu'au-

cune autre éducation ne saurait apporter.

Quoi ! Jésus n'est pas là seulement pour nous accompagner et nous accréditer ; il parle lui-même. Il dit avec nous nos besoins, nos aspirations, nos peines ; il prononce de ses lèvres humaines nos moindres paroles ; il les embaume des sentiments de son cœur ; il les rend irrésistibles en les demandant comme pour lui. Ne sommes-nous pas en effet, quoique indignes, les membres de son corps mystique ; « *de sa chair et de ses os* », selon l'énergique expression de saint Paul ! Et quand il descend lui-même dans cette poitrine, ne devient-il pas notre cœur qui sent, notre voix qui implore !

La science humaine découvre des merveilles dans un insecte, une fleur, un simple grain de sable... Est-il donc étonnant que la science sacrée nous mette en face de merveilles et plus hautes et plus surprenantes, quand elle nous montre l'intime d'une âme divinisée.

Une âme chrétienne qui prie, met en mouvement le Ciel tout entier!



DEUXIÈME PARTIE

AVEC JÉSUS VICTIME

I. Adoration.
II. Action de grâces.
III. Expiation.
IV. Intercession.

INDICATIONS ET MÉTHODE

I



ous allons reprendre la méditation des quatre grands actes eucharistiques, non plus pour les envisager directement en Jésus, mais pour nous les **approprier** et les **faire passer dans notre vie**. Nous essaierons de les sentir comme ce divin ami et nous le prierons de les exprimer avec nous. Si l'admiration forme le sens et élève l'idéal, l'imitation crée des ressemblances et prépare l'union.

Le peintre tient longuement les yeux fixés sur son modèle ; et, quand il en a l'âme bien pleine, il s'efforce de reproduire ce qu'il a vu, ce qu'il a senti, ce qu'il a deviné. Plus heureux que lui, nous avons un modèle qui **vient en nous** et **guide notre**

main, pour se reproduire lui-même. Nous venons de le voir, il **mêle aux nôtres** ses adorations et ses actions de grâces, ses expiations et ses prières. Ce n'est plus une ressemblance de forme, c'est une **union de vie** : Tout ce que nous dirons à Dieu, nous le dirons **avec Jésus** et **par sa bouche**. Laissons donc de côté les vœux égoïstes, les prières médiocres ; soyons grands, ne fût-ce que pendant cette demi-heure que dure la messe ; il nous en restera quelque habitude, quelque besoin ; et s'il s'y ajoute quelque remord, ce ne sera qu'un stimulant de plus.

II

S'il vous arrive de retrouver au cours de ces nouvelles formules telle vue, telle réflexion, tel sentiment qui se seront montrés déjà, réservez-leur l'accueil que l'on fait aux objets familiers, aux amis de toujours. Ils se présenteront sans doute sous un aspect différent, peut-être dans une lumière plus vive ; mais ne fussent-ils encore qu'eux-mêmes, avec leur même forme, dites-vous que l'on ne rencontre jamais trop souvent ce qu'on aime.

Avec cette nouvelle série de messes, nous entrons dans la **méthode générale**,

qui consiste à adapter au diverses parties du Saint Sacrifice, des considérations appropriées. Le développement du sujet, marchant ainsi, pas à pas, avec la succession des cérémonies, nous n'aurons plus besoin de contraindre notre attention à remarquer, par exemple, l'offertoire, la consécration et la communion ; nous les rencontrerons à leur place, avec cette simple différence qu'à chaque messe, ils se présenteront ornés de guirlandes nouvelles ; ainsi en est-il pour nos autels, qui changent de couleur et de parure suivant les fêtes.

De ce que cette attention spécialisée est utile, faut-il en conclure que l'on doit, pour prendre la suivante, s'arracher à une considération qui retiendrait le cœur ? Non, assurément : ce serait préférer un bien à un bien meilleur, car une impression profonde est plus puissante qu'une multiplicité d'impressions fugitives. D'ailleurs, ce qu'on ne lira pas aujourd'hui on le retrouvera demain. Il est même heureux que l'on n'épuise pas la matière en un seul jour ; ces messes devant être relues souvent, garderont quelques secrets, que des lectures successives feront découvrir avec une jouissance nouvelle. C'est pour la même raison que nous n'avons pas craint

de donner à certains sujets des développements assez étendus, mais qu'exigeait leur richesse.

III

Chacune des quatre messes, qui vont suivre, est précédée d'un sommaire. Le sommaire a pour premier but de faire saisir d'une façon plus précise les **idées** développées dans les **formules**. Voilà pourquoi vous les trouverez reliées ensemble par des titres et des chiffres se correspondant.

A cet avantage s'ajoute celui de permettre un travail plus fécond. Plusieurs personnes, avec ces simples indications, se passeront des formules ; et d'autres, après s'en être utilement servies, n'auront plus qu'à jeter un coup d'œil sur ces notes très courtes, pour méditer de nouveau, mais cette fois à leur manière, les vues et les sentiments qui leur sont rappelés.

NEUVIÈME MESSE

AVEC JÉSUS VICTIME

NOS ACTES

1re Messe sur ce sujet :

L'ADORATION AVEC JÉSUS

PRIÈRE

O Jésus, ce n'est point assez de prendre vos adorations et de les offrir à votre Père; aujourd'hui, je veux y joindre les miennes. Prenez mon âme et pénétrez-la du sentiment de l'adoration; prenez ma voix et faites-lui dire et chanter ce que le ciel aime à entendre.

« Venez, adorons et prosternons-nous, parce qu'Il est notre Dieu. »

L'Adoration avec Jésus

L'ADORATION, nous l'avons vu ailleurs, est un devoir trop peu connu ; il est pourtant d'une obligation si impérieuse que Dieu lui-même ne saurait en dispenser un seul être doué de raison.

Le degré d'adoration où l'on s'élève trahit le degré de conscience que l'on a du divin. Cet acte est au ciel le sentiment dominateur des saints, et ici-bas, celui des grandes âmes.

Cette messe a pour but de nous faire arriver, s'il se peut, au sommet de ce sentiment sublime. Nous allons en parcourir les diverses étapes, en allant du premier échelon, le respect, à l'union qui en atteint la cime. Chacune des parties de la messe nous guidera dans cette ascension.

— Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est notre ignorance personnelle sur ce qu'est

Dieu. Nous mesurons son infini sur notre propre néant. C'est peu, mais c'est déjà beaucoup ; l'adoration commence ainsi par être un acte de pur abaissement. Ah ! si l'on comprenait quelque chose **d'intrinsèque** dans les perfections divines, on trouverait des sentiments nouveaux et des louanges positives.

Ce que notre indigence ne peut faire par elle-même, elle le fait par Jésus ; nous adorons ce que Jésus adore et nous adoptons ses louanges, dans toute l'étendue qu'Il saisit et qui nous échappe. En venant aujourd'hui sur cet autel, il se prête sensiblement à ce rôle ; ainsi l'âme qui sait s'unir à lui à travers l'obscurité du mystère, l'accompagne sous ses propres ailes jusqu'à cet infini.

SOMMAIRE :

I. — Du commencement de la Messe jusqu'à l'Epître.

1re ÉTAPE : *Le respect*

L'adoration est avant tout un acte de respect. — I. Le respect est un regard qui envisage Dieu dans sa majesté. — II. Profondeur que lui donne la contemplation de ses adorables perfections. — III. Ce regard le découvre aussi dans les créatures et l'y adore.

II. — De l'Epitre à l'Offertoire.

2e ÉTAPE : *La dépendance*

L'adoration établit l'âme dans la disposition qui sert de fondement à la vertu, la **dépendance universelle**. — I. Docilité aux enseignements de Dieu. — II. — Obéissance à ses préceptes. — III. Soumission à ses décrets. — IV. Tout cela devient très facile à l'âme qui comprend l'adoration : Dieu **tout** en lui-même et **tout** en toutes choses.

III. — De l'Offertoire au Sanctus.

3e ÉTAPE : *La pureté d'intention*

I. L'Adoration **oriente** notre vie **vers sa fin**, en provoquant l'offrande de tout ce que nous avons. — II. Utilité de cette offrande détaillée et renouvelée.

IV. — Du Sanctus à l'Elévation.

4e ÉTAPE : *La sainteté*

I. L'Adoration est l'acte souverain de la sainteté au ciel, elle fait sa noblesse et sa joie. — II. Elle est aussi le sentiment qui distingue la sainteté d'ici-bas : elle la soutient et l'élève

V. — De la Consécration à la Communion.

5e ÉTAPE : *La donation de soi*

I. L'adoration parfaite est une **consécration**, qui nous unit étroitement à la

consécration **totale** de Jésus sur l'autel. — II. Elle rend cette consécration **stable** comme la sienne sous les saintes espèces. — III. Une âme consacréé porte dans la vie **l'influence** de l'adoration.

VI. — **De la Communion à la fin de la Messe.**

6e ÉTAPE : *L'union complète*

L'adoration produit l'**union complète**. — I. Par la communion Jésus fait de notre âme un autel d'où il adore son Père. — II. Il l'adore par nos propres sentiments. — III. Travail latent qu'il opère en notre âme. — IV. Union qu'il réalise.

L'ADORATION AVEC JÉSUS

AU BAS DE L'AUTEL. — LE RESPECT

1. — Le respect est la considération que l'on porte à une personne à cause de sa haute situation, de ses éminentes qualités et de ses mérites. Il est aussi un regard (*respectus*) qui s'étend à tout ce qui la touche de près.

Le respect se compose de ces deux impressions corrélatives : impression de notre propre **petitesse** ; impression d'une haute **supériorité**. Il est en effet la juste appréciation des distances.

A l'égard de Dieu, ne trouvant aucune limite dans la grandeur qu'il admire et aucune comparaison entre elle et l'être humain, le respect élève l'âme jusqu'à l'adoration et l'abaisse jusqu'à l'humilité, posant ainsi les solides fondements de la vie chrétienne.

Pour donner à cette double impression toute sa force, essayons en ce moment de nous représenter cette majesté divine,

devant laquelle tout n'est qu'une forme plus ou moins vaine du néant.

11. — A genoux, le front courbé jusqu'à terre, je sens passer au-dessus de moi, dans les hauteurs, l'interminable succession des attributs divins : la toute-puissance, qui crée et qui soutient les mondes ; — la souveraine intelligence ouverte sur toutes choses ; — la suprême beauté dans les merveilles de son intégrité, de son harmonie et de son éclat ; — l'immensité, pour qui les espaces du firmament ne comptent pas plus que l'étendue d'un grain de sable ; — l'éternité, qui n'est pas seulement une durée sans fin, mais une présence continuelle à tout ce qui fut, à tout ce qui est, à tout ce qui sera... Arrêtons-nous : l'énumération ne serait jamais close ; nous pourrions l'enrichir sans cesse et de tout ce qui nous manque et de tout ce que nous concevons de plus beau ; enfin, quand nous aurions épuisé nos ressources d'idées, nous commencerions à comprendre que l'infini ne se divise pas ainsi, que ces distinctions d'attributs sont l'effet de notre vue forcément limitée aux menues parcelles du vrai, tandis que la perfection réelle n'est qu'une seule perfection qui comprend tout sans divisions et sans limites.

J'adore ces grandeurs évoquées ; j'adore plus encore les grandeurs qui m'échappent, car celles-là sont l'infini.

III. — Mon respect ne devrait point avoir de bornes ; je devrais marcher à travers ce monde comme on s'avance dans un temple, posément, sous une impression religieuse. Que dire alors de la légèreté qui m'accompagne jusqu'au pied des autels ; de cette attitude trop aisée qui oublie les distances ; de ces distractions plus ou moins volontaires ; de ces conversations échangées.... « *Dieu était là, et je ne le savais pas.* »

Pourquoi le respect est-il donc absent ? parce que le regard de l'âme ne sait pas **se fixer** sur cette majesté divine qui, comme un vaste ciel, enveloppe de toutes parts notre petitesse confuse d'elle-même.

A L'ÉPITRE ET A L'ÉVANGILE. — LA DÉPENDANCE

Le second pas dans l'adoration nous conduit à la **docilité** et à la **soumission**. La docilité est la condition naturelle de l'élève en face du maître ; la soumission est celle du subordonné en face du supérieur.

I. — La docilité incline l'esprit à adopter ce qu'enseigne une parole autorisée ; or,

quelle parole plus autorisée que celle de Dieu, qui se fait précéder par des miracles et suivre par des bienfaits. Elle est assurément divine, cette foi qui éclaire tout et rend tout possible ; cette foi qui fait atteindre sa perfection à la nature humaine et qui assurerait la paix aux nations, si les nations étaient dociles. L'Evangile devrait être entre les mains de tous, et il faudrait le lire à deux genoux.

Mais en cette vie militante, un devoir particulier s'impose à son égard, celui d'être prêt à **le défendre** : Voilà pourquoi on se tient debout à ce moment de la messe. Mais être debout et prêt à mourir pour sa foi, n'est-ce point adorer ? L'adoration trouve son expression la plus sublime dans l'immolation.

O Évangile, parole de mon Dieu, je t'adore dans ta vérité et dans ton amour répandu. Les païens adoraient la lumière et le feu, ces transformateurs de la terre ; je les adore en toi plus beaux et plus puissants, dans un ordre plus haut.

II. — Être docile aux enseignements de la vérité, c'est croire ; être docile aux exigences des préceptes, c'est **obéir**. — Docilité d'esprit, docilité de volonté, deux formes du même sentiment : l'âme qui sait adorer sait croire et obéir.

Par là elle devient grande : l'esprit prend la forme des pensées de Dieu ; la volonté prend celle de sa vie même ; l'âme tout entière tend à cette unité par laquelle Dieu sera, jusque dans l'ordre de la liberté, le principe de tous nos actes.

III. — **Se résigner**, c'est se soumettre. Se soumettre à Celui de qui dépendent tous les mouvements des créatures, est justice et sagesse. Laisser les événements nous opprimer un instant, nous trahir en apparence, c'est dire à Dieu qu'on les croit bien conduits quand même. Sont-ils cruels ? On les accueille avec douceur ; on sait qu'au fond ils procèdent de la bonté et tendent au bien final. Une âme qui adore a cette inclination. Le murmure lui serait impossible, il lui apparaîtrait aussitôt comme une injustice et une ineptie. Dieu ne fait-il pas bien toutes choses ! Parlera-t-on jamais de révolte chez l'adorateur, qui continuellement sent sur sa faiblesse la main toute-puissante du Maître suprême ?

IV. — Et puis la contrainte, la lutte, la souffrance, ces choses passagères, portent le nom consolateur **d'épreuves**, à travers

lequel apparaît déjà celui de récompense. Dilate-toi, ô mon âme, dans la douce chaleur des **promesses** de l'Evangile, dans l'air parfumé qui, du royaume céleste, descend sur notre front soucieux. Promesses certaines et ravissantes, qui êtes la vie de ceux pour qui la vie est trop amère, je vous adore avec amour. N'a-t-on pas le droit d'adorer le divin partout où on le découvre ! Sous vos voiles obscurs, vous cachez Dieu, car il est écrit : « *je serai moi-même ta récompense* ». L'infini m'attend dans la splendeur de sa beauté, dans la munificence de sa bonté et l'effusion de son incomparable amour. Promesses sacrées de l'Évangile, soyez adorées et aimées. Vous êtes comme des bras maternels tendus vers nous, et qui viennent chercher d'avance nos cœurs d'enfants !

A L'OFFERTOIRE. — L'ORIENTATION

1. — L'adoration se poursuit par l'**offrande**. L'offrande est l'acte par lequel une créature libre prend tout ce qu'elle a reçu, pour en faire au Créateur un **hommage souverain** ; or, elle a tout reçu de lui « *et la vie, et le mouvement, et l'être.* » La permanence elle-même de ces dons

n'est autre chose qu'une création à chaque instant renouvelée.

Offrir est une chose sérieuse ; on ne peut point offrir et retenir à la fois. Reprendre est une indélicatesse ; et, si cette indélicatesse ne répond pas toujours au nom d'injustice, elle n'échappe jamais à celui d'infidélité! Le même principe qui fait adorer, fait reconnaître ce devoir et le remplir.

— L'adoration est l'**orientation** régulière de tous nos actes vers leur fin. Dieu les convie tous à la grande fête de son propre bonheur. Quelque petits qu'ils soient, ils peuvent s'y asseoir ; mais auparavant ils doivent revêtir la robe nuptiale de l'**intention** surnaturelle. Ainsi transformés, ils participent au Divin et deviennent éternels.

Devant cette perspective grandiose, tout en moi s'émeut, et les profondeurs de mon être s'écrient : « *Seigneur, qui est semblable à vous !* » Oui, désormais tout à vous, ô mon Dieu ; tout acte grand mais difficile, parce que celui-là surtout vous honore ; tout acte de la vie commune, parce qu'il devient par cette offrande, digne de vous ! — L'offrande ainsi comprise n'est-elle pas un acte parfait d'adoration ?

11. — Les dons particuliers ont un caractère plus tendre, plus intime; ce sont eux, en fait, qui entretiennent l'amitié. Comment faire son choix ? C'est bien simple. Que fait-on parmi les hommes ? On cherche ce qui plaira le mieux. Nous connaissons les goûts de Dieu ; faisons taire les nôtres.

— Offrir ce qui prive le moins, serait vil. Ne dédaignons pas cependant les dons les plus humbles ; nous n'avons que ceux-là en abondance.

Ne redoutons pas trop les entreprises grandes et difficiles. Les offrir est plus filial que téméraire. Dieu ne guette pas notre générosité pour la prendre au piège ; il la bénira et la secondera.

— Passez ensuite aux résolutions pratiques, par exemple : tel exercice à reprendre ; telle œuvre de zèle à ranimer ; cette vie de privations à poursuivre ; ce mauvais caractère à supporter.... Offrez, acceptez ! — Ces actes entrent-ils dans votre devoir ? Il n'y a pas à hésiter. — Sont-ils seulement de conseil ? Mais les conseils de Dieu sont ses désirs ; et leur accomplissement sera la réalisation complète de son plan.

Encore une fois, cherchez ce qu'il aime et choisissez ce qu'il aime le plus. Peut-

être ne porterez-vous pas loin ces belles résolutions. Combien de fois l'heure suivante les aura vues s'enfuir. N'importe ! Votre offrande est **sincère** ; elle est donc un mouvement vers le bien, un essai de la vertu, un commencement de bonne habitude. Agréable à Dieu, elle vous attirera des grâces de jour en jour plus efficaces ; et n'est-elle pas dès maintenant un acte de filiale adoration ?

LE SANCTUS. — LA SAINTETÉ

1. — Le Sanctus nous offre le spectacle le plus solennel. Une porte du ciel semble ouverte. On ne voit pas, mais on entend ; et ce qu'on entend est ce chant répété sans fin : « *Sanctus, sanctus, sanctus.* » O Dieu, vous êtes saint dans la pureté de votre essence ; — saint dans tous les grands actes intérieurs, par lesquels vous vivez, en vous contemplant et en vous aimant ; — saint dans le gouvernement de votre vaste création et dans l'incessante communication de votre vie. — Les cieux et la terre sont pleins de votre gloire. Que notre hosannah s'élève jusqu'à ces sublimes régions où vous régnez !

Essayons de voir par l'imagination l'immense assemblée des anges et des âmes bienheureuses, qui frémissent et s'incli-

nent comme un champ d'épis mûrs, au souffle des vents. La Majesté divine passe sans cesse et sans cesse fait courber les fronts dans une adoration ravie....

Et c'est le même Dieu, c'est **la même majesté** qui plane sur ma tête ! Celui qui a, par nature, la plénitude de l'Être, ne peut se dépouiller nulle part de ce qu'il a, ni s'y trouver moindre que lui-même. La différence entre le ciel et la terre n'est qu'une différence de vision : — on voit à découvert là-haut ; on croit sans voir ici-bas ; — Dieu est le même ici et là !

II. — L'adoration élève l'âme humaine en lui communiquant l'**impression** de ces grandeurs ; or, l'impression complète la connaissance donnée par la raison. Ce que nous sentons vivement semble passer en nous et nous prêter ses dimensions. Adorer serait donc un acte infini, si nous étions capables d'infini, tant l'objet de cette adoration est grand et tant il nous saisit !

L'adoration, nous l'avons fait remarquer déjà, est peut-être le **signe** le plus caractéristique de la sainteté. Les âmes vulgaires adorent peu ; elles ne *savent pas Dieu*. A mesure qu'Il se révèle, l'âme le voit en quelque sorte grandir devant

elle. Le spectacle est magnifique. C'est la lumière du jour qui sort de l'horizon, d'abord incertaine et timide, puis s'emparant de la terre et colorant toutes choses. Au plein midi de la sainteté, l'âme se voit comme investie de la Majesté divine ; et, tout en se livrant aux occupations de l'état le plus vulgaire, elle sent sur sa tête ce soleil qui luit ! Que ces sentiments s'appellent humilité, délicatesse, dévouement, amour, ils semblent n'être, au fond, que l'adoration qui cherche toutes les formules **pour s'exprimer.**

CONSÉCRATION. — LA DONATION DE SOI

1. — Jésus, le grand adorateur, paraît ; il se présente au nom de la création tout entière. Nul ne porte aussi loin le sentiment de la grandeur de Dieu, l'admiration de sa beauté ; nul devant Lui n'éprouve une impression aussi profonde de son propre néant ; nul ne répand à ses pieds des adorations aussi expressives.

Dans cet hommage transcendant, Dieu trouve complètement réalisée sa gloire suprême. L'impiété, l'indifférence des hommes allât-elle jusqu'à lui refuser toute louange, son but essentiel est atteint : la création a parlé par la voix de Jésus et elle a tout dit.

— Jésus vient-il donc sur la terre uniquement pour nous suppléer dans ce devoir si mal rempli ? Il vient pour mieux que cela, il vient se faire au milieu de nous, l'**Ame de notre adoration**. C'est lui qui nous montrera la grandeur de Dieu en s'inclinant très bas, lui si grand ; c'est lui qui se fera notre maître et qui accompagnera nos voix dans le concert de louanges, qui doit s'élever de la terre. Ah ! n'adorons jamais sans nous unir à Jésus ! Assurément l'union établie par la grâce suffit à la valeur de l'acte, mais l'union **distincte** du cœur lui donne l'accent d'une spéciale amitié....

En descendant sur l'autel, Jésus nous rend cette attention facile. Quand il vivait sur cette terre, il lui arrivait souvent, le soir venu, de se retirer sur quelque montagne solitaire. Si j'avais été un de ses disciples d'alors, n'aurais-je pas aimé l'y suivre ; et là, à genoux, tout près de Lui, les yeux au ciel avec les siens, n'aurais-je pas laissé bien loin mes pensées d'un jour, mes sentiments humains et l'inquiète obsession de mes intérêts personnels, pour me perdre dans cette prière simple et immense : « toutes les louanges que Jésus vous exprime, je vous les redis, ô mon Dieu ! »

Eh bien ! le Jésus adorateur, ne l'avons-nous pas aussi près de nous à cette heure? Sa présence, il est vrai, ne se trahit d'aucune sorte. Son attitude, son visage, ses regards restent perdus dans la nuit du mystère, et l'air qui nous entoure ensemble, ne porte à nos oreilles aucun son de sa voix ; mais qu'importe à notre âme croyante ? n'a-t-elle point la certitude de l'esprit, à défaut de celle des yeux ; et ne peut-elle pas, dans une méditation profonde, reconstituer cette scène sublime, y prendre sa place préférée et laisser monter vers le ciel l'humble flot de sa louange, uni aux flots d'adoration qui s'élèvent de l'âme de Jésus ?

Pénétrons maintenant le sens de ce mot : **consécration**. Se consacrer, c'est plus que s'offrir ; c'est en quelque sorte aliéner la propriété de soi-même et faire de son être une chose sacrée, presque divine.

Nos biens ne sont plus nos biens. L'offrande que nous en avons faite, devient une donation irrévocable ; et son accomplissement ne reste plus à la merci de nos dispositions changeantes. Quand je cueille les plus beaux fruits d'un arbre pour les offrir, je suis le maître de m'en tenir là ; je garde un bien pour moi, le

bien le plus fondamental, la propriété. Donner l'arbre lui-même serait donner plus et mieux.

— Il y a plusieurs manières de se donner ainsi. La consécration religieuse est son expression la plus complète. On se désapproprie de tout bien ; on repousse toute jouissance qui enlèverait à Dieu quelque chose de nous ; on ne veut vivre que d'après sa volonté, continuellement connue par l'obéissance : On est à lui entièrement et pour toujours.

Au-dessous, comme dignité d'état, mais de pair dans l'ordre de l'amour, se présente la consécration généreuse que fait toute âme éclairée, quand elle dit à Dieu de disposer de ses biens, de sa santé, de son repos, de sa vie, de ses affections les plus intimes. Si elle n'excepte rien ni du présent ni de l'avenir, elle est, elle aussi, une âme **consacrée.**

II. — Quand, sur l'autel, Jésus se consacre lui-même par la bouche du prêtre, il le fait d'une manière **stable.** Jamais, de son fait, il ne quittera l'état eucharistique ; et si la communion, ou les effets délétères du temps, ne venaient pas dissoudre les liens qui l'y enchaînent, il trouverait dans le sacrement une nouvelle éternité. —

Ah ! si ma donation pouvait ressembler à celle-là ! si la mort, en brisant les liens qui me retiennent sur la terre, devait seule me relever de ce poste d'honneur librement choisi ! ô mon Dieu, quelle gloire pour vous et quelle paix pour moi ! Hélas ! je sors de cet état par toute recherche trop personnelle, par la sensualité, l'amour-propre, l'envie, et même par ces préoccupations de conscience ou ces soucis excessifs du devoir, que vous ne me demandez pas. Oh ! si j'avais la sainte liberté d'une âme vraiment consacrée, ne s'appartenant plus, je m'élancerais sans peine vers l'adoration, comme l'hostie s'élève en ce moment vers le ciel, portée par la main du prêtre...

Cette main sacerdotale a charge de m'élever, moi aussi, vers les mêmes hauteurs. Comme Jésus, je lui dois une docilité parfaite. Dans toute œuvre de Dieu, qu'elle s'appelle messe ou direction, c'est toujours Jésus qui agit par son prêtre. Je ne l'oublierai pas !

III. — O Jésus, restez, restez longtemps au-dessus de nos têtes. Planez sur nos joies et sur nos tristesses. Excitez notre envie de monter, pour vous atteindre et nous rapprocher ensemble du ciel !

Et voilà que chaque jour, vous reprendrez ici cette attitude et qu'à chaque heure, à chaque instant, sur quelque point du globe, vous accomplissez ce grand rôle ; tandis que moi, bientôt, je dois redescendre aux occupations vulgaires de la vie. Ah ! s'il ne m'est point donné de me tenir sans cesse dans un état d'adoration, il m'est aisé du moins de vivre sous son influence. Ainsi, l'on me verra partout humble, fervent, doux, aimable, détaché de moi-même et plein de vous, ô Jésus, qui restez dans votre tabernacle, à genoux, devant l'Infini !

O mon Dieu, cette résolution est plutôt un désir et ce désir prend, hélas ! la forme d'un regret. Ce regret vous honore et me soulage : c'est tout ce que peuvent et l'infériorité de mon être et l'infirmité de ma vertu. Ce regret est la **blessure** d'un désir impuissant.

COMMUNION. — L'UNION COMPLÈTE

1. — Il y a plusieurs manières de communier à Jésus. Tout chrétien communie nécessairement à sa vie **par la grâce.** La grâce est comme le sang maternel qui forme notre être ; puis elle devient le lait qui l'alimente. Quelle union ne forme-t-elle point ainsi !

Il y a ensuite l'union **d'amitié** qui, d'après son acception spéciale, n'est plus celle de tous les chrétiens. Elle consiste dans l'**échange** des pensées et des sentiments, dans le partage des biens et aussi dans celui des souffrances. Cette union a des degrés sans nombre, depuis l'affection timide de celui qui connaît peu et qui ose peu, jusqu'à cette divine passion d'amour qui emporte tout. Et encore, ce sentiment dominateur reste lui-même borné. Dieu est trop vaste pour être saisi dans tout son être et sous tous ses aspects. Notre pauvre nature humaine est d'ailleurs incapable de se donner tout entière à une multitude d'objets divers.

Il n'en est pas ainsi de Jésus. Par un privilège spécial, qui lui est bien dû, il poursuit à la fois, et avec une netteté parfaite, l'adoration, l'action de grâces, l'expiation, la prière. Nous, au contraire, nous en sommes réduits à choisir l'une de ces formes, ou à passer successivement de l'une à l'autre.

En cette messe, c'est à Jésus adorateur que nous nous unissons. La communion le met en nous dans cette attitude. Il ne peut en aucun lieu du monde se trouver devant la majesté de son Père et ne point l'adorer ; or, quand

il vient en moi, il y porte en quelque sorte son autel et ses parfums ; il y exhale sa souveraine louange. Je suis le temple où il s'immole !

II. — Je suis plus que cela ! Je suis une parcelle, une cellule vivante de son grand corps mystique. S'il est en moi, je suis en lui bien davantage et c'est à ce titre que je dis à l'être infini: mon Père, et que je bégaie dans la langue de l'homme quelques louanges que Jésus lui traduit en sa langue divine. Dans la hardiesse de mon droit, je vais plus loin, et toutes ses adorations personnelles, je les prends et je les offre. Peu importe que je n'en comprenne pas le sens, encore moins l'étendue ; Jésus, lui, les comprend et je les adopte. En dépassant ma portée, mon hommage devient ainsi plus grand que moi ! et il se passe, au sein de mon être, des merveilles dont je n'ai pas conscience. Sujet de consolations et de vastes espérances !

III. — Pourquoi d'ailleurs nous étonner ? — N'en est-il pas ainsi dans notre nature elle-même? Est-ce que des pensées, des vouloir, des dispositions diverses, ne s'élaborent pas en silence dans les profon-

deurs de notre être ? Le sommeil lui-même n'interrompt pas ce travail latent. Quand au réveil, nous reprenons possession de nous-mêmes, nous nous trouvons enrichis. Telle conception, obscure hier, nous apparaît lumineuse aujourd'hui ; telle résolution hésitante, s'est dégagée. Souvent une impression heureuse s'est levée qui nous rassérène, sans que nous en saisissions le pourquoi.

O Jésus, oserais-je le dire ? Vous êtes, dans un ordre plus haut, le principe actif de ce travail latent qui fait qu'après la communion, malgré mes distractions et mes froideurs, je vois plus clair, je sens mieux les choses divines, je vais d'un pas plus allègre vers tout devoir et que le sentiment de l'adoration étend sur ma vie comme une atmosphère de respect universel, de confiance infinie. Quoi d'étonnant ? votre venue en moi suppose cette union, elle la consacre et l'accroît. N'êtes-vous pas l'aliment de la vie de grâce ; et si l'aliment matériel a la propriété d'agir en nous, sans nous, pourquoi l'aliment surnaturel ne jouirait-il pas d'un semblable pouvoir ? Sans doute, la différence est qu'ici, pour être méritoire et digne, cette action latente doit dépendre en quelque sorte de moi ; mais ne faut-il pas aussi,

pour que le pain me nourrisse, que je tende la main vers lui. Et ne voyez-vous pas, ô Jésus, que je vous appelle en moi par le désir, et que je vous supplie d'y venir en maître. Puisque je veux l'union, je veux la communauté d'action qu'elle entraîne.

A l'offertoire, je m'offrais ; à la consécration, je me donnais moi-même ; ici j'offre Jésus et moi. Prenez-nous ensemble, ô Dieu, ô Père ! Jouissez de nos adorations communes ; élevez mon esprit à des vues plus pénétrantes de vos perfections ; élargissez mon cœur pour qu'il vous saisisse pleinement vous-même ; rendez plus intime mon union à Jésus, afin qu'il ait un droit plus complet à vous parler en mon nom et que je reçoive en moi des accroissements de votre vie !

O grâce, ô don de Dieu, puisque vous êtes une participation de sa nature, communiquez-moi le sens divin qui connaît et admire, l'inclination souveraine qui jette à vos pieds sous le poids d'une adoration qui voudrait se faire infinie, éternelle !

DIXIÈME MESSE

AVEC JÉSUS VICTIME

NOS ACTES

2e Messe sur ce sujet :

ACTION DE GRACES AVEC JESUS

PRIÈRE

O Jésus, ce n'est point assez de prendre vos actions de grâces et de les offrir à votre Père ; aujourd'hui, je veux y joindre les miennes. Prenez mon âme et pénétrez-la du sentiment de la reconnaissance ; prenez ma voix et faites-lui dire et chanter ce que le ciel aime à entendre.

« Si vous saviez le don de Dieu ! »

DIXIÈME MESSE

ACTION DE GRACES AVEC JÉSUS

Cette messe a pour but de raviver en nous le sentiment de la reconnaissance et de le faire entrer profondément dans notre vie.

Assurément Dieu ne s'irrite pas de nos habituelles ingratitudes, car elles sont plutôt un oubli; les pères ne supportent-ils pas l'inconscient égoïsme de leurs enfants ! Néanmoins, que l'un d'eux se montre ému de leur bonté, qu'il leur exprime avec tendresse toute sa gratitude, ces cœurs de pères s'ouvrent délicieusement pour recevoir... et aussi pour donner.

L'action de grâces est si voisine de l'amour qu'elle en franchit aisément les limites : on remercie la bonté et on l'aime tout ensemble. Le ciel sera une sublime action de grâces.

Chaque jour, à la prière, nous récite-

rons avec une plus grande attention l'acte de remerciement ; à l'examen particulier, nous nous garderons bien d'omettre la récapitulation des bienfaits de Dieu ; et, dans le cours de la journée, nous chercherons à remarquer les grâces de tout ordre, qui se succèdent si nombreuses, qu'elles passent presque toujours inaperçues. Combien belle et combien dilatée serait l'âme pieuse, qui trouverait dans sa vie autant d'occasions de remercier que de solliciter.

SOMMAIRE :

I. — Du commencement de la Messe jusqu'à l'Epître.

Le pardon

1. Remercier Dieu du **pardon** de nos fautes (à chacun de se rappeler ici les siennes). — II. Etendue de ce pardon divin, sa puissance, sa beauté. — III. Le regret transformé en action de grâces.

II. — De l'Epître au Sanctus.

La foi

Remercier Dieu de cette grâce. — I. Sans elle, tristes incertitudes, sur Dieu, l'univers, l'avenir ; sur le but de la vie et le devoir. — II. L'Evangile, lumière complète sur tous ces objets ; principe de la morale la plus belle. —

III. Le Credo, résumé et commentaire de l'Evangile. — IV. La foi, très exposée à notre époque. Profonde reconnaissance pour ce don.

III. — Du Sanctus à l'Elévation.

L'espérance

I. Se représenter vivement le beau **Royaume du ciel**, dont le **Sanctus** évoque la douce vision. — II. Gémir de notre indifférence, amenée surtout par la trop grande préoccupation des choses de ce monde. — III. Offrir à Dieu **par anticipation** les actions de grâces que nous saurons lui exprimer au ciel.

IV. — La Consécration.

Jésus le don par excellence

La consécration nous le montre et nous le livre dans tous les états de sa vie : — I. Nouvelle Nativité. — II. Nouvelle Passion. — III. Ciel rapproché de nous. — IV. Admirable résumé des merveilles de Dieu dans l'ordre surnaturel.

V. — Du Pater à la Communion.

La paternité de Dieu

I. Paternité non point nominale, mais réelle, par communication de nature. — II. Son vrai Fils, de qui nous la tenons, a

voulu aussi apprendre le langage filial à ses frères adoptifs.

VI. — De la Communion à la fin de la Messe.

Les grâces faites à Jésus

1. Par la communion Jésus est à moi, bien à moi ; c'est ce qui me donne le droit béni de remercier Dieu pour les **grâces qu'il lui a faites** : ses grandeurs, sa beauté, son rôle admirable, son incomparable amour. — II. Bonheur de remercier encore des grâces qui nous sont communes, le partage des souffrances et les échanges de l'amitié.

VII. — L'Attrait spécial de l'action de grâces.

1. Son exercice. — II. Sa valeur.

L'ACTION DE GRACES AVEC JÉSUS

AU BAS DE L'AUTEL. — LE PARDON

1. — Je remercierai Dieu de m'avoir **pardonné** mes fautes : — fautes peut-être graves et nombreuses et renouvelées ; l'enfer aurait été mon partage : — fautes vénielles qui n'outragent pas Dieu, mais qui l'attristent ; — relâchements fréquents et prolongés, malgré les bonnes influences du milieu et les reproches de la conscience...

Nous sommes habitués à regarder nos torts envers Dieu autrement que nos torts envers les hommes. Est-ce juste ? Se montrer dur envers un ami, une mère ; faire de la peine à des êtres qui nous sont tout dévoués ; garder une attitude indifférente en face d'une affection très vive; qui donc constate une telle conduite sans la réprouver ! Or, songez-y bien, Dieu nous aime plus que nos amis et nos mères.... Que dire alors de nous ! Comment éviter l'odieux reproche d'ingratitude ?

Dieu, sans cesse occupé de notre sauvegarde et de nos besoins, du sentiment de nos douleurs elles-mêmes... Et nous, sans attention filiale à ses bienfaits, sans égard pour sa paternité que nos fautes affligent !

11. — Père bon et saint, je vous remercie de la **beauté** de vos pardons. Vos pardons, plus parfaits que les nôtres, ne tombent pas sur nos fautes comme une parole qui nous en libère, mais comme une sorte d'acte tout puissant qui les détruit. L'âme redevient si pure, que vous avez le droit de nous aimer autant !

Ah ! que n'ai-je, de mon côté, ce beau repentir, qui, lui aussi, détruit la volonté du mal et va jusqu'à éteindre les fermentations secrètes qui le suscitent !

O mon Dieu, serait-il possible que le repentir égalât l'innocence et pût même la surpasser ? La pureté du repentir pourrait-elle atteindre le degré de blancheur que présente la pureté de l'innocence ? Oui, car la vertu réside essentiellement dans l'amour de son objet et elle a deux mesures égales : l'inclination vers sa beauté, l'horreur de son contraire : toutes les deux naissent du même amour.

III. — Quand je pense aux tristes jours où je vous ai été infidèle ; aux résistances si fréquentes que j'ai opposées à vos desseins sur moi ; à ces dédains inconscients, mais réels, avec lesquels j'ai accueilli vos avances, je sens que le regret ne suffit pas, que le mot pardon ne dit pas assez et qu'il y faut ajouter un autre sentiment plus chaud, plus vivant, plus près de l'amour : l'action de grâces pour cette bonté paternelle qui m'a supporté si longtemps... Qu'il est digne de vous, le regret transformé en louange ; et qu'il est doux pour moi !

ÉPITRE, ÉVANGILE ET CREDO. — LA FOI

1. — Je remercierai Dieu de la **grâce de la foi.**

Ce dont on a joui toujours, ne touche plus ; il faut une réflexion particulière pour en sentir le prix.

Si la lumière de l'Évangile n'éclairait pas mes horizons, que saurais-je de Dieu, de l'univers et de moi-même ? Qui m'instruirait sur ces deux grandes choses, l'avenir et le devoir ? Aucune voix de la nature ne s'élève assez haut pour me l'apprendre ; et si je me tourne vers la science, ses contradictions me déconcer-

tent. Ce qu'une école établit aujourd'hui, une autre le détruira demain ; les systèmes se succèdent, sans qu'un seul reste debout définitivement. Ce silence et ce chaos sont pleins d'anxiétés et de doutes. Y a-t-il un Dieu au Ciel et quels sont ses sentiments pour moi ? Ai-je une âme immatérielle ; et la mort ne serait-elle pas une nuit, au lieu d'être une aurore ? Sans doute la raison doit affirmer ces choses ; mais, par le fait, elle ne le fit jamais d'elle-même, avec autorité.

Et pourtant, de ces notions essentielles dépend la volonté du devoir, et le devoir est la base nécessaire de l'ordre. A défaut de convictions religieuses, qui m'en imposera la pratique ? car il y a tant de devoirs qui coûtent, tant de devoirs qui ne donnent ni considération, ni joie intime! Sous la tourmente de la vie, qui me tiendra debout ! Quand mon cœur déchiré saignera, où trouverai-je le baume qui guérit ; et quelle main viendra prendre la mienne pour me rassurer et me guider ? Des doctrines incertaines, ressemblent à une maison en ruines, où l'on ne marche qu'en tremblant !

II. — Par-dessus ces ténèbres confuses plane le doux rayonnement de l'Evangile.

Comme toute lumière elle descend du ciel et répand au loin sa clarté. — C'est bien cela ! s'écrie la raison : tout s'explique et tout s'accorde. Ce que les grands esprits de tous les temps ont enseigné, s'y trouve ; et pas une de leurs erreurs ne s'y mêle. — C'est bien cela, s'écrie la morale : toutes les règles du bien s'y formulent et s'y élèvent jusqu'à l'idéal. La sanction la plus puissante et la plus pure les accompagne. Sous une telle loi, chaque homme peut atteindre la perfection de son être, et toute société fidèle, son repos et sa grandeur. — Le cœur vient dire à son tour sa parole. De quelque côté que je regarde l'Évangile, murmure-t-il, je n'y vois qu'amour ; dans le ciel, il me montre un père et, dans l'humanité, des frères. Entre eux se présente Jésus, Dieu et homme, raison d'être de tout cet amour. Comment Dieu ne l'aimerait-il pas ? C'est son vrai fils. Comment l'homme, à son tour, ne l'aimerait-il pas ? Il est de son sang et que n'a-t-il pas fait pour lui, depuis la crèche jusqu'au Calvaire, jusqu'à ce trop modeste autel, où il vient se donner encore !

— Oh ! maintenant, que les hommes manquent des qualités qui attirent, je les vois à travers Jésus qui attire ; et je les aime

aussi. L'Evangile n'est-il pas la prédication constante de cette grande loi ! Il la déclare sa loi à lui et la dit une loi nouvelle. Et moi, au fond, je la sens éternelle, tant elle répond aux besoins de mon cœur. Hélas ! Elle tend sans cesse à s'effacer, à disparaître, sous l'invasion de l'égoïsme humain : voilà pourquoi elle fut appelée nouvelle, et le reste toujours.

III. — Le **credo**, nous donne une magistrale synthèse de l'Evangile et met en lumière des vérités moins apparentes. C'est Marie, mère de Dieu et notre mère, dont le nom simplement prononcé, fait pressentir la mystérieuse puissance. — C'est l'Eglise, cette autre mère, donnant à son enfant la vérité qui instruit et le lait des sacrements qui nourrit. — Ce sont les saints sans cesse en communication avec la terre et la fertilisant encore de la rosée toujours féconde de leurs prières. — C'est la résurrection promise à ce corps mortel, compagnon de l'âme et objet consacré par les onctions saintes. — C'est enfin cette grande vie du siècle futur, vie sans nuage et sans déclin, sur qui l'éternité étendra ses ailes infinies...

Ame chrétienne qui lisez ces lignes, remerciez, remerciez encore, ne vous las-

sez pas, car la grâce de la foi est l'aboutissement d'une foule de grâces : grâces qui vous ont choisie et préservée ; grâces qui vous ont formée et embellie ; grâces de l'innocence qui garde cet œil pur par lequel on voit Dieu, ou grâces du repentir dont les larmes ont le pouvoir divin de nous rendre la vue !

IV. — De nos temps, le dévergondage des esprits a créé autour des vérités les plus certaines, des nuages qui vont s'épaississant ; or, ce qui est contesté perd de sa force persuasive, et l'incrédulité d'un grand nombre suffit à alarmer la conviction des autres. La foi se perd par contagion ; soyez prudent. — Elle se perd par les fautes, surtout par celles qui humilient ; soyez pur. — Elle se perd par l'inaction, soyez chrétien pratiquement.

— Si votre foi est saine et robuste, oh ! remerciez, car vous le devez au milieu que vous a fait la bonté divine, aux sauvegardes dont elle a entouré votre vie, à la persévérance dans la prière où elle vous a maintenu.

— Vous, dont la foi est souffrante mais résolue, remerciez encore ; remerciez des secours qui vous ont retenu sur le penchant de l'abîme ; de ce besoin plus senti qui

rattache à ce qui semble nous quitter ; de l'indulgence avec laquelle Dieu a supporté vos curiosités d'esprit, vos entraînements d'imagination et vos anxiétés elles-mêmes, qui ne furent pas sans blesser son cœur.

AU SANCTUS. — L'ESPÉRANCE

Vous ne vous arrêterez à l'offertoire que pour offrir la messe d'aujourd'hui **très spécialement** en action de grâces ; puis vous reprendrez au **Sanctus** la belle succession des bienfaits de Dieu. Ici nous nous élèverons aux promesses éternelles et nous remercierons Dieu de la **vertu d'espérance.**

1. — Le Sanctus est le cantique du ciel essayé sur la terre. En nous apprenant à en bégayer les syllabes, l'Eglise fait comme les mères qui forment les lèvres du petit enfant à répéter des sons qu'il ne comprend pas encore, mais qui disent ce qu'il doit dire, avant de le chanter.

O Dieu, ce beau ciel est votre royaume ; ce royaume proclamé par Jésus, et proposé aux hommes comme l'explication de la souffrance et le mobile du courage, — il est la réalisation de cet idéal de beauté et de

tendresse que nous portons à travers les laideurs et les infinies misères d'ici-bas.— Nos pensées alors seront hautes et sereines ; nos volontés sans défaillance ; nos affections aussi pures que délicieuses. L'imagination se réjouira dans la contemplation du beau, et la sensibilité palpitera d'émotions enivrantes. — Nous serons grands, très grands ! Ce n'est pas étonnant ! Il n'y aura devant nous que de grandes choses et ces grandes choses entreront en nous. L'Etre de Dieu même éclairant notre intelligence ; l'amour dont il aime, animant nos cœurs : c'est le divin faisant invasion en nous et resplendissant sur tous nos visages, pour créer l'éternelle union dans une ressemblance universelle, de vie, de beauté et d'amour.

II. — Et je passe des jours, des mois peut-être, sans me souvenir **distinctement** de ces belles promesses; sans vous en remercier, ô mon Dieu !

Ces promesses pourtant sont déjà un vrai don : un don, puisqu'elles m'apportent le courage ; un don, puisqu'elles me confèrent des **droits** certains ; un don surtout, parce qu'elles exigent, ô mon Dieu, que dès maintenant vous divinisiez secrètement ma nature, pour qu'elle soit

capable de vous mériter, vous l'objet sublime de ces promesses.

Et si je ne vous remercie pas, c'est que je ne réfléchis pas ; c'est que je me laisse attirer, saisir, envelopper par la multiplicité des choses qui passent. Là s'arrêtent et s'absorbent mes pensées, mes désirs, mes craintes. Là s'engloutissent les jours précipités de cette triste vie ! Ce beau Ciel me devient étranger; il ne m'est plus une patrie. Ses horizons paraissent si lointains et se perdent tellement dans la brume, qu'il n'arrivent plus à mes yeux que sous la forme confuse d'un rêve ; aussi la mort garde-t-elle pour moi le noir aspect du tombeau, elle qui est pourtant la porte radieuse de la vraie vie !

III. — O mon Dieu, pardonnez à mon inconscience ces oublis et ces défaillances ; ayez pitié de cette misérable condition humaine qui nous enferme dans les sens, c'est-à-dire dans la nuit pour tout ce qui est immatériel. Ne vous offensez pas de mon involontaire indifférence et du silence de mon cœur. Je devrais vous remercier sans cesse de ce bonheur promis ; mais vous ne nous avez pas donné sur terre le sens qui l'apprécie et le langage qui l'exprime. Dai-

gnez donc, ô Dieu bon, ô Dieu père, daignez d'avance prêter l'oreille à l'éternelle louange que je vous chanterai plus tard, quand vous m'aurez donné ce sens qui voit et cette parole qui traduit. Les accents qui s'exhaleront alors de ma reconnaissance, recevez-les, prenez-les aujourd'hui.

Je voudrais, pour vous les offrir, les avoir déjà dans mon cœur. Comme l'enfant qui dit à sa mère : Vous verrez quand je serai grand ! j'ose vous dire ici, ô mon Père du ciel : je voudrais être grand déjà pour ne plus être ingrat !

LA CONSÉCRATON ET L'ÉLÉVATION. — JÉSUS LE DON PAR EXCELLENCE

Nous sommes en face du **don de Dieu par excellence**, du don qui contient tous les dons. C'est le thème d'une action de grâces que l'éternité n'épuisera point. Je peux m'y essayer dès ce bas monde. Oubliant mes haillons, négligeant le poids de mes soucis humains, je veux monter au ciel, je veux chanter Jésus.

I

O Jésus, vous emplissez et le monde et les siècles. Le souvenirde votre Incarnation jette ses rayons d'or sur l'étable de

Bethléhem, sur sa crèche et sa paille vile : c'était votre venue en ce monde ! Eh bien ! n'est-ce pas votre venue en ce monde qui se reproduit sur l'autel ? Ne venez-vous pas à l'instant de quitter le ciel comme au jour de votre apparition première ? Etes-vous moins grand ; êtes-vous moins Dieu? seriez-vous moins présent ? manquerait-il quelque chose à l'Etre que vous nous offrez ?... Dans les langes des saintes espèces, vous êtes plus petit, je l'avoue, et plus humble encore ; mais n'en êtes-vous pas plus digne de mes remerciements ? votre condescendance d'aujourd'hui dépasse celle d'alors !... Et dire que cette nativité se renouvelle pour moi chaque matin ; que j'y fais à peine attention et que vous ne vous rebutez jamais, o Jésus qui pouviez si bien rester dans votre ciel !

A Bethléhem, il y eut pour vous accueillir une mère, un père adoptif, deux cœurs qui vous offrirent le doux berceau de leur reconnaissance. Hélas ! dans la pauvreté de mes sentiments, j'en suis réduit à les prier de me prêter les leurs, pour vous dire mon action de grâces. Ah ! si je vous aimais comme eux !

II. — Au jour de Noël, vous portiez déjà le nom de Sauveur ; n'est-il pas celui de votre mission tout entière ? Cependant, vous avez voulu ne le conquérir qu'au Calvaire ! L'intervalle fut de 33 ans. Eh bien ! moi, pour saluer la victime qui s'offre sur la paille de la crèche et celle qui s'immole sur le bois de la croix, je n'ai pas à me porter en deux lieux différents ; je n'ai pas à demander au temps de parcourir une longue étape. Sur cet autel, dans cette nouvelle naissance, je trouve une nouvelle mort. Vous naissez et vous vous immolez tout ensemble. La même parole qui vous donne la vie, vous donne aussi la mort. Je vois ce pain et ce vin consacrés et je sais que vous êtes là. Je les remarque séparés et je comprends que vous y êtes immolé. Je tiens sous un seul regard tout l'espace de votre vie sur la terre ; je vous y vois naissant et mourant ; vos sourires et vos larmes s'y confondent. Vous avez concentré dans ce don tous vos autres dons, pour les tenir à la fois sous mes yeux, comme une proclamation d'amour, un stimulant et un exemple.

III. — Dans cette hostie vous êtes l'hôte et l'ami, la rançon et le remède, le maître qui parle encore. Vous êtes déjà le Jésus

que nous verrons au ciel, car c'est en votre état de gloire que nous vous possédons. Quoi! c'est le Jésus du ciel et il porte intrinsèquement avec lui sa beauté, ses délices ! Après son berceau et sa tombe, l'Eucharistie est donc son trône aussi ! Oui, elle est l'avenir comme elle est le passé.

IV. — En nous donnant à la fois Jésus tout entier, sa vie tout entière et dans le temps et dans l'éternité, la petite hostie de la messe nous apparaît comme la merveilleuse réduction des merveilles de Dieu. On dirait un grand arbre redevenant petite graine, pour être contenu dans la main d'un enfant! Quelles actions de grâces pourraient égaler le don d'un tel joyau !

V. — Mais ce don est vivant et il parle ! O mon Dieu, écoutez et recevez l'action de grâces de Jésus. Elle est complète et elle est à moi, puisque lui-même est à moi !

LE PATER. — L'ESPRIT FILIAL

J'offrirai à Dieu une action de grâce, pleine de tendresse pour sa paternité.

I. — O Etre infini en grandeur, en beauté, en puissance, que suis-je pour vous nommer mon Père, moi un moucheron, un vermisseau ! Il est vrai, vous êtes

mon créateur, je suis votre œuvre. On est le père de son œuvre. Mais ce n'est là qu'un sens métaphorique. Cette paternité n'est qu'un nom, et ne va pas jusqu'à émouvoir mes entrailles. Le vrai père est celui qui produit un être de sa race, un être qui palpite de sa vie et qui lui ressemble. Serais-je donc un tel fils pour vous ? oui, oui, la grâce du baptême est une génération spirituelle qui nous communique votre nature. Tel est le fait inexplicable qui explique tout : et la prodigalité de vos dons et la persistance de votre amour et les radieuses promesses d'un bonheur qui devient un bien d'héritage.

II. — Comment cela se peut-it faire ? je l'ignore ; mais puisque cela est, je comprends que votre vrai Fils fait homme se charge d'instruire ses frères d'adoption. Lui seul sait ce qu'on peut vous dire ; et ce qu'il nous fait dire est si intime, qu'on ne le répète qu'en tremblant d'émotion : « *Que votre nom soit sanctifié... que votre règne arrive... que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel....* » — Un vrai fils a seul le droit d'entrer à ce point dans les intérêts de son père !... Et quand il redescend à la demande du pain de chaque jour, du pardon des fautes, de l'assistance contre le mal envahisseur,

là encore, l'esprit filial se fait sentir par la candeur et l'étendue de sa confiance.

O Père, merci de l'honneur ; merci de la protection ; merci surtout de la tendresse que dévoile la permission d'un tel langage ! merci de votre paternité !

LA COMMUNION. — LES GRACES FAITES A JÉSUS

1. — O mon Dieu, à chaque messe, je vous offre, à la place des miennes, les actions de grâces de Jésus et je me réjouis de les savoir infinies ; mais aujourd'hui, m'enhardissant davantage, j'ose vous remercier **pour lui :** Merci de lui avoir donné une âme si belle qu'elle vous ravit ; un cœur si grand que votre amour s'y meut à l'aise. — Merci des perfections dont vous avez composé son être et des mérites dont vous l'avez enrichi. — Merci de nous l'avoir envoyé sur terre semblable à nous, sensible à tous nos maux. — Merci de ce qu'il a marché sur nos chemins, usé de nos aliments vulgaires, subi nos fatigues, versé nos larmes et touché toutes nos misères. — Merci de ses souffrances qui furent si fécondes, de sa bonté qui fut si touchante, de sa prière qui fut si intime avec vous, si vaste sur nous tous. — Merci de lui avoir confié, avec l'œuvre de votre gloire, celle de mon salut.

— Merci de m'avoir uni à lui par de véritables liens de famille, par la communication d'un même amour et le partage d'une destinée pareille. — Merci de la communion à son corps sacré qui s'accomplit dans le mystère ; merci de l'éternelle union !

II. — Oh ! oui, je vous remercierai encore de mes peines, qui sont une part de sa croix : je veux répondre à son amour par le bonheur de souffrir pour lui.

Si je pouvais aussi le faire connaître, le faire aimer, le défendre au besoin, le consoler toujours ! Une telle mission serait pour moi l'objet d'une particulière action de grâces : j'ai tant reçu que je sens enfin le besoin de donner aussi quelque chose ! «...Est-ce bien moi qui parle, est-ce Jésus qui parle en moi ?

Tour à tour, ô Jésus, nous changeons de rôle et successivement nous parlons l'un pour l'autre ! Se peut-il voir une amitié plus complète, un échange plus doux ! Mon âme se fond dans une reconnaissance ravie ; et ma voix essaie de murmurer quelques notes de ces actions de grâces du Ciel, qui déjà s'éveillent en mon cœur.

DES AMES VOUÉES A L'ACTION DE GRACES

1. — Il y a des âmes qui se consacrent particulièrement à ce noble devoir. Comme ces vases d'encens qui brûlent dans les temples, elles font monter vers Dieu, de ce grand temple qu'est la terre, les flots parfumés de leur incessante action de grâces. Ils s'élèvent, heureux et empressées de leur première pensée, au matin, et de chacune de leurs prières durant le jour. Les occupations multiples des devoirs n'en arrêtent point l'essor, et les souffrances de la vie ne font qu'en ranimer l'ardeur. Le soir venu, on les voit encore flotter comme un nuage sur le sommeil de la nuit.

II. — Cet attrait est un don de choix. Il s'adresse au mobile le plus délicat et remplit une fonction très noble. Ne vivant que de choses exquises, il développe les beaux côtés de notre nature et fait épanouir sur le visage humain le reflet des impressions divines. Si l'adoration surpasse l'action de grâces dans l'ordre des senitments, elle ne communique pas, comme elle, la chaleur des rapports intimes.

L'adoration se prosterne devant l'infinie Majesté ; l'action de grâces ouvre ses bras à l'infinie Bonté!

ONZIÈME MESSE

AVEC JÉSUS VICTIME

NOS ACTES

3e Messe sur ce sujet :

L'EXPIATION AVEC JÉSUS

PRIÈRE

O Jésus, ce n'est point assez de prendre vos expiations et de les offrir à votre Père ; aujourd'hui, je veux y joindre les miennes. Prenez mon âme et pénétrez-la du sentiment de l'expiation ; prenez ma voix et faites-lui dire et chanter ce que le ciel aime à entendre.

« J'achève ce qui manque aux expiations de Jésus, en mortifiant en moi l'être de chair. »

ONZIÈME MESSE

L'EXPIATION AVEC JÉSUS

AVANT LA MESSE

Je vais méditer sur un devoir qui incombe à la race humaine tout entière, depuis la chute originelle ; sur un devoir devenu plus impérieux pour moi, depuis mes fautes. — La nature a horreur de la souffrance et la repousse ; mais la justice l'exige et la prudence l'impose.

— L'expiation de Jésus est une grande lumière. Eussé-je été seul coupable, et coupable d'un seul péché grave, elle était **nécessaire.** Puis-je admettre qu'elle me dispense de toute expiation personnelle ? Ce ne serait ni juste, ni noble, ni bon.

— L'expiation de Jésus est une touchante **preuve d'amour.** Consentirai-je à lui refuser le même témoignage ? Or, j'ai à mon service la résignation dans les peines et la générosité dans la mortification.

— L'expiation de Jésus m'ouvre encore une voie plus haute, celle de l'**expiation pour mes frères**, à son exemple, pour lui, et avec lui. Oh ! la belle perspective de grandeurs évidentes et de secrètes délices!

Puissé-je retrouver, durant cette messe, la trace sanglante des pas de mon Sauveur, l'accent ému de son invitation à le suivre, l'impression encourageante de son regard ami !

SOMMAIRE :

I. — **Au bas de l'Autel.**

Le repentir.

I. — L'expiation, **but** de l'Incarnation. — II. — Pensée continuelle de Jésus, sur la terre autrefois, sur l'autel aujourd'hui. — III. Objet de l'expiation : tous nos péchés, même les moindres. — IV. Puis-je les laisser expier à Jésus seul ?

II. — **Au Kyrie.**

Le cri du repentir.

I. — **Cri continuel** de Jésus. — II. Des saints ici-bas. — III. S'il n'est pas le mien, c'est que je ne sais pas vraiment ce qu'est le péché.

III. — **Gloria in excelsis.**

Le motif du repentir.

1. — La gloire de Dieu amoindrie par le péché. — II. Rétablie par l'expiation. — III. Elle fut le mobile premier des souffrances de Jésus ; elle doit être celui de ma vie pénitente.

IV. — **L'Epître et l'Evangile.**

La loi d'expiation.

1. — L'expiation remplit tout l'enseignement de l'Evangile. — II. Jésus, se présentant comme caution, nous révèle nos dettes. — III. Jésus, notre maître, nous enseigne le devoir du renoncement. Jésus, notre ami, nous invite à le suivre au Calvaire.

V. — **L'Offertoire**

S'offrir à l'expiation.

1. — C'est répondre à l'appel de l'honneur et de l'amitié. — II. Comme le fait encore Jésus sur l'autel. — III. Et cela, malgré l'horreur instinctive de la souffrance.

VI. — **Sanctus.**

L'expiation, loi de la sainteté.

1. — Depuis le péché, la sainteté a pour **conditions** : la contrainte et la souffrance, les deux éléments de l'expiation.

II. Sagesse de Dieu dans cette disposition nécessaire et féconde.

VII. — A la Consécration.

L'âme réparatrice.

I. — Jésus s'immolant de nouveau sur l'autel. — II. Immolation entière, stable et humiliée. — III. Emulation sainte d'un tel idéal. — IV. L'âme consacrée à la réparation le réalise.

VIII. — A la Communion.

L'union admirable.

I. Faire communier Jésus à nos souffrances, en lui offrant notre âme victime, comme une petite hostie. — II. Communier nous-même à ses souffrances. — III. On ne peut y communier qu'en les souffrant soi-même.

IX. — Après la Communion.

La Rédemption prolongée.

I. Le rêve du Calvaire. — II. Réalisé dans l'immolation pour nos frères. — III. Comment se forment les âmes victimes.

X. — Une âme victime.

AU BAS DE L'AUTEL — LE REPENTIR

I. — Me représenter vivement le Verbe Divin, quittant le ciel au jour de son Incar-

nation, s'abaissant à l'état d'esclave et prenant l'**attitude du pécheur**. C'est l'expiation qui l'a appelé sur la terre, et, dès qu'elle l'a eu saisi, elle ne l'a plus quitté qu'au soir du Calvaire, quand il ne restait plus à la victime un seul affront à subir, une seule goutte de sang à verser.

II. — Toute sa vie, il a porté mes péchés comme on porte un **souci désolant**, une tache infamante, une dette immense qu'il faut payer. — Cette pensée côtoyait toutes ses occupations et se mêlait à toutes ses joies. — Gethsémani fut plutôt une **manifestation**, où, si l'on veut, une recrudescence de cette douleur constamment ressentie. — Le sacrifice de l'autel est dominé lui-même par cette austère vision.

III. — Ce ne sont pas seulement mes péchés les plus graves, qui ont ainsi tenu dans la désolation le cœur de Jésus ; il n'y a pas une faute vénielle qui n'en soit **responsable** dans sa mesure ; donc, toute faute doit être haïe, déplorée, expiée.

IV. — Dès le commencement de cette messe, je veux envisager cette disposition, qui me convient mieux qu'à Jésus. Elle est pour moi de stricte justice ; en

courbant le front, je confesse mes fautes et j'accepte leur châtiment.

— Demandez cette disposition sincère et décidée ; ou, à son défaut, le désir de l'avoir. Le désir est une orientation, un premier pas timide, une sorte d'appel.

AU KYRIE ELEISON — LE CRI DU REPENTIR

I. — On peut le dire dans le sens le plus rigoureux, la vie **intime** de Jésus ne fut qu'un **cri continuel** de supplication. N'est-ce pas le fait d'une douleur toujours vivante, d'un mal qui ronge ! — Et dans ce cri quelle expression ! C'est plus que le cri de Job se lamentant sur sa misère, plus que le cri de Rachel pleurant la mort de ses enfants.... Ce cri d'angoisse et de pitié s'est élevé pour moi, oui pour moi, et constamment, d'un cœur divin !

II. — La vie intime des saints, elle aussi, fut toujours une **vie gémissante**. Le gémissement chez eux remplissait les premières années de leur conversion et se prolongeait jusqu'à la mort ; aussi vif, plus vif peut-être, par contraste, au milieu des faveurs célestes : « *Mon péché est toujours devant moi.* » Plus leur amour grandissait, plus grandissait le regret douloureux du passé...

III. — Si je ne sais pas gémir et crier des supplications, c'est que le péché n'est pas pour moi une **douleur**. Si je ne souffre pas de mes fautes, quand Jésus en souffre, c'est que je ne comprends pas, ou que j'aime trop peu !

Seigneur, Seigneur, ayez pitié de mes fautes ! Ayez pitié de mon ignorance ! Ayez pitié de mon manque de cœur !

AU GLORIA. — LE MOTIF SOUVERAIN DU REPENTIR.

I. — Désir de réparer la gloire de Dieu. — Cette gloire, que l'Eglise chante à ce moment de la messe, je l'ai **amoindrie** par mes offenses positives, par mes négligences souvent lamentables, par tant d'actes indélicats. — Je n'ai pas su accomplir tous mes devoirs envers les autres : devoirs d'état, par conséquent devoirs de justice ; devoirs de charité, par conséquent devoirs d'amour. — Je n'ai pas su faire connaître Dieu, lui amener des âmes, et, ces âmes, les rendre plus belles, pour l'honorer....

II. — Eh bien ! cette gloire, je veux la **réparer** par des expiations fécondes ; et je les chercherai dans l'élévation de mes sentiments, dans la perfection de mes ver-

tus, dans la générosité de mon zèle. Oui, tout cela, ô mon Dieu, chantera votre bonté, qui a ramassé ce pauvre bien bas ; votre puissance, qui l'a élevé parmi ceux qui comprennent ; votre assistance, qui l'a secouru dans ses défaillances nombreuses; votre amour qui lui a révélé ses secrets. A la vue d'une telle indigence merveilleusement enrichie, les anges du ciel répèteront ces paroles : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux âmes de bonne volonté.* »

III. — Pour nous faire une idée de cette gloire et nous en éprendre, cherchons la place qu'elle occupa dans l'âme de Jésus. Elle fut le **but premier** de son Incarnation et demeura la grande **aspiration** de son âme, dans laquelle passaient et repassaient comme des flots magnifiques, tantôt l'admiration des amabilités divines, portée jusquà l'extase, tantôt la douleur de l'injustice humaine, douleur violente comme la mort. Ces accents s'élevaient de la petite crèche de Bethléem, de la maison paisible de Nazareth, de tous les chemins de la Palestine qui le virent passer, et du Calvaire enfin, où, se rassemblant en un concert suprême, ils chantèrent à cette grande gloire, enfin vengée, le grand hymne de la Rédemption.

L'ÉPITRE ET L'ÉVANGILE — LA LOI D'EXPIATION

1. — Jésus était venu au monde pour subir l'expiation, et aussi pour le **prêcher.** Cette idée revient sans cesse dans son enseignement ; elle éclate dans ses exemples ; elle apparaît, même au Thabor, dans une scène de triomphe. Voyez ! Elle rayonne encore au Ciel dans les stigmates de sa passion, imprimés pour toujours sur son corps glorifié ; et ne la retrouvons-nous pas chaque jour, manifestée formellement, au sacrifice de la messe !... Non, nous ne pouvons pas en fuir la leçon ; nous n'avons pas le droit d'en éluder les exigences.

11. — Vous êtes-vous jamais demandé, d'une façon très sérieuse, à quel titre Jésus fut livré à la souffrance ? A titre de **caution,** répondez-vous. Sans doute. Eh bien ! Qu'est-ce qu'une caution ? C'est une personne qui s'engage pour une autre. Mais la caution ne doit rien elle-même. Si elle paie, c'est dans la **mesure** où le débiteur est insolvable.... Et vous voudriez que Jésus payât seul toutes vos dettes, toutes jusqu'à cette part personnelle que vous pouvez offrir par vos expiations ! Vous ne rougiriez pas de vous épargner

quelques douleurs, au prix de son martyre !... mais ce serait de la cruauté, si ce n'était pas, avant tout, de l'inconscience !

III. — O Jésus, quand je vous considère si aimable et si bon ; quand j'entends votre voix si suave m'appelant à vous suivre vers la souffrance, la souffrance ne me paraît plus une ennemie ; et, lorsque je la vois s'attacher à la Croix, y prendre vos traits, y toucher votre sang, elle se revêt d'une teinte si belle que je lui tends les bras. — O Sauveur, vous avez voulu souffrir pour expier mes fautes ; je veux aussi souffrir pour les expier avec vous. O ami, vous avez souffert vaillamment, constamment, parce que vous m'aimiez. En vous aimant je serai brave aussi : on n'est plus soi quand on aime ! ô Jésus, portons ensemble nos deux croix, la vôtre et puis la mienne ; je ne veux pas que ni l'une ni l'autre reste trop lourde à vos épaules !

A L'OFFERTOIRE : S'OFFRIR A L'EXPIATION

I. — Se résigner aux peines qu'on ne peut s'épargner ; les accueillir **aimablement,** c'est beaucoup, c'est même au-delà de ce que je fais d'habitude ; et cependant

un désir plus généreux tressaille en moi : si j'allais au devant du sacrifice, si je m'offrais de moi-même à l'expiation ! L'honneur et l'amitié l'exigent. N'est-ce pas un devoir d'honneur de se montrer disposé à payer soi-même ses dettes et grandement ! N'est-ce pas un devoir d'amitié de vouloir décharger ainsi un être innocent et aimé ; de se jeter du moins à ses côtés et de le suivre dans les souffrances qu'il ne subit que pour moi !

II. — Si Jésus ne s'était immolé qu'une fois ; si ses humiliations et ses délaissements n'étaient plus qu'un souvenir perdu dans le passé, je serais excusable peut-être d'y moins penser ; mais non, cet état de victime, il le reprend ici. A chaque messe, voyez-le humilié, anéanti, privé de tout, exposé à tout. Ce que nous redoutons le plus ; ce que la vie impose à la plupart des hommes, la pauvreté, l'isolement, la déception, l'indifférence : voilà sa condition, voilà sa cour ! — Combien de messes ne réunissent que deux assistants: le prêtre et quelque enfant pauvre, payé pour être là ! — Combien de tabernacles qui ne sont jamais visités ! Les hommes passent et repassent le long de sa demeure: Jésus entend le bruit de leurs con-

versations et de leurs pas. Nul ne songe qu'Il est là. L'oubli le tient enseveli dans une ombre plus épaisse que celle de l'église aux voûtes obscures. — Si, en certains lieux, à certains moments, ce silence est rompu, hélas! c'est par des voix qui blasphèment. Les chrétiens ne parlent pas de lui. Les places publiques n'entendent pas bénir son nom! — De loin en loin, une personne pieuse entre, s'agenouille et ne sait dire à cet ami que des prières apprises. Si parfois de vraies prières se font entendre, écoutez bien! c'est pour exprimer quelque douleur personnelle!... De ses douleurs à lui, il n'en est pas question !.... Qu'elles sont rares les âmes qui sentent ce qu'il sent!

Ainsi se perpétuent parmi nous les douleurs expiatrices du Calvaire!

— Quand l'isolement nous accable, ou quand une affection nous quitte ; quand notre amour-propre est froissé, ou que notre dévouement passe inaperçu ; à son exemple, aimons à nous redire: C'est mon immolation : c'est bien! Je me suis offert à la souffrance ; elle m'étreint ; c'est son rôle : le mien est de la sanctifier.

III. — J'hésite cependant encore, je me sens si inconstant, si faible! Le seul as-

pect de certaines douleurs suffit à me remplir d'effroi. M'offrir à l'immolation n'est-ce pas être téméraire? Non, non ! On ne l'est pas quand on accomplit un acte juste et que l'on se confie à un Dieu sage. — Et puis, sachez-le bien, la crainte qui vous arrête est l'horreur instinctive de la souffrance. La grâce ne la supprime pas toujours chez les âmes qu'elle soutient le mieux ; elle aime à la laisser parfois à l'héroïsme lui-même, comme une humiliation protectrice.

O Jésus, je comprends, et, quand je vous contemple vous-même, je me rassure. Vous avez frémi à l'approche de l'heure fatale. Conscient de telles angoisses, vous excusez les nôtres. Vous nous montrez qu'elles peuvent se concilier avec la générosité la plus entière. Laissez donc à ma sensibilité ses instinctives répugnances ; laissez à mon impressionnabilité l'agitation et le trouble : tout cela ne fait qu'apporter au mérite un élément de plus et le plus beau peut-être ; car enfin, ô Jésus, si j'ai le cœur de braver de telles alarmes, c'est que ce cœur est bien à vous !

O Jésus, vous seriez moins beau, vous-même et moins touchant, si vous n'aviez pas laissé à notre faiblesse l'image inoubliable du pâle agonisant de Gethsémani ;

et votre amour, pour se faire entendre, n'aurait jamais trouvé des accents comparables à vos cris de détresse.

AU SANCTUS — LA SOUFFRANCE, CONDITION DE LA SAINTETÉ

1. — Ici se présente naturellement l'aspiration à la **sainteté**. Faut-il s'en détourner en se disant : elle est trop haute, je la laisse aux grandes âmes ? Non, vous n'en avez pas le droit. Si la sainteté n'est pas, hélas, un **fait** universel, elle n'en reste pas moins le **devoir** universel.

Tout être doit tendre à s'accroître ; or, pour l'être doué de raison, s'accroître, c'est se perfectionner. La perfection du chrétien s'appelle sainteté. Saint Paul donne aux fidètes le nom de saints, et le divin Maître avait proclamé déjà cette belle exigence : « *Soyez saints comme votre Père céleste est saint.* »

Mais quelle est la condition fondamentale de cette croissance, de cette élévation, de cet épanouissement auguste ? Qu'on ne s'y trompe pas, dans l'**ordre actuel,** c'est la souffrance : souffrance qu'apporte la vie, souffrance qu'impose la vertu. La souffrance de la vie, quel homme, ayant vécu, l'ignore ? — La souffrance de la vertu consiste dans les privations et les

contraintes. Vous ne rencontrerez jamais un saint qui ne soit pas un grand mortifié. Résignation et mortification sont donc pratiquement les éléments de la vertu.

11. — O mon Dieu, la sainteté humaine n'est-elle donc point une part de la vôtre et son reflet ? N'est-elle pas pour nous la beauté supérieure ? Et vous lui donneriez pour agent nécessaire la douleur qui déforme votre œuvre et l'enlaidit ! Son berceau serait l'abaissement, et sa gardienne le contrainte ! Pourquoi ne pas laisser à ce germe de votre vie, la liberté de se développer au grand air du bonheur ?

— Ce serait, en effet, sa condition normale, et ce fut là le premier idéal de Dieu. Cet idéal, hélas ! sombra dans la faute originelle ; et, ne l'oublions pas, nous restons des êtres déchus. Pour des êtres déchus, s'élever, c'est se relever. On ne se relève pas sans peine. Voyez où descendent des âmes qui se laissent aller ! Dépouiller la vie chrétienne de son austérité, c'est se livrer à la nature et à toutes ses déchéances ; c'est se faire une âme païenne, une de ces âmes sur lesquelles pleurait le grand apôtre quand il disait : « *Elles ne comprennent pas Jésus ; elles sont devenues les ennemies de sa divine croix.* »

Non, vous ne voulez pas ce rôle de défection ; et Dieu même ne peut pas vous autoriser à le prendre. Si votre indigence réclame un Rédempteur, votre dignité, votre devoir, la nécessité même de votre vertu, exigent que vous deveniez l'associé de cette rédemptiou.

Ne vous attristez pas de cette condition ; La souffrance est rude d'aspect comme l'ouvrier, car elle est ouvrière elle aussi, ouvrière de notre vraie grandeur. Sous son marteau et son ciseau la forme du divin modèle se dégage du marbre grossier, tandis qu'au dedans l'amour sacré lui donne la vie. Au beau soleil de l'éternité l'œuvre douloureuse enfantera la joie, et dès maintenant elle en recèle le germe obscur, comme la plante porte la fleur dans sa tige, quoiqu'elle ne doive la jeter au dehors que plus tard, quand elle aura grandi, dépassé la hauteur des herbes et secoué sa tête dans l'air libre et pur.

Qu'à ce compte, la vie humaine perde le coloris que lui prêtent nos rêves, c'est certain ; mais qu'importe, si à des rêves d'un jour généreusement sacrifiés, succèdent des réalités éternelles ! Déjà même, sur cette terre, percent çà et là des lueurs qui trahissent le ciel. Si la mortification

grave sur le visage des saints une expression de force indomptable, elle y fait luire aussi une impression d'ineffable bonheur.

Qu'il est grand l'être humain, qui, dépouillant sa nature sensuelle « *porte en son corps la mortification de Jésus* » : Celui-là « *sait Jésus et Jésus crucifié* ». Il ne cherche nulle part ailleurs son repos, sa joie et sa gloire !

LA CONSÉCRATION — L'AME RÉPARATRICE

1. — Ici, se recueillir très profondément pour assister à l'arrivée de Jésus sur l'autel. Se dire et se répéter que la petite hostie n'est plus ; que le prêtre tient en ses mains le vrai corps qui fut immolé au Calvaire ; que le Dieu Incarné est **réellement** parmi nous !... Et cependant, cette église où je suis, garde son impassibilité d'être froid et muet.... Ses voûtes ne retentissent d'aucune voix mystérieuse... Aucune irradiation de lumière ne part de cet autel !... Que dis-je ? Eux-mêmes, les êtres intelligents qui sont là, les chrétiens qui croient, paraissent aussi insensibles, aussi froids et aussi muets ! On ne surprend pas dans leur regard l'émotion des heures de joie. Les larmes ne trem-

blent pas à leurs paupières; et, si vous mettiez la main sur leur poitrine, vous ne sentiriez pas leurs cœurs battre plus fort!

II. — Ames chrétiennes, âmes oublieuses, troublez-vous saintemant ; secouez votre habituelle torpeur ; contemplez la victime qui a choisi un tel anéantissement ; admirez cette donation absolue qui a tout immolé ; étonnez-vous devant cette consécration irrévocable d'un Etre plein de vie, qui ne cherche pas à déchirer ce faible voile des saintes espèces, pour se montrer dans sa gloire... ou pour fuir vers le Ciel! — On aura beau la délaisser, la noble victime, l'outrager même et pousser la profanation jusqu'à répandre à terre les hosties d'un ciboire ; dans cette position injurieuse, avilie, elle restera, là, impassible comme un être qui n'a ni sentiment, ni puissance !...

Et nous n'appellerions pas cet anéantissement une immolation, un vrai sacrifice ! — Eh bien ! à notre tour, soyons des âmes de sacrifice, des âmes prêtes à la souffrance et à l'opprobre, fières de cette part sacrée dans la grande œuvre de la Rédemption divine !

III. — O Jésus, je ne trouve point de paroles qui me permettent d'exprimer les

sentiments tout nouveaux que j'éprouve. Votre consécration eucharistique est pour moi un idéal si beau, qu'oubliant mon habituelle lâcheté, j'ose aspirer à le poursuivre. — Etre enfermé dans la souffrance comme vous l'êtes dans l'hostie ; — ne faire qu'un avec elle ; — et surtout demeurer constamment dans cet état de mort : voilà ce que vous faites ; voilà ce que je veux ; voilà ce que je vous demande d'être toujours !

En effet, s'il y a des âmes consacrées à l'adoration et à l'action de grâces, ne faut-il pas qu'il y ait aussi des âmes **consacrées à l'expiation**, des âmes qui y pensent et qui en vivent !

Expier, c'est réparer. Réparer, c'est rendre au cœur divin autant de gloire, autant de joie que lui en arrache le mal; c'est se substituer aux âmes coupables, payer leurs dettes et les rendre meilleures.

Marie fut la première des âmes réparatrices : elle donna plus que sa vie, elle immola son Fils. Sans doute Jésus sans elle nous eût pleinement rachetés ; il voulut que ce fût **avec elle** ; il veut aussi que ce soit avec nous : association d'amour, de souffrance et de gloire, qui ne nous impose après tout qu'une simple offrande, celle

des croix et des contraintes que nous ne saurions éviter.

Mais, ces croix imposées, il ne suffit pas de les subir, il faut en faire des choses saintes, il faut les vénérer, comme on vénère les parcelles de la vraie croix. Ces parcelles rares et sacrées, on les enchâsse dans l'or et les pierres précieuses. Entourons nos peines des richesses de l'esprit de foi et de l'esprit d'amour. Ajoutons-y, en forme de guirlandes, quelques mortifications volontaires, qui donnent à Dieu, comme à notre conscience, la preuve sensible de notre générosité.

Alors, ô Jésus, en m'unissant aux paroles de la consécration : *Ceci est mon sang, répandu pour le salut du monde*, je vous dirai : prenez aussi le mien ; qu'il se mêle au vôtre ; qu'ensemble ils s'élèvent vers le Ciel comme un parfum d'immolation, et se répandent sur les coupables comme un flot de pardons.

— Large et sublime voie ouverte aux vertus généreuses. — Coup d'œil jeté d'avance sur une donation plus complète encore et que nous allons rencontrer dans le grand fait de la Communion.

COMMUNION — L'UNION ADMIRABLE

1. — Par la consécration d'elle-même à Jésus, l'âme cesse de s'appartenir pour être toute sienne. Il peut à son gré disposer de ses biens, de son activité, du sang de ses veines et du sang de son cœur; elle est sa chose. Mais la chose, tout en appartenant au Maître, reste séparée de lui : elle est dans sa main, à son usage; elle n'est pas **en lui**. Ah ! si elle pouvait devenir une partie de lui-même ?... O âme pieuse, ouvrez-vous à une magnifique surprise : la Communion réalise ce souhait et conduit la donation au sommet de son idéal.

O Jésus, quand je pense qu'à la Table sainte je vous reçois tout entier, sans être capable de me donner à vous de la même façon, je cherche si je ne pourrais pas du moins trouver un terrain d'échange qui nous fût commun à tous deux. Ne serait-ce pas celui de l'immolation complète ? O Jésus, puisque vous me faites communier à vos expiations qui deviennent mon salut, ma grâce, ma vie ; pourquoi ne pourrais-je pas vous **faire communier** aux miennes qui deviendraient votre consolation, votre aide et le complément attendu de votre Passion ?...

Voici donc, ô doux Maître, ô ami, voici ces peines dont j'ai trop gémi jusqu'à cette

heure ; voici ces sacrifices que réclame le devoir et que marchande ma lâcheté ; voici ces promesses de mortification que je vous offrais si timidement tout-à-l'heure ; je vous les consacre ; je vous les donne et je **me donne** par elles. Prenez pour vous tout ce que vous pouvez prendre en moi, tout ce qui est pur et bon, tout ce qui peut avoir quelque prix, tout ce qui m'est repos, bonheur, estime et joie. Mon grand désir serait d'être dépouillé de tout et même des droits inaliénables du mérite, pour vous dire, en vous arrivant seul, pauvre et souffrant : je suis, à mon tour, une **petite hostie consacrée,** qui brûle de se déposer sur vos lèvres ; recevez-moi ; nourrissez-vous de moi ; trouvez en moi la saveur et le réconfort que porte avec lui tout aliment, même celui de la terre !

11. — Si vous communiez ainsi à mon immolation, ô Jésus, j'oserai communier à la vôtre, sans limites ! Ce que vous avez ressenti, je le ressentirai ; mon esprit, mon cœur, mes sens eux-mêmes en seront pleins ; je puiserai dans vos plaies, ravivées pour moi, les énergies et les tendresses qui y sommeillent, jusqu'à ce qu'elles rencontrent, comme les graines des plantes, les conditions propices à leur fécondité !

III. — Ame chérie de Dieu, cette démarche est belle ; mais, prenez-y garde, communier ainsi aux souffrances de Jésus, c'est **les sentir** ; et les sentir, c'est **en souffrir**. En souffrez-vous ? Avez-vous de ces heures où elles vous deviennent si présentes, que vous ne voyez qu'elles ; si douloureuses, qu'elles semblent s'imprimer sur vos mains et vos pieds et percer votre cœur? . . . . . .

. . . . . .

APRÈS LA COMMUNION — LA RÉDEMPTION PROLONGÉE

I. — Quand une telle âme a reçu Jésus, elle le goûte ; et, par ce goût sacré, elle se l'**assimile** délicieusement. Alors les choses de la terre n'ont plus pour elle de vive saveur. Les bonnes affections de la vie gardent leur douceur paisible, sans la désoccuper de Jésus ; car le Jésus qu'elle aime, c'est le Jésus crucifié ; elle n'en veut point d'autre. Le Calvaire du passé fait son envie ; elle s'attriste à la pensée que son Jésus a souffert sans qu'elle fût là, pour lui offrir avec Marie, Saint Jean et les saintes femmes, le repos de sa compassion. Oh ! si elle pouvait remonter les âges et se trouver en face de son amour

crucifié. S'il lui était donné de prendre sa place, de porter du moins un bras de sa croix, qui Lui serait alors moins lourde, d'épargner quelques gouttes de son sang au prix de tout le sien. Cette immolation, dût-elle ne rien enlever à la sienne, elle la voudrait quand même, par le simple **besoin de souffrir** en voyant souffrir celui qu'elle aime !

Hélas, ce n'est qu'un souvenir, un élan, un rêve ; et sa désolation est grande de se sentir inutile, impuissante devant des douleurs irrévocablement scellées dans le passé.

II. — Mais voilà que la terre s'illumine de clartés surnaturelles et que, de toutes parts, s'offre à ses yeux Jésus souffrant. — Où le voyez-vous donc en cet état ? — Hélas ! je le vois ainsi dans les pécheurs, dans les imparfaits et les indifférents.

Sa Passion ne serait-elle pas achevée ? Les hommes iront-ils le chercher jusque dans sa gloire, pour le traîner à un nouveau Calvaire ?

— Non, non, me voilà ! s'écrie l'âme victime ; c'est mon tour à présent ! Ce qu'il faut de souffrances pour expier ces fautes, ô mon Dieu, reportez-le sur moi ! Envoyez à ma vie de nouvelles épreuves ; et, comme

vous l'avez fait pour certaines âmes, augmentez ma sensibilité ; cherchez en mon cœur de nouvelles profondeurs à atteindre. Que les créatures ne sachent pas me comprendre ; que votre paternité, ô mon Dieu, me livrant sans consolation à l'épreuve ne s'exerce que pour me soutenir ; et les cris que la douleur m'arrachera peut-être, ne les écoutez pas pour m'épargner, mais seulement pour faire votre rédemption plus vaste, votre pardon plus puissant...

III. — O mon Dieu, c'est votre coutume de proportionner au mal le remède, et de demander aux meilleurs la compensation des mauvais ; ô mon Dieu, suscitez beaucoup d'âmes réparatrices. Choisissez-les parmi celles qui s'offrent à toutes vos volontés. Une vie solidement vertueuse vous les désigne ; un généreux détachement vous les prépare ; un amour passionné pour votre divin Fils, vous les amène.

L'orgueil ou l'imagination, sans doute, peuvent faire surgir quelque velléité de ce genre. La foi et l'amour seuls consacrent les vraies victimes. Aucune force purement humaine n'est capable de se soutenir à la hauteur de leur martyre. Des accidents viendront coup sur coup dé-

vaster leur bonheur ; des tentations déconcertantes bouleverseront leur conscience. C'est peu encore. Une langueur universelle, un dégoût invincible, une désolation de désert, s'abattront peut-être sur ces existences. Le fer et le feu leur seraient moins sensibles. A des vertus si hautes, il faut des épreuves divines et la terre entend ces nouvelles victimes, sur un nouveau Calvaire, répéter ces paroles d'épouvante : *Mon Dieu, mon Dieu, pour quoi m'avez-vous délaissé !...*

... O Dieu sage, pourquoi montrer à ma petitesse de telles grandeurs ? Pourquoi me faire comprendre un héroïsme que je ne puis atteindre ? Pourquoi soulever en mon cœur des sentiments si purs, si beaux qui m'arrachent des larmes d'envie et de regret ? Sous ces émotions qui me soulèvent, je demeure l'être vulgaire qui n'a pas à cœur d'égaler ce qu'il admire ; l'être craintif qui n'ose pas affronter, même dans vos bras, le péril des grands dévouements !...

O Dieu sage, soyez en même temps le Dieu bon ; fécondez ces germes de l'admiration, du désir et du regret. Ce n'est pas en vain que la beauté morale s'impose et que le cœur tressaille. Dans l'ordre moral, comprendre c'est naître, palpiter c'est

vivre, désirer c'est agiter ses ailes avant l'essor !

— Ces émotions, si elles sont vivement ressenties, peuvent arracher à sa nonchalance habituelle une âme généreuse. Elles font ressortir avec éclat le noble aspect de nos relations avec Dieu et vont remuer les fibres les plus puissantes et les plus délicates du cœur. Une idéale beauté se répand sur l'expiation, comme une aube matinale qui estompe d'une teinte douce les aspérités de l'horizon lointain.

UNE AME VICTIME

Nous nous permettons de citer, comme un admirable résumé de cette doctrine, des paroles que crut entendre, de la bouche même de N.-S., une âme très simple et très droite. Sans nous prononcer sur la réalité du fait, nous ferons remarquer deux choses : — Ces sentiments et leur expression semblent dépasser ce qu'on peut attendre d'une personne sans culture, vivant dans sa famille, au milieu des occupations matérielles les plus absorbantes. — Quant aux souffrances annoncées, et alors imprévues, elles se sont comme abattues sur cette vie.

Ceci eut lieu le 11 mai 1899, jour de l'Ascension.

— Ma fille, puis-je compter sur toi et te demander ce que ne veulent pas me donner les âmes lâches et sensuelles du monde, ni même la plupart des personnes pieuses qui m'aiment et me servent, parce qu'elles trouvent une certaine satisfaction à m'aimer et à me servir ?

— Oui, mon Dieu.

— Veux-tu ta part de ma vie de souffrances pour l'expiation continuelle des péchés qui se commettent continuellement, car je vis ainsi dans les âmes qui veulent bien se prêter à moi pour souffrir et pour expier ; veux-tu te prêter à moi pour être une de ces âmes ?

— Oui, mon Jésus !

— Consens-tu à souffrir toutes les peines qu'il me plaira que tu souffres, soit dans ton cœur, soit dans ton esprit, soit dans ton corps ; et me resteras-tu fidèle ? seras-tu confiante toujours en ma sagesse, en ma miséricorde et surtout, chère âme, en mon amour qui ne te manquera pas ? Consens-tu à être méprisée par ceux dont tu désirerais l'estime, à être calomniée et soupçonnée avec une certaine apparence de vérité ; resteras-tu humble et charitable sous la pression de ce mépris et de ces

soupçons ? — Consens-tu à être délaissée, même par les amis intimes sur qui tu comptais avec tant d'abandon ? Resteras-tu patiente, soumise, laborieuse, aimante ?

— Oui, mon Dieu.

— Consens-tu à voir tes actes les plus simples blâmés et condamnés ; à te trouver, par suite des infirmités que je t'enverrai souvent, dans l'impuissance de rien faire ? Et, pendant tout le temps de ces diverses épreuves, continueras-tu ta vie ordinaire, restant toujours calme, serviable et dévouée ? Me promets-tu de ne jamais douter de mon affection pour toi, de ne jamais laisser volontairement dans ton cœur une pensée de méfiance, et de multiplier, à mesure que se multiplieront les épreuves, les actes d'abandon à ma Providence, d'amour de ma volonté, de reconnaissance pour la part que je te donne à ma vie d'expiation ?

— Oh oui, mon Dieu, avec votre grâce, je vous le promets !

(Paroles textuellement reproduites).



DOUZIÈME MESSE

AVEC JÉSUS VICTIME

NOS ACTES

4e Messe sur ce sujet :

L'INTERCESSION AVEC JÉSUS

PRIÈRE

O Jésus, ce n'est point assez de prendre vos supplications et de les offrir à votre Père ; aujourd'hui, je veux y joindre les miennes. Prenez mon âme et pénétrez-la du sentiment de pitié qui anime la vôtre ; prenez ma voix et faites-lui exprimer les prières que le ciel aime à entendre.

« Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, Il vous le donnera. »

DOUZIÈME ET DERNIÈRE MESSE

L'INTERCESSION AVEC JÉSUS.

Nous associant ici à Jésus, le grand intercesseur, nous allons essayer d'étendre notre prière aussi loin que la sienne. Ne sommes-nous pas une partie de lui-même? Ce qu'il exprime à son Père, n'avons-nous pas le droit de l'exprimer ? Ce qu'il demande pour les hommes, n'avons-nous pas surtout le devoir de le demander avec lui ? Dans une famille, tous les membres sont solidaires et chacun doit vivre pour tous.

Quel spectacle que celui de l'être si petit que je suis, si peu généreux et si pauvre, qui cependant couvre de son intercession tous les intérêts de Dieu et des hommes ! Il y a là une sorte de sacerdoce, et ce sacerdoce trouve dans la messe l'occasion la plus naturelle de s'exercer, comme aussi le moyen le plus efficace de le faire utilement.

A mesure que la prière s'élève, s'élargit et s'étend aussi loin que ce vaste objet, l'égoïsme individuel se perd dans cette

immensité. On se reconnaît un être social, lié à tout l'ensemble; on prend conscience de la nature de cette union, qui n'est pas seulement celle d'une origine semblable, mais celle d'une participation commune à la vie même de Dieu. Alors le devoir de la charité se manifeste sous toutes ses formes, avec un éclat qui subjugue et une suavité qui attendrit; il rayonne au front des chrétiens sous ces noms augustes de bonté, de tolérance, de longanimité, de zèle. Les divisions, les antipathies, les récriminations, les rancunes se réfugient dans l'ombre et apparaissent comme des laideurs repoussantes et que rien ne saurait permettre.

La prière universelle, c'est l'universelle charité, toujours en acte. Inspirée de Dieu, elle fait son œuvre. Inconnue des hommes, elle leur porte la vie. Ainsi, dans la nature, des milliers de petites sources cachées s'en vont de toutes parts, distribuant sans cesse aux humbles plantes et aux grands arbres cette eau féconde, qui, elle aussi, leur vient du ciel.

SOMMAIRE :

I. — **Au Confiteor et au Kyrie.**

Prions pour les pécheurs.

1. Jésus est venu au monde pour eux. — II. La plupart ne sont que des igno-

rants. — III. On doit bien les plaindre. — IV. Notre prière, condition de leur salut.

II. — Au Gloria in excelsis.

Prions pour les chrétiens imparfaits.

1. Ames de bonne volonté qui ne connaissent pas Jésus. — II. Moisson blanchissante. — III. Prières ferventes en leur faveur.

III. — L'Evangile.

Prions pour l'extension du royaume de Dieu.

1. Que l'Evangile soit annoncé aux **infidèles**, et à tous les hommes dans tout l'univers. — II. Prions pour les **missionnaires** qui remplacent Jésus et l'emportent avec eux par le pouvoir de consacrer. — III. Que leur vertu honore Dieu et prépare l'avenir! — IV. Qu'ils trouvent à la messe leur force et leur consolation.

IV. — Credo.

La grâce de la foi.

1. Demander la foi pour ceux qui l'ont perdue. — II. La guérison pour les âmes malades du doute. — III. La vaillance pour les défenseurs de la cause de Dieu. — IV. Prions aussi pour les églises séparées.

V. — A l'Offertoire.

Les œuvres de zèle.

I. Prions pour les **œuvres**, ces suppléances nécessaires en nos temps anormaux. — II. Pour les **personnes d'œuvres**, afin qu'elles sachent unir à la générosité un zèle très pur, un sage oubli d'elles-mêmes, une mutuelle charité. — III. Qu'elles **portent Jésus** en elles et qu'on l'y sente.

VI. — Le Sursum Corda et le Sanctus.

Le perfectionnement moral.

I. Dieu et les chrétiens sont faits solidaires. — II. Il faut que les **fidèles** soient meilleurs, plus droits, plus généreux que les autres hommes ; qu'ils se montrent exempts de ces défauts et de ces travers qui discréditent. — III. Demandons aussi, pour les **personnes pieuses**, une ascension vers des vues et des pratiques supérieures. — IV. Qu'elles franchissent les intermédiaires pour atteindre **plus distinctement** Dieu et Jésus. — V. Idéal de la vraie piété.

VII. — Au Memento des Vivants.

Recommander ses intentions particulières. Personnes chères, besoins, etc.

VIII. — **A la Consécration.**

L'esprit de sacrifice.

I. Le demander pour soi, pour ses amis, pour toute l'Eglise.— II. L'implorer spécialement **pour le prêtre**, à cause de sa qualité de sacrificateur. — Comme Jésus dans l'hostie, que sa personnalité s'efface. — Qu'il soit Jésus lui-même, comme le pain et le vin qui ont perdu leur substance. — III. Devoirs des fidèles à leur égard. — IV. Ames consacrées à la sanctification des Prêtres.

IX. — **Le Pater.**

Prier pour la grande Famille

I. — Le Pater est la prière de tous et pour tous. — II. Chaque demande commentée en faveur de tous les hommes, de tous les devoirs et de toutes les infortunes.

X. — **Communion.**

Prier pour Jésus lui-même.

I. Ses besoins. — II. Nos souhaits. — III. Les âmes consacrées à la prière intime.

XI. — **A la Bénédiction du Prêtre.**

L'Avenir

I. Souvenir de l'Ascension. — II. Moïse sur la montagne.— III. Gage de résurrection.

CONFITEOR ET KYRIE ELEISON. — POUR LES PÉCHEURS

I. — Notre intercession rencontre en premier lieu les **pécheurs**, les pauvres pécheurs, comme le disent les âmes pieuses. C'est pour eux surtout que le divin Sauveur déclare être venu sur terre. Ne sont-ils pas des malades qu'il faut guérir, des enfants égarés qu'on a hâte de conduire à leur père ? Sans eux l'église est une famille incomplète et triste ; le regard de Dieu considère douloureusement ce vide hélas ! si grand !

II. — Beaucoup d'entre eux ne sont point des méchants ; et si tels ou tels savaient tout ce que nous savons ; s'ils avaient senti comme nous, ne fût-ce qu'un instant, la tendresse du cœur de Jésus, ils seraient sans doute meilleurs que nous ne sommes !

III. — Ils sont si malheureux ! Qui les soutient et les console quand la douleur les étreint ? Et cette douleur que devient-elle ? Une âme qui n'a point en elle la vie divine est incapable de produire des fruits divins ; ses souffrances les plus vives, ses actions les meilleures peuvent lui attirer des grâces de repentir, elles ne comptent pas comme mérite. Quel désert étendu et

morne dans certaines existences pourtant honnêtes et actives !

IV. — Quand on aime Dieu, prend-on facilement son parti de le savoir méconnu, délaissé, outragé ; et par qui ? par des frères à nous, par des personnes aimées de nous, par des êtres qui nous sont unis par les liens les plus proches.

V. — Laisserons-nous se perdre le sang de Jésus-Christ ? Laisserons-nous sa voix s'épuiser à appeler des pécheurs qui ne veulent pas l'entendre ? N'irons-nous pas secouer leur torpeur ? N'apporterons-nous pas cet élément qui manque, non pas aux souffrances méritoires du Christ, mais à l'application qui doit en être faite ?

O Dieu, ô Père, puisqu'il faut à l'exercice de votre miséricorde la prière des pécheurs ou celle de leurs frères, entendez ma faible voix qui s'élève pour eux ; ne regardez pas leur longue résistance, leurs lamentables rechutes, leur cœur mal disposé ; regardez l'amour, les douleurs, les désirs de votre Fils Jésus. Ses mérites aussi, j'ai le droit de les présenter à vos yeux, de vous les offrir, d'en exiger le prix. Faites tomber sur les coupables des grâces de lumière et de repentir. Amenez telle circonstance favorable, telle interven-

tion heureuse, et, s'il le faut, tel châtiment, qui change leurs idées. En ce moment je me frappe la poitrine pour eux; je m'adresse à votre miséricorde ; je l'implore avec Marie et Joseph, avec St-Jean Baptiste, vos grands apôtres Pierre et Paul et tous vos saints que vous aimez tant. Je vous prie en particulier pour tel pécheur qui m'est cher, pour tel autre qui m'est recommandé ; mais en même temps, j'ouvre mes bras dans toute leur largeur pour étreindre tous les pécheurs de l'univers; je les prends et je les jette aux pieds de votre paternité, qui brûle de se voir entourée de tous ses enfants retrouvés.

AU GLORIA IN EXCELSIS. — POUR LES CHRÉTIENS IMPARFAITS

1. — A côté de ce chant sublime : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux* » : J'entends cette parole d'espérance : « *Paix sur la terre aux âmes de bonne volonté.* » Oh! oui, il y a beaucoup de telles âmes que rien de grave ne retient, qui estiment la religion et ne voudraient pas rompre avec elle, mais qui ne la comprennent pas. On les étonnerait beaucoup si l'on parvenait à les mettre nettement en face du surnaturel, dont elles vivent cependant, du moins par de secrètes racines. Eh quoi ! C'est donc vrai,

diraient-elles, qu'un homme a donné sa vie pour moi, un homme pour qui je n'avais rien fait, un homme si grand qu'il est aussi un Dieu! — Quoi! cet Homme-Dieu est uni à moi par des liens plus intimes et plus forts que je ne le suis avec le père de qui je tiens la vie; et il m'aime mille fois plus que ne m'a aimé ma propre mère! — Quoi! En attendant qu'il me reçoive dans son merveilleux palais du ciel, il vient habiter continuellement dans l'hostie, et passagèrement dans ma poitrine même. — Est-ce possible, est-ce vrai?... Et je croirais ces choses, moi, et je vivrais avec un tel Être comme s'il était pour moi un étranger?... Je ne chercherais pas à le mieux connaître en lisant et en réfléchissant; je ne trouverais pas au milieu de mes occupations habituelles, le temps de me perdre délicieusement dans la pensée qu'il me regarde, qu'il m'aime et qu'il attend beaucoup de moi? Je n'irais pas le voir dans ses églises, je ne me préparerais pas à aller le prendre lui-même dans la Sainte Communion? J'assisterais à la messe sans songer qu'il descend du Ciel, qu'il se réduit à l'état de victime pour me secourir et pour se faire aimer!...»

11. — O Jésus, ô Dieu, ô Père, ouvrez les yeux de ces pauvres aveugles, du moins de

quelques-uns ; que je puisse me dire ma prière a fait connaître Jésus à une âme de bonne volonté.

Il y a autour de nous tant d'âmes de ce genre. Elles sont le grand nombre et nos églises même, il faut le dire, en sont remplies !...

Moisson blanchissante qui attend vainement la faux du moissonneur. — Paralytiques qui auraient besoin de bras amis pour les jeter dans la piscine. — Grands enfants qui ont faim sur cette terre aride et qui ne savent pas trouver la nourriture, cachée là, tout près d'eux. O Jésus, regardez ces foules affamées, qui peut-être vont défaillir dans le chemin. Elles ne savent pas que vous avez, et vous seul, les paroles de vie qui raniment la foi, les tendresses du cœur qui font germer l'amour !

III. — Je le sens, tout vous porte vers elles ; mais vous me dites, comme autrefois à vos apôtres : « *Dans ce désert, comment nourrir une telle foule, qu'avez-vous à offrir ?* » — O divin Maître, je n'ai que mes cinq pains d'orge, c'est-à-dire mes pauvres ressources de prière et de mérite ; mais prenez cette médiocre substance ; bénissez-la ; multipliez-la et que, dans l'univers, des millions d'âmes ranimées par votre grâce

se lèvent comme le peuple d'alors, pour vous proclamer roi ! Faites-leur sentir vivement l'insuffisance des biens de ce monde. Faites passer sur leur front baigné de sueur une brise de l'éternité. Laissez descendre sur leurs ténèbres une lueur d'en haut. Inclinez-les vers la prière. Mettez sous leurs yeux de bons livres. Rapprochez-les de personnes pieuses. Inspirez-leur de donner aux pauvres, de donner beaucoup et de donner avec respect. Sous ces impressions favorables, plusieurs commenceront à vous pressentir, à vous entrevoir, ô Dieu frère, ô ami, qu'on ne cherche jamais en vain !

A L'ÉVANGILE. — L'EXTENSION DU ROYAUME DE DIEU

Ici nous prierons pour la diffusion de l'évangile dans le monde entier.

1. Que de peuples encore assis à l'ombre de la mort ; et, dans cette ombre meurtrière, que d'affreuses misères morales, que d'insupportables tyrannies, et pour la nature humaine, quel avilissement ! O Dieu Père, ce sont pourtant vos créatures et l'œuvre de vos mains ! Si ces hommes ne sont pas vos enfants, ils sont faits pour le devenir. Le sang du Calvaire versé pour eux, semble bouillonner d'impatience ; le

Cœur de Jésus ne cesse de les appeler avec des cris de mère désolée ! Pauvres êtres déshérités, qui ne connaissez ni le vrai Dieu, ni le Ciel si beau ; que je vous plains !

11. O Jésus, vous ne pouvez plus parcourir les routes de la terre pour prêcher votre évangile ; mais vous envoyez de nouveaux apôtres le prêcher pour vous. Ils quittent la patrie et son doux soleil, la famille et ses fortes attaches, tout bonheur, tout espoir d'avenir humain. O Jésus, laisserez-vous vos missionnaires s'en aller seuls là-bas ? Non, non ! Ils ont la messe ! Par elle, ils vous emportent avec eux. Vous devenez le compagnon de leur exil ; vous les suivez sur les plages arides et jusqu'au fond des forêts ; au besoin, vous vous contentez de la hutte où ils dorment et mangent, vous associant à leur indigence, choisie par amour pour vous.

Soutenez, bénissez leurs efforts ; donnez-leur des âmes nombreuses, des groupes de fervents chrétiens, au milieu desquels vous établirez votre règne ; et si, pour des raisons secrètes mais sages, vous permettez que leur prédication reste stérile, ou que leur œuvre soit détruite, soyez leur consolation avant d'être leur récompense !

Rappelez-leur que votre mission en Judée se termina, elle aussi, par un échec ; mais que la croix, qui en fut la constatation sanglante, devint la source inépuisable de toute fécondité.

Ne permettez pas que leur idéal s'abaisse, que leur vertu s'amoindrisse au contact de civilisations décrêpites. Maintenez-les surnaturels au milieu du naturalisme le plus grossier. Qu'à défaut de riches conquêtes, ils donnent au monde la beauté de l'exemple; et à vous, ô mon Dieu, le noble dédommagement de leur sainteté personnelle !

LE CRÉDO. — LA GRACE DE LA FOI

La foi, le don de la foi, la foi enracinée, tranquille; la foi éclairée et complète, fière et vaillante, la foi qui vous honore, ô mon Dieu !

1. — Nous prierons d'abord pour les incrédules. O mon Dieu, considérez leur abandon, le fond de bonne foi qui les excuse, l'honnêteté qu'ils font souvent paraître dans leur vie. Dissipez les préjugés qui les éloignent ; faites tomber les barrières du respect humain qui les arrêtent ; touchez leur cœur ! Que des influences douces et puissantes se lèvent à leur

foyer ! Que l'horrible possibilité d'un éternel malheur les agite d'un trouble salutaire ; et que, sous les coups du malheur, ils retrouvent quelques-unes des prières apprises quand ils étaient petits ! Que le souvenir de leur première communion revive en eux, comme autrefois en Israël le feu sacré, longtemps enseveli dans la vase, qui s'enflamma aux premiers rayons du soleil.

II. — O mon Dieu, ayez une pitié plus tendre encore pour ces âmes toujours attachées à la foi, mais inquiètes, ébranlées, **malades,** qui, malgré elles, se demandent si vous êtes vraiment dans le ciel, si Jésus est vraiment votre Fils, s'il y a une survivance par delà la tombe. Soyez-leur bon, indulgent et doux ; ne les laissez pas s'égarer plus loin dans la nuit. Qu'elles trouvent sur leur route quelques points lumineux qui les éclairent, quelque main discrète qui les guide, quelque voix amie qui les encourage ! — Agissez vous-même par votre grâce sur leur volonté, qui veut rester fidèle malgré tout. Augmentez leur amour, cet amour divin qui donne des intuitions divines. Offrez à leur générosité l'occasion de secourir les faibles et de vous défendre vous-même ; ô Dieu,

qui restez toujours le grand bien de leur vie, la raison d'être de leur vertu, le besoin de leurs espérances !... Et si, dans votre impénétrable sagesse, vous avez résolu de ne point récompenser leurs efforts en les arrachant aux angoisses qui les étreignent, eh bien ! donnez-leur, au lieu de la sérénité d'une foi paisible, l'héroïsme d'une invincible foi ; ce sera, sans doute pour vous, un plus grand honneur et pour ces âmes vaillantes une plus noble victoire !

III. — En face des dangers qui menacent la foi, multipliez, ô mon Dieu, les chrétiens capables de la défendre. Qu'ils soient sérieusement instruits, car affirmer ne suffit plus ! — Qu'ils parlent sans arrogance, car la grâce n'accompagne que les humbles ! — Qu'ils laissent de côté toute idée personnelle, car les idées de l'homme sont souvent trompeuses !

O Dieu puissant, comme vous l'avez fait à d'autres époques, formez un homme de génie qui rassemble nos lueurs éparses, pour en faire un éclatant faisceau ; et nos efforts incertains pour les grouper en une action bien ordonnée, qui nous conduise à la victoire !

IV. — Prions enfin pour nos frères séparés, les protestants et les schismatiques. Que de natures droites et belles parmi eux ! Que de vertus assistées secrètement par la grâce ! Qui sait le nombre de ceux qui appartiennent déjà à l'âme de l'Église ? — O mon Dieu, rendez-les donc à leur mère, et que bientôt se lève le jour béni, où tous les cœurs qui vous aiment, chanteront ensemble cet antique **credo**, formulé à nos origines communes.

OFFERTOIRE. — LES ŒUVRES DU ZÈLE

I. — Recommandons à Dieu les **œuvres catholiques**, cette nécessité des temps actuels.

La vie chrétienne ne se transmet plus par ses voies normales : la famille et la société. La famille est indifférente ; la société est hostile. En même temps l'on voit éclore, comme à toute époque de décadence, des misères et des maladies morales inconnues aux temps réguliers. A ces lacunes, il faut des suppléances ; à ces maux nouveaux, il faut de nouveaux remèdes. Qui nous les fournira ? l'esprit de zèle, dont l'action se traduit par ce qu'on appelle les **œuvres**. A la famille et à l'école se substituent des catéchistes volon-

taires. Des patronages s'ouvrent pour protéger l'innocent, des refuges pour relever le coupable. Les malades sont visités ; les pauvres sont secourus. Il n'est pas un cri de détresse qui n'éveille un dévouement. Le mal, en grandissant, a fait grandir la charité ; et les difficultés qui devaient décourager le zèle, l'ont rendu plus actif et plus ingénieux.

Hélas ! faut-il le dire, prenons garde que telle ou telle de ces œuvres n'ait plus de surface que de profondeur ! Les beaux programmes ne font pas le succès. Certains comptes-rendus, brillants, couvrent parfois des résultats médiocres.

II. — O mon Dieu, multipliez les âmes de dévouement qui savent tout sacrifier à votre cause : leur temps, leurs ressources, leur santé, leur vie même, s'il le faut ; inspirez-leur la hardiesse des entreprises, le choix heureux des moyens, la ténacité qui, en dépit des défaites, assure le triomphe.

Eloignez d'elles les rivalités misérables, les susceptibilités, les vanités et les raideurs, les étroitesses, tout ce qui détourne de la pensée de Dieu, tout ce qui divise et décourage. Maintenez bien haut le sens surnaturel et bien large, la charité mutuelle. Que chacun recherche plutôt les tâches

ingrates et se réjouisse du bien fait par les autres.

III. — Que dans toutes ces âmes, unies dans un but commun, il n'y ait qu'une âme, la vôtre, ô Jésus ; et que cette âme laisse reconnaître, sur tous les visages, votre bonté qui attire ; dans toutes les paroles, votre accent qui touche ; dans l'ensemble de leur œuvre quelque chose de supérieur au monde, qui proclame votre action !

O charité, vertu du Christ, pour que tu paraisses en notre vie avec un éclat qui s'impose, il faut qu'auparavant tu règnes dans nos cœurs !

SURSUM CORDA ET SANCTUS. — LE PERFECTIONNEMENT MORAL

I. — Nous demanderons ici pour nous et pour la société chrétienne cette **supériorité morale**, qui convient à des êtres participant à la nature de Dieu et dirigés par ses inspirations.. Tout en nous doit être élevé, les idées, les sentiments, la vie, l'extérieur lui-même.

O mon Dieu, votre honneur est à la merci de nos défaillances. Les rapports qui nous unissent sont si étroits qu'on vous fait responsable de notre conduite. Nous avons beau rester méprisables tout

seuls, vous n'en êtes pas moins méprisé avec nous.

II. — O mon Dieu, écartez d'abord de vos fidèles ce qui choquerait, même chez des incroyants, ce que l'honnêteté humaine repousse : une délicatesse douteuse, une rigueur excessive, l'esprit d'intérêt poussé trop loin, la duplicité, la médisance, les sentiments haineux, la lâcheté, l'inconduite.

Qu'on n'ait pas à leur reprocher ces défauts de caractère, qui déparent la vertu même et ôtent tout son charme à la vie de famille : la mauvaise humeur, les exigences, les reproches inutiles, l'égoïsme, la sécheresse. — Arrachez impitoyablement ce qui donne du ridicule : l'infatuation de soi, la bizarrerie, et jusqu'à ces manières gauches et incorrectes, qui sont une infériorité et qui gênent.

Que tout chrétien pratiquant se place si haut, que le soupçon ne puisse l'atteindre. Qu'il se montre toujours droit, franc, serviable, courageux, large. Qu'il se distingue par son dévouement au bien public et sa générosité pour les pauvres !

III. — Oserais-je formuler ici une prière hardie, mais pleine de respect? O mon Dieu, élevez, élevez la piété elle-même.

« *La vie éternelle est de vous contempler, vous l'Infini et Jésus le Dieu-Incarné.* » Or, de cette vie future, la vie présente doit être la préparation, le commencement, l'aurore.

— O mon Dieu, ne soyez donc pas seulement l'objet final que poursuit la piété ; soyez aussi l'objet aimé dont elle s'**occupe**. Qu'elle entoure d'un culte filial Celle qui, dans l'ordre de la grâce, tient le rôle de Mère ; qu'elle vénère particulièrement les grands protecteurs de l'Eglise et donne à des Saints préférés une part discrète de sa dévotion ; mais qu'elle conserve ses effusions les plus larges pour Vous-même, source de tous biens, pour le Cœur de Jésus, source de toute vie ! — O Marie, ô Joseph, ô Saints particulièrement chéris, conduisez-moi jusqu'à eux ; allons-y ensemble ; ne nous arrêtons pas en chemin ; et quand je vous regarderai, faites que je contemple Dieu lui-même. N'êtes-vous pas des reflets de sa beauté, des distributeurs de ses miséricordes, des envoyés sacrés qui viennent, le long des sentiers de ce monde, convoquer notre misère au grand banquet de l'amour?

— Cherchons Dieu **tout entier** et Jésus tout entier ; et, si nous adoptons des dévotions spéciales, qu'elles ne soient qu'un

échelon pour les mieux atteindre, jamais un **écran** qui les cache, ou un objet qui les retienne.

IV. — Le temps est si court, la nuit tombe si vite ! Hâtons-nous de recueillir, parmi les trésors de la piété, ceux qui **enrichissent le plus.**

La vie est pour nous l'unique période du développement ; choisissons ce qui favorise **la plus haute croissance.** A des pratiques bonnes, mais peu sanctifiantes, préférons celles qui font réfléchir, celles qui améliorent, celles qui nous pénètrent de Dieu. — Ne s'en éloigne-t-on pas, hélas ! uniquement parce qu'elles coûtent davantage ?

Que toute notre conduite marche sous la direction de ces vues élevées : qu'en pense Dieu ? — que Lui en reviendra-t-il ? — Que ferait Jésus à ma place ? — Voilà le vrai **sursum corda** de la vie chrétienne.

Ainsi se formera dans votre Eglise, ô mon Dieu, cette sainteté, qui est votre vie ; et qui, passant en nous, sera votre manifestation aux yeux des hommes. La foi n'a pas de meilleur argument : sa beauté morale s'impose, comme la lumière qui n'a qu'à se montrer.

O mon Dieu, suscitez des saints, des grands saints ; allumez ces flambeaux

parmi les ténèbres qui obscurcissent ce siècle attristé !

MEMENTO

L'Eglise nous invite ici à recommander à Dieu les personnes et les œuvres qui nous intéressent. — Au besoin, se faire une petite liste de ces diverses intentions.

CONSÉCRATION. — L'ESPRIT DE SACRIFICE

1. — La consécration est un vrai sacrifice. — L'**esprit de sacrifice**, ô mon Dieu, voilà ce que je vous demande, ici, pour moi, pour les miens, pour toute votre Eglise ! C'est en vain que j'appellerais l'expansion de la sainteté sur la terre, si l'esprit de sacrifice ne la précède pas. Toute grâce descend du Calvaire et nous arrive trempée de sang. Quand elle se dépose sur un front, elle y laisse sa noble tache ; et, s'il nous était donné de voir à découvert le fond des âmes vraiment pieuses, ce qui nous étonnerait, ce serait moins la beauté de leur vertu que la rigueur de leurs souffrances ; souffrances d'ailleurs cachées sous un divin sourire.

La croix nous vient de Dieu. Il ne faut pas la subir, il faut l'aimer. Il ne faut pas la traîner, mais la porter, et la porter, comme

Jésus, sur des épaules ensanglantées peut-être, mais vaillantes toujours.

Le mérite ne consiste pas à souffrir, mais à bien souffrir. C'est déjà grand pour la pauvre nature humaine, d'accueillir la peine avec douceur ; cependant, c'est plus grand encore de vivre familièrement avec elle, et de la traiter en amie. Quelle liberté d'âme, alors ! On ne s'étonne de rien ; on ne recule devant rien. La vie est une épreuve passagère ; on le sait, mais surtout on y pense. Le bonheur final est là, tout près de nous ; on le poursuit, on va l'atteindre ! Comme devant certains monarques privilégiés, l'image de Jésus crucifié ouvre la marche, domine les fronts et guide les pas. — Faisons de nos signes de croix journaliers, l'étendard de notre vaillance !

II. — L'esprit de sacrifice, ô mon Dieu, versez-le dans sa plénitude sur vos prêtres. C'est leur gloire autant que leur devoir d'être des victimes, de se consumer pour les âmes, de vivre sans joies humaines, de subir souvent la méfiance, l'injustice et la persécution. Qu'ils songent à ce qu'ils disent chaque jour à l'autel : « *Ceci est mon corps... Ceci est mon sang.* » Qu'ils y songent et qu'ils se l'appliquent : « je ne suis plus moi : je suis Jésus et Jésus crucifié ; je

suis comme le pain et le vin, une substance consacrée qui a cessé d'être elle-même. »

Dans son état eucharistique Jésus accepte pour son corps des gênes extrêmes, pour son honneur de graves atteintes, pour son cœur aimant toutes les ingratitudes. Homme de Dieu, ô prêtre, sois cette hostie toujours **paisible** ; ne te décourage jamais ! Sois également l'hostie **féconde** ; verse à flots les grâces que tu recèels. N'exige pas pour toi plus que Jésus n'exige pour lui-même. Donne sans compter, comme lui !

III. — Et vous, fidèles, honorez, soutenez, aimez vos prêtres. Ayez pour eux ce quelque chose de filial, qui console et encourage. Détournez vos yeux de leurs travers et de leurs défaillances possibles. En les remplissant de richesses pour vous, Dieu leur a laissé des vases fragiles ; vases sacrés pourtant qu'on doit traiter avec respect : le respect témoigné impose de part et d'autre la dignité, la réserve, le sentiment du divin. Priez aussi pour eux ; faites-le chaque jour. Ce qui descendra sur leurs têtes, rejaillira sur vous ; la prière est comme la vapeur, qui monte vers le ciel, pour redescendre en gouttelettes fécondes.

IV. — O mon Dieu, je brûle du désir de la sanctification de vos prêtres ; je vou-

drais que toutes ces mains consacrées qui vous touchent, vous fussent des mains amies dont le contact est doux ; et que ces bouches, qui ont à l'autel des paroles si hautes, ne se ravalent jamais aux formules triviales ! — Qu'ils gardent dans toute leur personne l'habitude de leurs nobles fonctions. Que chacun les trouve simples et grands, comme l'hostie ; accessibles à tous et supérieurs aux autres hommes.

Oh ! faites qu'ils emportent de la messe d'aujourd'hui la soif de la messe de demain ; et que, pleins eux-mêmes de ce qu'ils donnent, ils aient la grâce de le communiquer aux autres largement.

— Prendre la résolution d'honorer davantage le prêtre, de réformer certaines idées, certaines manières de parler, certaines attitudes qui ne s'accordent pas avec ces vues élevées. L'envisager avec un respect surnaturel, qui voit en lui Jésus et, au besoin, qui s'obstine à ne voir que Jésus. — Il y a des âmes qui vont jusqu'à s'offrir elles-mêmes et tout ce qu'elles font pour la sanctification personnelle des prêtres ! Oh ! la sublime inspiration !

— Etendez ces sentiments aux personnes consacrées à Dieu dans la vie religieuse.

LE PATER. — LA GRANDE FAMILLE

I. — Récitons le « Pater » en l'appliquant à toute l'Eglise de la terre, à toutes les âmes, même coupables, qui gardent quelque parcelle de vie divine, ne fût-ce qu'une étincelle de foi ; étendons-le aux apostats et jusqu'aux infidèles qu'un lien d'espoir rattache encore à nous.

Oh ! la grande famille, mystérieusement unie, où chaque voix peut parler au nom de tous et multiplier la prière à l'infini ! — Oh ! la douce violence faite au cœur paternel qui l'entend et au cœur si pauvre qui l'exprime ! L'un deviendra plus accessible et l'autre plus pressant .

Je vais parler au nom de tant de frères qui ne prient plus, au nom d'âmes ignorantes qui ne comprennent pas ce qu'elles disent, mais aussi au nom d'âmes admirables qui, sous toutes les latitudes, mêlent leur prière à la mienne.

II. — O Père de cette grande famille que vous réunirez un jour dans **votre ciel,** vous nous avez laissé ici-bas **votre nom** à aimer, à défendre. Oh ! faites qu'on le bénisse toutes les fois qu'on le prononce et que nul ne le blasphème jamais ! Qu'il

soit glorifié par la beauté de notre vie, par la fécondité de nos œuvres, par la noblesse de nos souffrances !

— « *Que votre règne arrive* ». — Qu'il s'étende sur le monde entier, unissant les hommes dans une même foi et préparant aux temps à venir une paix et une grandeur que ne connut jamais la terre !

O Dieu, régnez dans toutes les familles ! ô Dieu, régnez dans tous les Etats ! Si vous permettez que l'esprit de révolte vous dépossède pour un temps, maintenez au sein des âmes fidèles cette vitalité généreuse qui promet les résurrections. C'est ainsi que l'arbre, durant le rude hiver, élabore la sève féconde, qui prépare les éclosions du printemps.

— « *Que votre volonté soit faite* ». — O Père, nous sommes vos enfants privilégiés ; nous savons ce que vous pensez, ce que vous voulez, ce que vous attendez de nous. Oh ! faites que nous entrions dans votre volonté avec résolution et confiance ; que nous en accomplissions tous les ordres avec grand soin ; et, si elle nous engage en des devoirs austères, qu'elle se présente à notre cœur filial sous cet aspect plus doux : **le bon plaisir de Dieu**. Ne sommes-nous pas prêts à servir notre Père, **même à tous nos dépens ?**

O volonté de mon Dieu, je vous adore et je vous aime ! Vous êtes l'admirable plan, conçu par la bonté et disposé par la sagesse. Vous êtes la main qui façonne divinement les âmes. Vous êtes la route sûre, tracée vers le Ciel. Le Ciel ! Mais, ô mon Dieu, n'êtes-vous pas là-haut le même qu'ici-bas ? N'est-il pas juste que Votre volonté soit faite parmi nous, comme parmi vos Saints, avec un cœur tout aussi filial ?

— « *Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour* » ô mon Dieu, n'en laissez point manquer les pauvres ; — ne contraignez aucune mère à répondre à son enfant : je n'en ai plus. Épargnez-leur la maladie, le froid, la fatigue extrême, la honte de tendre la main. — Etendez votre pitié sur toutes les souffrances humaines, sur les revers de fortune, les trahisons du cœur, les déceptions qui découragent, les morts cruelles qui font douter de vous, les larmes de ceux qu'on croit heureux !

Mais, ô mon Dieu, si l'épreuve doit être la compagne de l'exilé, envoyez-lui la résignation, ce bon ange qui soutient le courage et transforme en joies éternelles nos gouttes de sueur et nos gouttes de sang. Ne permettez pas cette chose trop

triste, que la douleur reste sans mérite et que tant de pleurs arrosent cette pauvre terre, sans la féconder pour le ciel !...

— « *Pardonnez nos offenses* » : Les fautes de tous vos enfants de la terre, celles des grands pécheurs et celles des justes eux-mêmes !

Qu'elles sont nombreuses et graves ! De tout pays, de toute conscience, elles s'élèvent chaque jour, à chaque heure, et s'amoncellent comme des nuages qui cachent le ciel et préparent la tempête. Pitié, pitié, ô mon Dieu ! Considérez ce qu'est l'homme déchu ; songez à sa faiblesse native, aux ruses du démon, à l'entraînement de l'exemple !...

— O Dieu juste et sage, vous nous faites un devoir du pardon, et votre Fils, notre doux Maître, a promulgué cette loi rassurante : « *Pardonnez et il vous sera pardonné.* » Oh ! je pardonne et toutes choses et de tout cœur. A votre tour, ô mon Dieu, que votre pardon s'étende et sans mesure, aussi loin que votre bonté !

— Mais accordez-nous une faveur plus désirée, plus noble, celle de nous soustraire au péché. Sans doute votre grâce nous donne à tout moment la force de ne le point commettre ; et, si nous succombons, c'est vraiment notre faute ; mais

ne pouvez-vous pas agir sur notre liberté, quand nous vous en prions ? Cette prière, n'est-elle pas l'acte libre qui suffit au mérite et vous honore ? « *Ne nous laissez pas succomber à la tentation* », écartez-la, ou rendez-nous plus forts !

« *Délivrez-nous du mal* » Si jamais, ô mon Dieu, vous voyez l'un de nous dans les liens du démon, hâtez-vous de l'en arracher. Rendez-le inquiet, malheureux, repentant. Ne le laissez pas s'habituer à vivre sans vivre de vous et à jouir tranquillement de vos biens passagers, quand il est à chaque instant menacé de tomber dans les maux éternels !

COMMUNION. — PRIER POUR JÉSUS LUI-MÊME

O ma prière, élève-toi ; prends des ailes ; et, dépassant les basses régions de l'égoïsme humain, prie pour le plus grand et le plus beau des Êtres, qui fut aussi le plus aimant ; intercède pour Jésus lui-même !

1. — O maître adoré, vous en avez besoin, car votre Eucharistie vous livre de nouveau aux mains des hommes, à leurs oublis, à leurs dédains ! O Dieu Père, ayez pitié de votre Fils ; épargnez-lui, à ma prière, **quelques-uns** des outrages qu'il

devait subir aujourd'hui, une communion sacrilège, la brutalité d'une profanation, tous ces attentats, s'il se peut!

11. — Ramenez à la table sainte tant de chrétiens qui s'en sont éloignés ; sanctifiez ceux qui s'en approchent ; arrachez de leur cœur toute affection au mal! N'écartez pas les âmes tièdes, mais ranimez-les dans la ferveur. Avivez les sentiments des âmes pieuses qui communient souvent!

Que les jeunes enfants se préparent bien à leur première communion ; qu'ils gardent de ce beau jour une impression si profonde, que le mal lui-même la respecte ; et, s'il triomphe, qu'elle reste au fond de leur cœur comme une étincelle de vie.

Que les fidèles, en grand nombre, prennent l'habitude d'aller visiter Jésus dans son tabernacle, comme font ici-bas les amis ! Qu'ils se réunissent à ses pieds aux jours où il se montre pour les bénir ! Qu'ils l'appellent chez eux, comme Lazare, quand ils sont malades ! Qu'ils meurent dans ses bras !

Que partout les communions deviennent plus fréquentes, mais en même temps de plus en **plus sérieuses**! Que nul ne néglige la préparation et l'action de grâces, sans lesquelles la **ferveur ne s'aug-**

mente pas ! Que chaque communion **renouvelle** la volonté du bien et laisse après elle quelque parfum du ciel !

III. — O Dieu Père, rappelez-vous le désir exprimé dans sa tristesse par le Sacré-Cœur de votre Fils ; formez-lui une glorieuse phalange d'**âmes consolatrices** : âmes grandes où il se sente à l'aise ; âmes détachées dont il soit l'objet préféré ; âmes tendres qui retrouvent, pour les verser à ses pieds, les larmes et les parfums de Madeleine. Que ce Cœur, profondément caché au centre des saints mystères, se révèle de plus en plus à ces âmes capables de le comprendre ; alors elles verront avec un étonnement ravi cette hostie si petite, remplissant le monde ; cette hostie muette, s'entretenant avec des millions d'âmes ; cette hostie inerte, suscitant tous les enthousiasmes et soutenant toutes les énergies. Elles verront et elles s'élèveront. Des horizons nouveaux se dérouleront sans fin à leurs regards. En face de cet Etre adoré qui meurt et ressuscite chaque jour sur l'autel, on les entendra s'écrier avec saint Paul : « *Je meurs moi aussi chaque jour*, et *le Christ est ma vie.* » En face d'un Dieu vivant, mais si caché que nul regard humain ne peut l'atteindre, elles compren-

dront le sens de ces paroles : « *Votre vie est cachée en Dieu.* » C'est en effet dans l'intime des choses que se dérobe ce qui est le plus grand : le principe de vie Jésus priant, enseveli au fond de son tabernacle : voilà ce que la terre présente au ciel de plus beau ; voilà ce qu'elle garde comme son espoir le plus sûr.

LA BÉNÉDICTION

1. — En quittant la terre au jour de l'Ascension, ô Jésus, vous aviez les bras étendus pour nous bénir ; et il tomba alors du ciel des grâces de vaillance et de conquête, des grâces de patience, de pardon et d'amour, qui transformèrent le monde. En quittant cet autel, reprenez la même attitude ; envoyez les mêmes dons ; Bénissez-nous, bénissez l'univers entier ! Voyez, les ombres s'épaississent, le froid se fait sentir : on dirait le déclin d'un jour mauvais ! Que vont devenir ceux de vos enfants qui n'ont point, pour s'abriter, la maternelle demeure de l'Eglise ? Et cette Eglise elle-même, sous les coups de la tempête, où trouvera-t-elle son port de refuge ?

11. — O Jésus, ne vous contentez pas de nous bénir durant le court passage de

cette messe ; soyez plutôt le Moïse de la montagne, qui soutenait les courages par ses bras toujours étendus et appelait la victoire de ses yeux toujours levés au Ciel ! Bénissez les persécutés, leurs angoisses, leurs privations, leur charité constante, afin qu'ils offrent au monde, comme autrefois les martyrs, la preuve éclatante d'une action divine, seule capable d'inspirer et de soutenir, dans des milliers d'être fragiles, une force morale que la nature humaine ne produisit jamais !

III. — Bénissez nos défaites d'un jour que vous transformerez en victoires. Bénissez le linceul qui couvre aujourd'hui votre Eglise et la pierre qui s'abaisse comme pour la sceller au tombeau. Ils seront les trophées de sa résurrection prochaine, quand, debout et libre, elle étendra ses bras protecteurs pour bénir un monde rajeuni.

Nota. — Les messes du second volume suivront la méthode de ces quatre dernières.

TABLE DES MATIÈRES

POURQUOI CE LIVRE ?..... 7

1re PARTIE : JÉSUS SUR L'AUTEL

En face du mystère..... 15
Méthode..... 21

I. Jésus sur l'autel : son état

1re Messe sur ce sujet : *réalité de la présence*..... 25
2e Messe sur ce sujet : *réalité du sacrifice*..... 39
3e Messe sur ce sujet : *réalité de l'union*..... 57
4e Messe sur ce sujet : *les trois réalités ensemble*..... 71

II. Jésus sur l'autel : sa vie

Coup d'œil préparatoire..... 85
1re Messe sur ce sujet : *sa vie d'adoration*..... 87
2e Messe sur ce sujet : *sa vie d'action de grâces*..... 105
3e Messe sur ce sujet : *sa vie d'expiation*..... 121
4e Messe sur ce sujet : *sa vie d'intercession*..... 147

2e PARTIE : AVEC JÉSUS VICTIME

INDICATIONS ET MÉTHODES 183
1re Messe sur ce sujet : *l'adoration avec Jésus*..... 187
2e Messe sur ce sujet : *l'action de grâces avec Jésus*..... 213
3e Messe sur ce sujet : *l'expiation avec Jésus*..... 237
4e Messe sur ce sujet : *l'intercession avec Jésus*..... 269
Table des matières..... 305

900

145.921

